



L'IDÉE D'UN ROY PARFAIT.

Dans laquelle on découvre la veritable Grandeur, avec les moyens de l'acquerir,

Suivis du sistême de l'esprit.

DEDIÉE AU ROY.

Par M. CHANSIERGES.



A PARIS AU PALAIS ;
Chez PIERRE-JACQUES BIENVENU, dans la Grand'Salle, à la Fortune.

M. DCC. XXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.





AU ROY.



IRE,

Lorsque j'eus l'honneur de presenter à Vôtre Majesté *les Avantures de Néoptoleme, Vôtre auguste présence pénétra mon cœur; un nouveau rayon de lumiere éclaira mon esprit,*

& je le sentis s'élever. Je fus tout à coup frapé de l'idée d'un Roi Parfait. Cette Idée me devint trop chere pour ne pas l'entretenir. J'allai bientôt dans la Province pour en joüir avec plus de tranquilité, & je ne trouvai rien de plus délicieux que de contempler les Vertus d'un Roi Parfait, lorsqu'on est fondé sur l'esperance d'en avoir un jour un semblable.

Dés que j'ai eu achevé le dernier trait qui forme mon Héros; je me suis hâté, SIRE, de venir l'offrir à VÔTRE MAJESTÉ. *C'est un Roi qui tire sa plus grande gloire d'être né pour tous ses Sujets. Sa bonté*

le rend la plus parfaite image de l'Etre ſuprême. C'eſt un Roi éclairé de cette Sageſſe qui aprend aux Rois à regner. Loin de s'enivrer de ſa puiſſance, il tremble lorſqu'il conſidere le mauvais uſage qu'il en peut faire. C'eſt un Roi qui foule aux pieds l'ambition & la moleſſe. Ennemi de la flaterie, il connoît tout ce qu'elle a de dangereux & de mépriſable, il prévient les ſurpriſes les plus adroites dont uſent les flateurs, & il les déconcerte.

Si VÔTRE MAJESTE' *l'honore de ſes regards, elle verra un Roi qui s'eſt fait une juſte idée de la veritable Grandeur, pour ne point ſe laiſſer éblouïr à la vaine*

gloire. Selon lui les actions des hommes n'ont rien de grand, si elles ne leur donnent quelque ressemblance avec la grandeur suprême; & rien ne peut leur donner cette ressemblance que la vertu. C'est ainsi qu'il croiroit que l'idée de la Grandeur seroit fausse, si elle ne tenoit elle-même du Grand.

Enfin, VÔTRE MAJESTÉ, *verra un Roi qui cherche tous les moyens de nourrir son esprit de ces hautes idées, & d'échauffer son cœur de ces sentimens nobles & généreux qui forment les vrais Héros. Comme il découvre quelque espece de Grandeur dans les talens de l'Esprit, il cultive avec soin ceux qui peuvent le rendre*

plus parfait : & connoiſſant que les belles Lettres font fleurir les Etats, & ajoûtent à la gloire des Princes, il n'oublie rien pour faire regner le bon goût, qui doit être fondé ſur le bon eſprit, ſans lequel la beauté du vrai ne ſçauroit paroître.

Voilà, SIRE, juſqu'où j'ai élevé mes idées; mais je doute encore ſi je ſerai parvenu juſqu'à celles dont VÔTRE MAJESTÉ *s'occupe, lorſqu'elle témoigne un puiſſant deſir de devenir un Roi parfait. Pour vous, SIRE, la Grandeur coule de ſource. Iſſu de tant de Rois auguſtes que vous repreſentés, qui revivent en vous, & dont vous allés faire revivre*

les vertus, le Grand ne peut que vous être naturel. Vous ne ſçauriés lui manquer, ſoûtenu par les exemples du Prince dont la prudence nous a fait joüir d'une Minorité tranquile qui nous aſſure une Majorité heureuſe; & fortifié par une ſage éducation, où l'art & la nature ſe ſont ſi bien prêtés l'un à l'autre, qu'ils nous font également admirer & l'Eléve & les Maîtres. Je ne louërai point ici ces hommes illuſtres, ces génies choiſis, qui ont formé vôtre cœur & vôtre eſprit; les loüanges qu'on donne ſi juſtement à VÔTRE MAJESTE' *ſont leurs éloges; & lorſqu'ils entendent qu'on vous louë, la modeſtie ſied bien ſur leurs viſages.*

EPITRE.

Croissés, SIRE, tous les jours en vertus; faites le bonheur de vos peuples, comme vous en faites déja depuis long-temps l'amour & l'esperance; & que nos Néveux puissent dire, que c'est vous-même que j'ai dépeint dans l'Idée d'un Roi parfait. Ce sont les vœux de celui qui est avec le zéle le plus ardent & le plus profond respect,

SIRE,

De VÔTRE MAJESTÉ,

Le tres-humble, tres-obéïssant, & tres fidele Serviteur & Sujet,
CHANSIERGES.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux l'*Idée d'un Roi parfait, &c.* & n'y ai rien trouvé qui en doive empêcher l'impreſſion. Fait à Paris ce 13. Août 1712.

FONTENELLE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre, à nos amez & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maitre des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT : Nôtre bien amé GUILLAUME SAUGRAIN Libraire à Paris, Nous ayant fait ſupplier de luy accorder nos Lettres dePermiſſionpour l'impreſſion d'unLivre qui a pour titre l'*Idée d'un Roy Parfait, dans laquelle on découvre la veritable Grandeur, avec les moyens de l'acquerir*; Nous avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Livre en tels volumes, forme, marge, caractere, conjointement ou ſeparément, & autant de fois que bon luy ſemblera, & de le vendre, faire vendre &

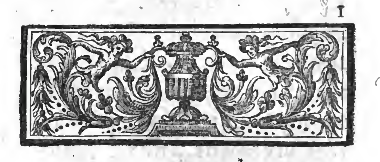
debiter par tout nôtre Royaume pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes; Fa sons défenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs en bon papier & en beaux caracteres, conformémēt aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Aprobation y aura été donnée és mains de notre tres-cher & feal Chevalier, Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Biblioteque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit tres-cher & feal Chevalier, Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville, le tout à peine de nullité des Presentes: Du contenu desquelles Vous Mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchements: Voulons qu'à la Copie desdites Presentes qui sera im-

primée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foy soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & necessaires, sans demander autre Permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires; CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le 27. Novembre, l'an de grace 1712. & de notre Regne le huitiéme. Par le Roy en son Conseil. CARPOT.

Registré sur le Registre V. de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, page 257. n. 389. conformement aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du 13. Aoust 1703. A Paris le 3. Décembre 1722.

BALLARD, *Syndic.*

L'IDÉE



L'IDÉE D'UN ROI PARFAIT,

Dans laquelle on découvre la véritable Grandeur avec les moyens de l'acquerir.



Nos erreurs ne viennent que des fausses idées que nous avons des objets ; & les affections

injuftes de notre cœur, ne font bien fouvent que des fuites naturelles de ces fauffes idées qui fe font préfentées vivement à nous. Nous ne fçaurions donc apporter trop de foin à nous former des idées vrayes ; non feulement pour ne point nous tromper dans les jugemens que nous faifons des chofes ; mais encore pour ne donner notre affection qu'aux feuls objets qui en font dignes.

Puifqu'une vive idée peut produire en nous de vifs fentimens ; combien nous importe-t-il de nous faire une

idée également juſte & vive de la vertu ? Comme elle ne brille jamais ailleurs avec tant d'éclat que dans la perſonne des Rois ; que c'eſt là qu'elle nous perſuade, qu'elle nous touche avec plus de force, & qu'elle nous donne le ſpectacle le plus digne de notre admiration ; c'eſt l'idée d'un Roi parfait que je me propoſe de donner dans cet Ouvrage. Je le montrerai plein de bonté & de ſageſſe, énemi de la flaterie, pénetré d'horreur pour le vice, ſe faiſant une juſte idée de la veritable grandeur ; & n'oubliant rien de tout ce qui

peut le porter au Grand. Mais comme la Bonté me paroît devoir essentiellement former son caractere; je vais commencer par tracer ici l'idée d'un bon Roi la plus juste qu'il me sera possible.



L'IDE'E D'UN BON ROI.

DE toutes les vertus la Bonté eſt peut-être celle qui eſt aujourd'huy la moins connuë. On la regarde ordinairement comme l'effet d'un temperament mou, & qui tire à l'indolence; d'une humeur un peu fade, d'une ame foible, d'un eſprit ſans vigueur, & qui ſe laiſſe gagner aiſément. De cette ſorte la Bonté ſeroit indigne

d'un grand Roi ; ne craignons point de le dire, elle meriteroit tout notre mépris.

Mais gardons-nous de donner le nom de Bonté à des défauts, ou même à des vices. Ce nom n'est reservé que pour la plus aimable de toutes les vertus. Il est vrai que dés qu'on la nomme, on n'apperçoit pas d'abord tout ce qu'elle a d'éclatant ; mais il est une beauté qui a je ne sçais quoi de simple, d'interieur & de profond : il faut la méditer pour la sentir & pour la goûter ; plus on l'examine, plus on lui dé-

couvre de perfections : plus on a le discernement droit & les sentimens exquis, plus cette beauté se développe & se fait connoiſtre. Tels sont les plus simples ouvrages de la nature, tel eſt Dieu même, telle eſt la Bonté dont je vais décrire le caractere.

La Bonté eſt une inclination de nôtre cœur, laquelle nous porte à nous rendre utiles aux hommes, en nous prêtant à toutes les vertus dont ils peuvent retirer quelque legitime avantage. Son caractere eſt de se donner & de se répandre; mais

elle eſt toûjours éclairée & pleine de force : elle eſt toûjours prête à ſe refuſer à nos deſirs, lorſque ce n'eſt pas la vertu qui la ſollicite.

Si nous voulons maintenant découvrir la raiſon pourquoi le vulgaire s'eſt fait une idée de la Bonté ſi peu digne d'un grand Roi, nous verrons que c'eſt parce qu'il la conſidere non accompagnée de quelque vertu, mais de quelque défaut, ou de quelque vice. Pour nous nous dirons qu'alors ce n'eſt plus bonté, c'eſt indolence, c'eſt foibleſſe, c'eſt lâcheté, c'eſt crime mê-

me quelque fois. Ainſi ſouffrir l'injuſtice n'eſt pas être bon, c'eſt être trés-méchant au contraire ; laiſſer le crime impuni, c'eſt le permettre ; & le permettre, & l'autoriſer, c'eſt preſque la même choſe. Tolerer les abus ſans y être contraint par la néceſſité, c'eſt indolence ; accorder lorſqu'on doit refuſer, n'eſt pas bonté, c'eſt foibleſſe. Un Roi qui auroit un de ces derniers défauts, ne pourroit prétendre tout au plus qu'au titre de débonnaire, que le peuple confond avec celui de bon Roi ; mais qui different preſque

autant l'un de l'autre, que le vice differe de la vertu.

Un bon Roi est persuadé de ces paroles : *que c'est un grand mal que de vivre sous l'empire d'un Roy, sous qui rien n'est permis ; mais que ce n'en est pas un moindre, que de vivre sous un Roi qui permet tout.* Ainsi il sçait que poursuivre par tout l'iniquité, être inflexible aux sollicitations les plus importunes & les plus adroites des méchans, veiller sans cesse pour détruire le mal, marcher avec fermeté dans les voyes de la Justice ; c'est être veritablement bon ; puisque c'est e-

xercer une des plus grandes vertus pour l'avantage des hommes.

Ce n'eſt pas qu'un bon Roi ne goûte bien plus de ſatisfactions à ſe conformer aux deſirs de ſes ſujets, lorſque la vertu le lui permet. Qu'il lui eſt doux alors de faire éclater ſa bonté, de ſuivre l'inclination des autres, la ſienne propre & la vertu tout enſemble ! Comme les hommes ſont ſenſibles à tout ce qui les flate, ils ne peuvent qu'être vivement touchez de cette Bonté qui les prévient, ou qui s'offre à leurs deſirs. Elle ravit tous les cœurs;

tous ſont prêts à s'immoler pour elle.

Mais lorſqu'un bon Roi ne ſeconde pas nos vœux, lorſqu'il nous punit ou qu'il nous refuſe ; nous devons être aſſurés que ſa Juſtice ne lui permet pas d'uſer de ſa clemence. En un mot, nous devons penſer qu'il eſt en quelque ſorte comme Dieu, qui ne ceſſe d'être bon lors même qu'il exerce ſa juſtice. Quoique faſſe le roi que nous repreſentons ici, on remarque toûjours ſa bonté dans toutes ſes actions ; comme on reconnoît la bonté de Dieu dans tous ſes ouvra-

ges, quoiqu'ils nous faſſent admirer quelqu'autre de ſes perfections. Les beautez de l'univers anoncent ſa magnificence; ces loix generales & ſouveraines qui temperent le violence des élémens, & qui reglent avec un ordre merveilleux toute la machine du monde, prononcent ſa divine ſageſſe; lorſque nous réflechiſſons que d'une ſeule parole il tira toutes choſes du néant, nous ſommes comme éffrayez de ſa toute puiſſance; il nous montre ſa juſtice par la profondeur de ſes jugemens; mais ſa bonté ſe fait reconnoître dans toutes ces choſes.

La Bonté peut-elle être une foiblesse comme le vulgaire se l'imagine? peut-elle avoir quelque chose de défectueux, si Dieu est la Bonté même comme on n'en peut douter? ne dirons-nous pas plûtôt, qu'aucune vertu ne raproche plus l'homme de son Dieu. Quelle vertu peut élever un Roy au dessus de ces idées? de quel titre peut-il être plus jaloux que de celui de bon Roi? Tïtre glorieux, titre si convenable à ceux que le Seigneur a revêtu de force & de puissance, puissiez vous faire l'ambition de tous les Rois de la

terre ; puiſſiez vous leur faire comprendre, que c'eſt par leur bonté qu'ils ſe rendront les plus parfaites images du ſouverain Eſtre.

Cette verité entre naturellement dans l'eſprit de l'homme. Les Payens la reconnurent d'abord : ils donnerent à Jupiter le * titre de trés-bon, avant que de lui donner celui de trés-grand. L'Orateur Romain en raporte la raiſon : * *c'eſt* dit-il, *parce qu'il eſt plus glorieux de faire du bien aux hommes, que d'avoir une grande puiſſan-*

* *Jupiter optimus maximus.*
* *Cic. de nat. deor. l. 2.*

ce. Qu'on éleve tant qu'on voudra les autres vertus : outre que celle-cy les suppose toutes, elle est la maîtresse des cœurs ; elle ravit tout à la fois les grands & les peuples ; elle a un charme divin auquel on ne peut resister. Le nom ambitieux de conquerant, laisse dans l'esprit une idée confuse des troubles, des injustices, & de tous les autres maux qu'entraînent toûjours les longues & cruelles guerres inséparables des conquêtes. Le nom de bon Roi renferme je ne sçais quoi de doux, d'aimable, & rapelle une idée flatteuse

flateuse de tout ce qu'on a oui dire que la paix a de plus charmant ; comme de l'Equité, de la Concorde, de la Tranquilité, de l'Abondance, &c.

Et l'on ne se trompe point ; car quels biens un bon Roi ne procure-t-il pas à son Royaume ? tous ses soins ne tendent qu'à rendre ses sujets heureux ; qu'à prévenir tout ce qui pourroit troubler leur repos. Sous un regne si doux on ne voit point de miserables, on n'entend point les gémissemens des pauvres ; ils sont trop chers au bon Roi, ses soins ont pourvû

à leur ſubſiſtance. Une charité ingenieuſe luy fait découvrir les moyens de réparer les pertes de ceux que des coups imprévûs, ou de longues infortunes ont jetté dans des malheurs qu'ils ne meritoient pas. Il ſuffit d'être malheureux & d'être innocent, pour éprouver les effets les plus tendres & les plus éclatans de ſa bonté. Il diſpenſe ſes bienfaits avec tant de choix & de ſageſſe; il eſt ſi attentif à obſerver le merite, qu'il ne le laiſſe jamais ſans recompenſe. Pour la juſtice il la fait regner ſouverainement: celui qui l'im-

plore eſt toûjours sûr de l'obtenir. Il fait une guerre implacable à l'iniquité ; mais ſur tout, un ordre admirable, ſource de tout bien regne dans ſes états. Il a toûjours les yeux ouverts, pour ne rien laiſſer à la fraude, aux abus, aux violences, aux concuſſions. A leur place on voit la bonne Foy, la ſolide Pieté, la douce Union, qui ſemblent ſe donner la main, pour chaſſer le Vice, qui tout honteux eſt contraint de s'enfuir & de diſparoître.

Qu'il y a du plaiſir à ſe repreſenter tous les biens

qu'un bon Roi fait naître dans ſon Royaume. Voyez ces villes floriſſantes, ce commerce qui leur aporte les richeſſes de toutes les nations : ces célebres académies, établies pour découvrir ce que l'art & la nature peuvent fournir de plus utile ou de plus agréable aux hommes : ces écoles de vertu, où l'on inſtruit gratuitement la jeuneſſe. Voyez ces édifices publics, ces riches manufactures, ces canaux, ces fontaines ; rien ne manque de tout ce qui peut contribuer à la commodité, à la ſureté, & à la tranquilité publique.

Les campagnes qui produisent les veritables richesses, ne nous font pas moins admirer la bonté du Prince. Ici vous trouverez des rivieres dont on a détourné le cours, pour leur faire arroser des pays auparavant infertiles : elles vont porter l'abondance dans tous les lieux où elles portent leurs eaux. Là de puissantes digues arrêtent l'impetuosité de leurs cours. Ici on a joint par des travaux immenses, les mers que de vastes provinces separent. En cet endroit les bois les plus épais, retraites des brigands, sont changés en

riantes prairies ; en cet autre on ouvre des chemins ſpacieux , pour la commodité & la ſureté des voyageurs.

N'avons-nous pas eu raiſon de dire qu'un bon Roi fait éclater par tout ſa bonté ; tout parle d'elle ; tout l'annonce, tout la montre à nos yeux. Grand Dieu ! diſent les peuples qui vivent ſous un ſi bon Roi ; conſervez le Prince qui regne ſur nous : diminuez nos jours pour augmenter les ſiens; qu'il reſſente la joye qu'il fait goûter à ſes ſujets.

Un ſeul fait la félicité de tant de millions d'hommes.

Eſt ce un Dieu qui eſt venu ſur la terre pour rendre ces peuples heureux ? nous le dirions ſans doute, comme l'ont dit toutes les nations qui n'avoient point la connoiſſance du vray Dieu. C'eſt ainſi que les Egyptiens, ce peuple d'ailleurs ſi ſage & ſi éclairé, adoroient leurs bons Rois, dés que la mort les leur avoit enlevez. Ils les mettoient au rang des Dieux, eſtimant que la marque la plus ſenſible de la divinité, étoit de faire le bonheur du genre humain. Jupiter, Neptune, Mercure, & pluſieurs autres Dieux qu'ont

adoré les Payens, ne furent autres que de bons Rois, qui avoient rendu leurs ſujets heureux.

Un reſpect, une veneration religieuſe, a toûjours conſacré parmi toute les nations, les noms de tous les bons rois. Ne reſſentons-nous pas encore aujourd'hui aprés tant de ſiecles, je ne ſçais quel plaiſir qu'accompagne toûjours une douce idée de la vertu; lorſque nous prononçons les noms de Séſoſtris, de Codrus, de Titus, de Trajan; & mieux encore ceux de Charlemagne & de Saint Loüis.

Tous ces bons Rois ne s'occupoient qu'à faire le bonheur de leurs ſujets ; parce qu'ils ſe regardoient comme les peres du peuple ; & qu'ils eſtimoient qu'un Roi ne ſçauroit porter un titre plus glorieux. Ils étoient perſuadez que le devoir le plus eſſentiel d'un Roi, étoit d'être le pere des peuples, comme c'eſt l'eſſentiel devoir d'un Juge d'être équitable ; d'un Soldat d'être brave, & d'un pere d'avoir ſoin de ſa famille. Et cela eſt ſi vrai ; qu'on ne juge preſque des Rois que par la maniere dont ils ont gouverné leurs ſujets.

Un bon Roi regarde son royaume comme une seule famille dont il est le chef; ses sujets sont ses enfans qui doivent le respecter & lui obeïr par le double titre de Roi & de pere.

Cette idée est ancienne dans le monde. La nature l'a souvent adoptée, même parmi les hommes les plus corrompus; & l'on a vû que les Empereurs Romains les plus méchans, & qui sembloient avoir renoncé à tous sentimens naturels, ont été néanmoins jaloux du titre de Pere du peuple; ne pouvant s'empêcher de recon-

noître qu'il étoit eſſentiel à leur dignité. C'eſt que comme les Rois doivent être les plus parfaites images de Dieu ſur la terre ; on ne voit reluire en eux les raïons les plus ſenſibles de la divinité, qu'autant qu'ils ſont les Peres de leurs ſujets, en quelque ſorte comme Dieu eſt le Pere de tous les hommes, qui les nourrit, qui les protege, qui veille ſur eux. Voilà donc le titre de Pere du peuple capable de contenter une ame remplie de la plus noble ambition ; puiſque celui qui eſt digne de le poſſeder, ſe rend l'imitateur du ſouverain Eſtre.

Après ce que nous venons de dire, il est aisé de voir que les interêts d'un bon Roi & ceux de ses sujets sont non seulement inseparables, mais qu'ils sont les mêmes. Le pere avec les enfans sont trop étroitement unis ensemble pour diviser leurs interêts. Un Roi qui separe ses interêts d'avec ceux de ses sujets n'agit pas en Roi, il devient en ce point un simple particulier ; puisqu'il a ses interêts privez, tout ainsi qu'un simple sujet : Il se considere alors comme s'il étoit separé de ses peuples : c'est un Chef qui ne

ſe regarde point comme uni avec les autres membres, & qui ne concourt pas à entretenir avec eux une parfaite harmonie.

Mais ne perdons pas de vûe notre bon Roi, & prenons plaiſir à le conſiderer dans le détail, donnant des marques les plus tendres & les plus ſenſibles de ſa bonté à tous ceux qui s'en ſont rendus dignes. Il honore de ſon affection toutes les perſonnes utiles à l'Etat; il les comble de biens & de gloire, ſelon le degré de vertu où ils ſe ſont élevez. Son plus doux plaiſir eſt de cher-

cher, eſt de déterrer le merite. Mais ſur tout il a une bonté de Pere, & digne du meilleur de tous les Rois, pour ceux que leur emploi attache auprès de ſa perſonne. C'eſt à eux qu'il ſe montre dépoüillé de cet éclat qui l'environne lorſqu'il paroît en public; ici on ne voit que le roi, là on voit le roi & l'homme tout enſemble. En public on découvre à travers la majeſté & la grandeur qui l'environne une bonté héroïque; dans le particulier il ſe ſoulage du poids de cette grandeur où l'homme étoit caché, & ſe raprochant de

nous, on voit une bonté d'autant plus touchante, qu'il semble que c'est l'affection seule qui l'a fait naître.

S'il a une grande bonté pour ceux qui sont auprés de sa personne; on peut dire qu'il a une tendresse toute particuliere pour ceux qui ont eu le soin d'élever son enfance. Il en conserve toûjours un doux souvenir. Il sçait qu'ils ont versé dans son ame les plus utiles instructions, & qu'il leur doit peut-être toutes ses vertus.

Si nous avons naturellement de la tendresse pour

celles qui nous ont alaitez ; quelle affection , & quelle reconnoissance un bon roi n'a-t-il pas pour ceux qui ont nourri son esprit de la sagesse & de la pieté ? tandis qu'il aime la vertu avec tant de goût, pourroit-il ne pas aimer ceux qui lui en ont fait voir les beautez ?

Enfin il chérit tous ceux qui sont vertueux. Il suffit de porter ce divin caractere, pour recevoir de lui les plus vives marques de son affection. Mais comme un autre Titus, il donne à tous ceux qui l'aprochent des marques de sa bonté ; & c'est l'avan-

tage qu'a la bonté ſur tant d'autres vertus : Une parole, un geſte, un regard, ſuffiſent ſouvent à un Prince, pour faire paroître ſa bonté avec tout ce qu'elle a de plus aimable & de plus atrayant. Il faut des occaſions, des ſituations favorables pour pratiquer certaines vertus : on peut donner des marques de ſa bonté à toute heure. Il n'eſt pas neceſſaire qu'un bon roi faſſe toûjours tomber de ſes mains les graces & les bienfaits ; ſi cela étoit, la bonté d'un roi ſeroit limitée avec ſon pouvoir, qui quelque étendu qu'il ſoit, a

pourtant ſes limites ; & la bonté n'a point d'autres bornes que celles de la vertu. C'eſt un fond inépuiſable qu'il porte ſans ceſſe avec lui, & qui fait la joye de ſes ſujets. Car qui eſt celui qui ne ſera penetré d'une parole obligeante ſortie de la bouche de ſon Prince ? quel eſt le courtiſan qui ne ſe ſentira tout à coup comme enyvré d'une joye qui flatera ſes plus ambitieux deſirs; ſi ſon prince lui donne les plus tendres marques de ſa bonté. Quels ſont les Generaux d'armées qui ne s'eſtiment heureux aprés avoir remporté quel-

que victoire, de venir recevoir des aplaudissemens & des caresses de leur maître. Quoiqu'il les comble d'ailleurs de bienfaits, ils seront toûjours aussi sensibles aux démonstrations qu'aux temoignages de sa bonté, s'ils ont de l'amour pour la gloire.

Un bon roi est donc bien éloigné de prendre un air de fierté dès qu'il paroît devant ses sujets. La fierté est la marque certaine d'un homme inferieur à sa dignité : & un bon roi a l'ame plus grande que tout ce qu'il y dans l'univers. Superieur

à sa dignité, il en fait le plus digne usage, & l'asservit à ses vertus. Ainsi il n'a garde d'être fier devant ses bons sujets; il n'a de fierté que devant ses ennemis, où elle sied bien quelquefois. Son visage est plein de majesté; mais c'est une majesté douce qui attire les cœurs. Tout est grand, tout est auguste dans sa personne; mais des rayons de bonté qui partent de ses yeux, temperent ce haut éclat, & inspirent la plus douce confiance.

S'il se montre ce ne sont que transports & aclama-

tions. Il n'a qu'à paroître pour répandre la joye de toutes parts. Les poëtes ont feint que les ſeuls regards de Jupiter calmoient les tempêtes, & diſſipoient les nuages. Ce qu'ils ont dit dans le fabuleux de leur fauſſe divinité, nous pouvons le dire dans le vrai d'un bon roi : peut-être même ont-ils voulu par là nous en donner une figure. Sa ſeule préſence ſuffit pour calmer les orages & les tempêtes qui pourroient s'élever parmi ſes peuples : elle rend par tout la ſérénité. Eſtes-vous abatu d'ennui ou de triſteſſe? ve-

nez voir votre bon roi, * *son visage vous rendra la vie douce & agréable ; ses regards dissiperont toutes vos peines.*

C'est pourquoi il se montre souvent à ses peuples ; il excite dans leurs cœurs tout ce qu'ont de plus vif & de plus tendre le respect & l'amour. Je n'y ajoûte point la crainte ; si ce n'est celle qui acompagne toûjours le respect ; parce qu'un bon roi ne se fait craindre que des méchans par ses justes loix, & de ses ennemis par sa va-

* *In hilaritate vultus regis, vita.* Prov.

Rex dissipat omne malum intuitu Id.

leur & par sa prudence. Que pourroit faire la crainte dans de bons sujets, que l'amour & le respect ne fassent mieux encore ? la crainte répand je ne sçai quoi de défectueux dans tout ce qu'on fait. Ainsi un bon roi n'inspire point d'autre crainte à ses bons sujets, que la crainte de le perdre, ou de lui déplaire.

Que s'il paroît difficile d'ateindre à ce bon roi dont je trace ici l'image; si l'on croit qu'on ne peut remplir ce caractere qu'en suivant mille maximes differentes, dont il faut que l'esprit se soit

nourri durant long-temps: j'avancerai ici qu'il n'y a qu'à ſuivre une ſeule maxime très-ſimple, qui fait en peu de mots le caractere d'un bon roi. Et c'eſt celle qui dit, qu'un roi doit ſe regarder comme * *l'homme de ſon peuple.* C'eſt-à-dire; qu'il doit regner comme s'il étoit né pour tous ces ſujets. Car de même que les mauvais rois ne ſont tels, que parce qu'ils croyent que leurs ſujets ne ſont faits que pour eux: ainſi par un ſentiment contraire, les bons rois ne ſont tels,

* *Paroles de feu Monſeigneur le Dauphin.*

que

que parce qu'ils croyent ê-
tre nez pour tous leurs ſu-
jets.

Rien ne peut donner une
idée plus noble, plus ſubli-
me, ni plus préciſe d'un bon
roi ; ce ſentiment ſeul eſt ca-
pable d'élever l'eſprit, & de
le remplir de je ne ſçais quel-
le nobleſſe. Eſtre né pour
tous ſes ſujets : Quelle gran-
deur, quel prix, quelle de-
ſtinée ! Eſt-il rien de plus
grand qu'un homme ſeul,
né pour tant de millions
d'hommes ? néanmoins cette
penſée loin de l'enorgueïl-
lir, ne lui preſente de tous
cotés que des devoirs à rem-

plir ; que de grands desseins à executer ; que de vertus à acquerir. Valeur, moderation, liberalité, justice, assiduité ; toutes les vertus, s'appellent, se demandent ; & agissent toutes de concert, pour former un caractere si relevé.

Heureux le roi qui conçoit vivement ce que nous venons de dire ici. De si nobles idées ne peuvent s'offrir à son esprit, qu'il ne ressente aussi-tôt un genereux desir de devenir un bon roi. Désirer d'être un bon roi, c'est avoir du penchant & de la disposition à le devenir. Mais malheur à ce roi qui

bien loin de cultiver cette disposition n'écoute bientôt que sa passion, ou la flaterie plus dangereuse encore.

Jusqu'ici j'ai taché de mettre pour ainsi dire sous les yeux, le bonheur des peuples qui vivent sous un bon roi. Il nous faut maintenant faire voir de même le bonheur qu'un bon roi se procure ; car s'il ne peut que rendre ses sujets heureux, il ne peut aussi qu'être heureux lui même.

A ce mot de roi heureux, le commun des hommes ne s'imagine autre chose qu'un roi puissant & absolu, qui

poſſede de grands états, & qui les augmente encore tous les jours par de ſignalées conquêtes ; un roi dont les hautes entrepriſes, n'ont que de favorables ſuccez ; un roi enfin qui livre ſes ſens à toutes ſortes de plaiſirs. Mais élevons-nous au-deſſus de ce ſentiment vulgaire, & faiſons juger des plaiſirs notre eſprit, & non nos ſens qui nous ſeduiſent preſque toûjours.

Les plaiſirs qui ne ſont ni purs ni durables, & qui ne dependent pas de nous ; mais de certaines circonſtances difficiles à raſſembler ; ſont

ſans doute des plaiſirs qui n'ont rien de ſolide, rien qui puiſſe ſatisfaire un goût je ne dis pas délicat, mais ſeulement raiſonable. Or il n'eſt point de plaiſirs moins purs, ni moins durables ; & dont il ſoit plus difficile de jouïr, que de ceux qui dépendent des richeſſes, des victoires, des heureux évenemens ; ou d'une certaine ſituation de notre ame, hors de laquelle nous demeurons inſenſibles aux amorces des voluptez les plus recherchées. Si les grandes richeſſes qu'un roi aura amaſſées avec tant de

ſoins & de peines viennent à ſe diſſiper ; ſi la victoire qu'il croyoit avoir attachée à ſon char ſe dérobe à lui ; ſi la fortune par un trait de ſon inconſtance ſe joüe de ſes deſſeins, autant qu'elle leur avoit été favorable, ſi la ſanté dont il jouit ; ce bien ſi précieux, mais en méme temps ſi facile à perdre vient à s'alterer ; voilà les plaiſirs qui ſe refuſent à lui ? A leur place ſuccèdent la triſteſſe qui ſeche ſon cœur, les chagrins ſecrets qui le rongent ; les ſombres & triſtes reflexions, qui lui donnent de l'indifference, ou même du dégout pour tout

ce qui lui paroissoit jadis avoir de l'agrément. Enfin il ne connoît point le plaisir si doux d'être consolé par le tendre sentiment qu'un homme de bien a de sa vertu.

Il n'en est pas ainsi d'un bon roi ; il se ménage des plaisirs dont il peut joüir en tout temps, à tout âge, dans quelque situation qu'il se trouve ; & ce sont les plaisirs qu'il ressent à aimer ses sujets ,& à leur faire du bien.

La bienséance demande que les hommes ayent des plaisirs convenables à leurs differentes conditions. Les plaisirs de ceux qui sont

d'une condition honnête, different beaucoup des plaiſirs des hommes ruſtiques & du bas peuple. Les Princes & les Grands, doivent avoir des plaiſirs plus exquis & plus délicats que les premiers ; il faut qu'ils en prennent qui conviennent à leur naiſſance. Mais quels ſeront les plaiſirs des rois; on voit bien qu'ils doivent leur convenir : car quelle idée auroit-on d'un roi, qui par un renverſement étrange, peu ſenſible aux plaiſirs aſſortis à ſon rang ſuprême, ne rechercheroit que ceux qui conviennent aux hommes de la

plus basse condition. Or il ne peut en trouver qui lui soient plus convenables, que ceux qu'il goûtera à travailler pour le bonheur du genre humain. C'est vraïment un plaisir de roi que de faire des heureux. Ce plaisir a toûjours touché les belles ames : tous les autres leur ont paru fades, ils n'ont pû les regarder tout au plus que comme des amusemens.

Mais quoi, dira-t-on peut-être, est-ce-là dans le fonds pour un roi un plaisir si doux & si ravissant ? Je sçais que ceux que le vice a corrompus ne le connoissent point

ce plaiſir, ils ne peuvent pas même le comprendre. Vous le compreniez bien ô Titus, l'amour & les délices du genre humain, ce plaiſir pour vous ſi plein de charmes! Apprenez à tous les rois de la terre, qu'il n'en eſt point de plus touchant. Une ſeule parole ſortie de votre bouche nous le prouve aſſez. Ecoutons cet Empereur ſi cher à l'univers : *j'ay perdu cette journée*, dit-il à ſes amis. On croiroit ſans doute à ces mots, qu'il avoit manqué quelque coup important, ou qu'il n'avoit eu de toute cette journée aucune occupation

ſerieuſe. Vous l'allez apprendre; il a laiſsé paſſer ce jour ſans faire du bien à perſonne. C'eſt un jour de perdu pour lui, comme ſi le jour ne lui ſervoit uniquement qu'à faire du bien aux hommes. De ſorte que s'il eût été contraint de paſſer ainſi le reſte de ſa vie; il auroit regardé tout ce temps comme un temps perdu. La vie lui auroit paru inutile & ennuyeuſe, s'il n'eût compté ſes jours par ſes bienfaits. Il eſt donc aisé de voir qu'il trouvoit un plaiſir indicible à faire du bien; & que tous les autres plaiſirs lui paroiſſoient inſi-

pides ſans celui-là : puiſqu'il n'en trouvoit point qui pût remplacer celui qu'il goûtoit à faire des heureux.

Mais me dira-t-on encore : ſi c'eſt un plaiſir ſi doux pour un roi que de rendre ſes ſujets heureux; d'où vient qu'on en voit ſi peu qui s'empreſſent d'en joüir ? C'eſt qu'il en eſt peu qui conſervent un beau naturel, au milieu des fauſſes grandeurs & des flatteries ; & que la vertu des rois qui fait la félicité de leurs ſujets, eſt exposée à de plus grands perils que celle des autres hommes. Qu'il leur eſt difficile de ne pas rap-

porter tout à eux, lorſqu'ils ſe voyent élevez au deſſus du reſte des hommes qui leur rapportent toutes choſes ? Tout ſemble être de concert pour corrompre leurs plus belles inclinations. Ainſi nous pouvons dire qu'un roi qui conſerve la pureté de ſa vertu au milieu de tant de dangers & de tant d'ennemis qui l'attaquent, eſt l'ouvrage le plus parfait de la nature & de la grace.

Aureſte qu'on ne croye pas qu'un bon roi ne puiſſe être ni ſi puiſſant, ni ſi abſolu que celui qui regne par la force. Je conviendrai ſi l'on

veut, que celui-ci peut tirer de ses sujets des sommes immenses, & leur imposer le joug le plus pesant ; mais celui qui regne par l'amour, a des sujets qui n'attendent pas même qu'il demande ; leur amour prévient toûjours ses besoins ; & ils sont prêts à porter leurs biens au pied du trône de leur bon roi, lors qu'ils y portent leurs cœurs. D'ailleurs la force ne peut s'exercer que parmi les plaintes, les troubles, les allarmes, & ne fait que des malheureux ; au lieu que l'amour est toûjours accompagné de la joye & des plaisirs, & ne fait

que des heureux. La force a besoin de chaînes de fer pour lier ceux qu'elle veut retenir; encore peuvent-elles être brisées. L'amour n'a que de douces chaînes, & rien n'est capables de les rompre; en un mot la force peut être vaincuë; mais rien ne peut vaincre l'amour.

Celui qui ne regne que par la force, a des sujets qui lui obéissent il est vrai; mais comme les bêtes qui sont sous le joug. Celui qui regne par l'amour, a le plaisir de voir que ses sujets dans leur obéissance suivent leur inclination; & qu'il est obéi;

non ſeulement parce qu'il eſt roi, mais encore parcequ'il eſt maître des cœurs. Le premier n'a que des eſclaves malheureux ; le ſecond a des ſujets libres, qui font leur plus grand bonheur de vivre ſous ſes loix. Celui-là regarde les grands, comme des hommes ſuſpects à ſon autorité, & le peuple, comme un monſtre qu'il faut mettre à la chaîne, & dont il ne ſauroit trop ſe défier. Celui-ci au contraire, regarde les grands comme les plus fermes appuis de ſon trône ; & le peuple comme la richeſſe & la puiſſance de ſes états.

Tout ce que nous venons de dire, nous insinuë que le grand art de regner se réduit principalement à sçavoir regner sur les cœurs. Les politiques le font dépendre d'un trop grand nombre de maximes, qui quelquefois se détruisent les unes les autres, & qui dans la difference des temps & des occasions, embarrassent souvent celui qui veut les mettre en pratique. Il ne peut se tromper en suivant cette maxime trés-simple & à portée de tous les esprits : qui dit, que l'art de regner, consiste principalement dans l'art de se faire

aimer. Ce qui est bien plus aisé à un roi qu'à un simple particulier. Celui-ci a plus d'envieux, & plus d'ennemis, Titus ne pût * éviter la haine, ni la médisance publique avant qu'il fut élevé sur le trône ? dés qu'il devint empereur il fut aimé, il fut adoré de tous ses sujets. C'est peut-être, qu'il faut plus de bonheur que de prudence pour se faire aimer, quand on est simple particulier ; mais qu'un roi a toûjours des moyens sûrs pour gagner l'amour des peuples.

Reconnoissons ici que la bonté des rois a quelque cho-

* *Suetone.*

ſe de divin ; & que ſi un roi ſemblable à celui que nous venons de dépeindre regnoit parmi des nations qui n'euſſent point l'idée de la divinité telle que nous devons l'avoir ; il faudroit non qu'il ſe fit voir pour être encore plus aimé, mais qu'il ſe cachat de crainte d'être adoré & de porter ſes peuples, à l'idolatrie.

Il nous eſt aisé de le comprendre, toutes les fois que nous avons le bonheur de voir l'aimable Prince qui regne ſur nous. N'appercevons-nous pas l'amour, le zele, le tranſport, peints ſur le viſa-

ge de tous ſes ſujets ? Combien en remarquons-nous tous les jours, qui le voyant pour la premiere fois, ne peuvent retenir des larmes auſſi douces que celles que la pieté la plus tendre peut faire naître ; comme ſi la divinité elle-même ſe préſentoit à leurs yeux. Combien de perſonnes auroient été prêtes à ſe jetter à ſes pieds, ſi le reſpect n'avoit retenu l'ardeur de leur amour & de leur zele.

On ne peut diſconvenir qu'un roi aimé de ſes ſujets ne ſoit heureux ; il eſt difficile de comprendre qu'il ne le ſoit pas. Il n'eſt point de-

roi qui ſoit moins exposé que lui aux revers de la fortune. Il n'a rien à craindre de ſes ſujets ; les Grands ſont prêts à ſe ſacrifier pour lui ; ſes peuples l'adorent : il ne peut craindre que ſes ennemis. Mais quel roi doit avoir moins d'ennemis, & avoir moins lieu de les craindre ? Il ne preſente à ſes voiſins que la paix & la juſtice ; s'il eſt obligé de faire la guerre, il a autant de ſoldats que de ſujets ; ils ſont tous prêts à mourir pous ſon ſervice. Les autres rois ont beſoin d'exciter leurs troupes par des récompenſes, ou par des pro-

messes ; il faut des trompettes & des tambours pour les animer: mais les troupes d'un bon roi, c'est l'amour qui les anime, c'est leurs cœurs qui font agir leurs bras. Qui sera assez fort pour les vaincre ? Rassemblez-vous ennemis ; venez si vous l'osez attaquer un bon roi : vous trouverez autant de lions que de soldats : ce sont des enfans qui défendront leur pere jusqu'à la derniere goute de leur sang.

Ces hommes durs, dont le cœur ne se sentit jamais aucun penchant pour la bonté, & dont la politique barbare,

ne consultant ni la vertu ni le devoir, n'agit que selon les desseins d'un aveugle amour propre, diront peut-être ici ce qu'on a coûtume de dire pour rendre la bonté moins aimable : qu'il est impossible qu'un bon roi puisse contenter tous ses sujets ; qu'il y a toûjours des ingrats, & qu'il ne pourra jamais sçavoir si l'on aime plûtôt sa personne que ses bienfaits. Mais quoi ? parce qu'un roi ne sçauroit contenter tous ses sujets, cessera-t-il de les aimer & de leur faire du bien ? parce qu'il y a des ingrats ne faut-il faire du bien à personne ? Et où en

ſerions nous ſi Dieu en uſoit de méme à notre égard. Les défauts qui peuvent ſe trouver de la part des hommes, n'ôtent rien à la bonté de ſon éclat ni de ſon prix. Un roi ne ſçauroit contenter tout le monde, j'en conviens : Dieu ſeul peut le faire ; mais tout infiniment bon qu'il eſt, il ſe trouve des ingrats qui ſe plaignent, qui murmurent ; ceſſe-t-il pour cela d'exercer cette bonté dont tout le genre humain reçoit les effets les plus admirables.

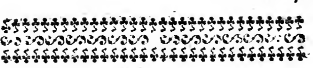
Qu'y a-t-il donc qui doive empêcher un bon roi de faire du bien à ſes ſujets ? Eſt-

ce

ce parce qu'il ne peut ſçavoir s'il eſt veritablement aimé pour lui-même ? Jamais roi n'eut de plus juſte raiſon de le croire ; mais quand il ne pourroit s'aſſurer s'il eſt aimé de celui ci ou de celui-là en particulier ; il peut s'aſſurer du moins qu'il eſt generalement aimé. Et quel eſt le bon roi qui n'a pas été aimé de ſes ſujets? On ne ſçauroit le nommer. Qnel eſt le bon roi au contraire, qui n'a pas été regardé comme l'amour & les délices du genre humain ?

Que ſi ces noms ne touchent point ceux qui croyent qu'on doit chercher la gloi-

re par d'autres endroits ; qu'ils examinent bien eux-mêmes ce qu'ils entendent par acquerir de la gloire ; & ils trouveront que ce n'est autre chose que de s'attirer l'amour, & l'admiration des hommes. Si les simples lumieres de la raison suffisent pour faire connoître cette verité à ceux que leurs passions n'ont pas entierement aveuglez ; elles suffisent aussi pour faire voir, que sans la bonté prise selon l'idée que nous venons de nous en former ; un roi ne sçauroit jamais se procurer une solide gloire.



L'IDE'E D'UN SAGE ROI.

LA bonté demande toutes les vertus qui peuvent nous rendre utiles aux hommes ; mais il faut que toutes ces vertus ſoient éclairées. Si cette lumiere qui nous fait diſcerner le bien & le mal ne leur ſert de guide ; elles ne peuvent que s'égarer, ou faire naufrage ; en un mot ſi cette ſageſſe qui eſt un écoulement de la ſageſſe éter-

nelle, ne regle toutes nos démarches, nous tomberons à tous momens dans l'erreur, & souvent nous ferons le mal, lors même que nous croirons faire le bien. La vertu est pure; mais elle est simple, & se laisse facilement séduire, si la sagesse ne vient à son secours pour conduire ses pas, & pour lui découvrir les embuches que lui dresse le vice. De sorte que la sagesse est comme l'œil de toutes les vertus. Mais elle ne consiste pas seulement dans cette lumiere inéficace, qui nous fait discerner le bien & le mal, & qui éclaire quelquefois les

méchans même. Ce n'eſt pas aſſez que de connoître pour avoir la ſageſſe ; il faut encore agir conſéquemment ; & c'eſt le caractere du ſage;

L'objet de ſa connoiſſance, c'eſt le bien & le mal. J'appelle bien, tout ce dont nous pouvons tirer quelque avantage ſelon les regles de la vertu. J'appelle mal ; tout ce qui nous eſt préjudiciable, pris ſelon les mêmes regles. Or le mal n'eſt point dans les objets qui ſont hors de nous ; il ne vient que de notre malice, ou de notre ignorance. Ainſi le bien peut ſe trouver partout ; il n'eſt

aucun objet ſoit ſpirituel, ou ſenſible, d'où l'homme ſage ne le puiſſe tirer. Il ſçait ſe faire un bien de ce qui eſt un mal pour les autres. Paſſions, chûtes, proſperitez, adverſitez, ennemis, obſtacles, tout eſt profit pour l'homme ſage. Il eſt comme les Médecins, qui ſçavent ſe ſervir utilement des viperes & des poiſons.

De quelles pures & ſublimes lumieres ne faut-il pas être éclairé, pour découvrir le bien dans les choſes mêmes qui nous paroiſſent les plus mauvaiſes; tandis que l'homme trouve quelquefois le

mal, dans celles qui ſont les plus ſaintes & les plus ſacrées. C'eſt pour cela, qu'un ſage roi s'occupe ſans ceſſe, à ſe remplir de ces connoiſſances exquiſes, qui ſont comme autant de ſources fécondes de veritez qui éclairent ſon eſprit, & qui reglent ſa conduite.

Il s'applique avec ſoin à la connoiſſance de lui-même; car comment pourroit-il ſçavoir ce qui lui eſt utile, ou ce qui lui eſt préjudiciable; s'il ne connoît ſes défauts, ſes inclinations, ſes talens, ſon caractere. Il s'étudie donc lui-même, il ſe médite, il

entre dans le plus ſecret de ſon cœur ; & loin de ſe diſſimuler ſes défauts ; loin de craindre d'en trop apprendre ; loin de détourner ſes yeux de la lumiere ; il la ſuit ſans la perdre de vûë, & elle fait ſes plus cheres délices.

Mais comme il ſe défie de lui-même, & qu'il ſçait que nous ne connoiſſons jamais bien tous les détours de notre amour propre ; il a auprés de lui des hommes ſages, dont il reconnoît depuis long-temps la vertu & la candeur. Il les conjure, il les preſſe, il leur ordonne de lui montrer la verité, dont il con-

noit

noît tout le prix, & sans laquelle il ne sçauroit regner ni sur lui même, ni sur ses sujets. Il est d'autant plus empressé à la connoitre, qu'il sçait qu'on tâche toûjours de la dérober aux rois avec soin, comme si elle n'avoit rien que d'amer, ou qu'elle fut un glaive à deux tranchans.

Il est vrai qu'il n'y a que le sage qui puisse trouver quelque douceur, dans certaines veritez capables de jetter le trouble dans les esprits peu fermes & peu élevez. La lumiere réjoüit les yeux qui sont sains; mais elle offense ceux qui sont malades. La

verité qui est douce pour le sage, est amere pour l'insensé, & pour le méchant. Tandis qu'elle fait le bonheur des Saints dans le Ciel, elle fait le supplice des réprouvez dans les enfers. Ainsi il n'est rien de plus doux, ni de plus terrible que la verité. Elle est terrible pour le méchant; mais elle est douce pour celui qui marche dans les voyes de la sagesse.

Aussi un sage roi nourrit sans cesse son esprit de la verité; il l'aime, il la recherche avec ardeur; soit qu'elle lui ouvre la connoissance de lui-même ou celle qu'il doit

avoir pour gouverner ſes peuples. Il ſçait combien un roi eſt à plaindre ſi la verité ne lui eſt connuë. Quelque auſtere qu'elle ſoit, il goute un plaiſir ſecret à la découvrir ; parce qu'il apperçoit le bien qu'il en peut retirer, & le mal qui ſeroit arrivé s'il l'eut ignorée.

Il ſçait cependant qu'il y a une curioſité vaine & indiſcrete ; qui veut connoitre des veritez, ou qui ſont au-deſſus de nous, ou qu'il eſt bon d'ignorer, parce qu'il eſt dangereux de les apprendre. Oedipe ne fut malheureux, que parce qu'il voulut ſça-

voir ce qui lui eut été plus avantageux d'ignorer. Ainsi un sage roi qui s'applique toûjours à discerner le bien & le mal, sçait qu'il est une ignorance volontaire, qui est l'effet même du discernement & de la prudence ; & qu'il est des ténébres qu'il faut respecter, parce qu'elles nous cachent ce que nous ne devons pas connoitre.

Mais qu'il est beau de lui voir dévoloper le fonds de tant de choses presque infinies, dont la connoissance fait le fondement de sa sagesse & le bonheur de ses sujets ? je ne veux m'arrêter ici ,

qu'aux idées vrayes qu'il s'est formées, de tout ce qui est capable d'émouvoir nôtre âme. Nous l'avons remarqué dés le commencement de cet ouvrage; nos idées déterminent notre jugement. Nous n'estimons, nous ne méprisons un objet, que selon l'idée qui nous le represente. Si donc un sage roi, se fait des idées vives & justes des vertus & des vices, & de tout ce qui peut être l'objet de nos affections; il n'estimera que ce qui est digne d'être estimé; il méprisera tout ce qui doit justement attirer son mépris.

S'il connoît tous les faux

biens qui éblouïssent nos sens, qui ravissent notre imagination, & qui surprennent quelquefois notre raison foible & peu attentive; ne perdront-ils pas de leur force, de leur pouvoir tous ses faux biens, quoique la concupiscence nous porte à les rechercher? Si notre esprit voit leur petitesse, leur fausseté, leur vuide, par des idées vives, claires & distinctes; les mouvemens de la concupiscence ne se ralentiront-ils pas? Je sçais qu'en cet état on pourra dire encore ce que nous ne disons que trop; *je vois les meilleures choses, &*

je suis les plus mauvaises. Mais à la longue, nos idées si nous avons soin de les réveiller, de les fortifier, n'affoibliront-elles pas ces mouvemens qui nous entraînent? Nous avons d'autant plus lieu de l'esperer, que les idées que nous nous formons de ces puissans objets, sont souvent facheuses ou agréables, & causent ainsi un sentiment dans notre ame, aussi réel que celui que nos sens y peuvent exciter. Mais d'ailleurs il est difficile d'aimer long-temps un objet, lorsque la raison nous dit toûjours qu'il est méprisable; ou de ne pas ai-

mer enfin, ce qu'on a longtemps estimé.

Toutes les choses qui peuvent faire quelque forte impression, réveillent d'abord en un sage roi l'idée qu'il en doit avoir. Dés qu'il en entend parler, il conçoit naturellement ce qu'elles sont en elles-mêmes. C'est ainsi qu'il discerne toûjours le bien & le mal, & qu'il ne se laisse jamais séduire à un éclat, ou à une félicité que notre imagination attache aux choses les plus viles, ou les plus pernicieuses. Il ne poursuit jamais ces phantômes qu'elle nous présente; phantômes si

vains, que nous éprouvons toûjours, que le désir en est plus agréable que la joüissance ; car celui qui espere de posseder les faux biens qu'il désire, est toûjours plus content que celui qui possede ceux qu'il a désiré.

Mais ce n'est point encore assez pour un sage roi que de s'appliquer à se connoitre lui-même, & à se faire une vive & juste idée de tout ce qui peut toucher son ame. Avec de si belles connoissances il apprendra à regner sur ses passions ; mais il pourroit bien encore regner au gré des passions de ceux pour les-

quels il a trop de confiance, ou qui sçavent si bien masquer leurs vices & leurs desseins secrets, sous les dehors de la vertu & de la candeur, qu'ils feront naitre en lui mille fausses préventions, qui lui rendront suspectes les personnes les plus sages & les plus desinteressées; & qui le porteront à donner sa confiance, & à répandre ses bienfaits, à ceux qui en sont les plus indignes. L'étude d'un fin courtisan est de s'attacher à bien connoitre l'esprit, l'humeur, les inclinations du prince; & en même temps, à cacher ce qu'il est, & à pa-

roitre ce qu'il n'eſt pas, à concerter ſi bien toutes ſes actions, & toutes ſes paroles, qu'il ne lui en échape jamais aucune, qui puiſſe, je ne dis pas le découvrir, mais ſeulement le faire entrevoir.

Il eſt aisé par-là de comprendre, qu'il faut encore à un ſage roi la connoiſſance de l'homme. S'il la poſſede bien cette connoiſſance, il lui ſera aisé de deſcendre dans le particulier, & par des conſéquences naturelles, de découvrir, de pénétrer ceux qu'il voudra connoitre. Nous avons beau nous déguiſer, le vrai & le naturel

nous échappent dans mille rencontres ; ils se font jour lorsque nous y pensons le moins ; & nous ne sommes jamais assez éclairez, ni assez attentifs sur nous mêmes, pour n'être pas ouverts par quelqu'endroit. Un sage roi comprend combien il lui importe de connoître les differens caracteres de ses courtisans, & de tous ceux qu'il veut mettre en place. Il ne se borne pas-là, il sçait combien il lui est avantageux de pénétrer les vûës, le génie, & les démarches de ses ennemis ; & la lumiere qui l'éclaire lui fait prévoir leurs

desseins. Il ruine leurs projets, il les enveloppe dans leurs propres ruses.

Comme Salomon, il se fait admirer par la sagesse de ses jugemens. Ses sujets n'osent marcher dans des voyes iniques. Devant lui la tromperie est timide, le mensonge est tremblant, & tous les vices enfin sont déconcertez. Par là il regne doublement sur ses sujets; car ils respectent le trône exterieurement; mais ils respectent dans le fonds de l'ame, cette supériorité qui vient de l'entendement; bien differente de celle que donnent le rang &

la naiſſance. Or lorſque les ſujets la reconnoiſſent en leur roi cette ſupériorité qui vient du génie, ils le ſentent en tout ſupérieur à eux. Au contraire, s'ils découvrent en lui un génie foible, ou inconſtant; un cœur ſujet à des paſſions dont ils ſçavent remuer les reſſorts; ils ſe ſentent en cela ſuperieur à lui. Auſſi ont-ils alors l'adreſſe d'exciter ſes paſſions, de profiter de ſon foible, & de le faire agir ſelon leurs vûës, ſouvent fatales à ſon royaume, lorſqu'il croit n'agir que pour le bien & l'avantage de ſes ſujets.

En cet état il distribuë les emplois au hasard, puisqu'il ne connoit ni la capacité, ni les differents génies de ceux qu'il met en place. Il donne une partie de son autorité à un imprudent, il remet ses finances entre des mains avares. Il choisira sans le sçavoir un homme injuste, pour representer la justice même; il se reposera sur un méchant, & il ouvrira son cœur à un traitre. Il prendra pour valeur la témerité de celui-ci; il attribuëra à la capacité de celui-là, ce qui n'a été que l'effet de son bonheur, & il regardera comme un coup de

téte & de bon ſens, ce qui ne ſera dans le fonds qu'un coup d'étourdi. Les choix qu'il fait ſont toûjours des choix haſardez; il ne les connoît que par le ſuccès, & c'eſt preſque toûjours à ſes dépens.

S'il faut que celui qui dans une Comédie diſtribuë les rôles aux Acteurs, connoiſſe leurs divers talens, afin de donner à chacun le rôle qui lui convient; il faut qu'un roi ne diſpenſe pas avec moins de ſageſſe, les rôles que doivent ſoutenir dans l'état, ceux que la naiſſance, où le génie élevent au deſſus des autres hommes. Com-

ment

ment le fera-t-il s'il ne connoît leurs mœurs, leur esprit, leur caractere ?

La sagesse fait regner les rois ; n'en doutons point, * c'est elle-même qui l'a dit. Celui qui s'éloigne d'elle, ou qui ne la cherche point, voit décheoir tôt ou tard sa puissance ; ses ennemis lui feront la loi, & il ne sçaura la donner à ses sujets. En vain voudra-t-il se soutenir par sa seule valeur ; cette valeur ne servira qu'à le faire courir à sa perte.

Si nous voyons dans l'histoire, qu'il y a eu des Princes

* Per me Reges regnant. Prov. c. 8.

doux, pieux, affables, & avec cela peu crains, & peu estimez de leurs sujets; c'est que c'étoient des Princes d'un esprit foible, dépourvû de cette lumiere & de cette sagesse qui apprend aux Rois à regner. Si vous ôtez la sagesse, toutes les vertus sont sans appui, & pour tout dire, ce ne sont que des vertus imbécilles, qui tombent à chaque pas, & qui attirent presque toûjours le mépris.

Les sujets connoissent bien d'abord lorsque leur roi manque de sagesse. A mesure qu'il s'éloigne de ce principe de raison & de justice, ils ont

moins de confiance en lui. Aussi un ſage roi, n'oublie rien pour donner à ſes ſujets, de grands exemples de ſageſſe; ſur tout dans les commencemens de ſon regne; car c'eſt alors que tous les eſprits ſont en ſuſpend, & qu'ils attendent de voir ſes premieres démarches, pour juger de ſa ſageſſe. S'il donne alors des preuves éclatantes de ſon équité, de ſon diſcernement, de ſa grandeur d'ame; il doit attendre de la part de ſes ſujets, tout ce que les tranſports de l'amour, & du zele ont de plus animé; & de la part des étrangers. tou-

te l'admiration, toute l'estime, & bientôt, toute la confiance que la vertu peut produire. Il deviendra leur arbitre; il gagnera, il entraînera tous les esprits; il se rendra maître de tous les cœurs.

Mais ne pensez pas que tandis que nous le considerons parce que sa sagesse a de plus doux & de plus attrayant; qu'il ne soit pas capable de se rendre redoutable à ses ennemis. Car qui ne craindroit un roi prudent, judicieux, éclairé; qui sçait tirer avantage de tout. Ce n'est pas ici cette crainte qu'inspirent les nombreuses

armées ; c'eſt une crainte qu'inſpire une force ſupérieure & inviſible ; c'eſt cette vertu qui fait marcher, mouvoir & vaincre que l'on craint. Une armée eſt peu redoutable ſans elle ; elle donne de la crainte aux plus puiſſans, parce qu'ils ſçavent qu'ils ne ſont puiſſans que par elle.

C'eſt ainſi que Salomon ſe fit non ſeulement admirer ; mais encore ſe fit redouter * par ſa ſageſſe. *Tout le monde le craignit, voyant que la ſageſſe de Dieu réſidoit en lui*, dit

* *Timuerunt regem videntes ſapientiam Dei eſſe in eo.* Reg. l. 3. c. 3.

l'Ecriture. Mais remarquez qu'elle nous dit que c'étoit la ſageſſe de Dieu, & non la ſageſſe du monde. J'appelle ſageſſe du monde la raiſon humaine, qui loin de conſulter cette ſageſſe qui vient de Dieu, croit ne rien devoir qu'à elle même. Mais tôt ou tard elle s'égare & s'ouvre des abîmes, qui font voir que cette ſageſſe n'eſt que folie.

Un ſage roi qui ſçait que la veritable ſageſſe ne vient que de Dieu, ne ceſſe de la lui demander, & de lui faire cette priere que lui * addreſ-

* *Et nunc Domine Deus, tu regnare feciſti ſervum tuum pro David patre meo.*

sa autrefois Salomon : *O Seigneur & mon Dieu, vous m'avez fait regner, moi qui suis votre serviteur, en la place de David mon pere ; mais je ne suis encore qu'un jeune enfant, qui ne sçait de quelle maniere il doit se conduire, & votre serviteur est au milieu de votre peuple que vous avez choisi, d'un peuple infini & qui est innombrable à cause de sa multitude. Je vous supplie donc de donner à votre*

ego autem sum puer parvulus, & ignorans egressum & introitum meum. Et servus tuus in medio est populi quem elegisti, populi infiniti, qui numerari & supputari non potest præ multitudine. Dabis ergo servo tuo cor docile, ut populum tuum judicare possit, & discernere inter bonum & malum. Reg. l. 3. c. 3.

ſerviteur, un cœur docile ; afin qu'il puiſſe juger votre peuple, & diſcerner entre le bien & le mal.

Diſcerner entre le bien & le mal, c'eſt ce que nous devons déſirer du côté de la lumiere. Mais prenez garde que le ſage n'oublie pas de demander un cœur docile ; car vainement la lumiere s'offriroit à nous ; nous connoîtrons toûjours le bien ſans le pratiquer, ſi notre cœur n'eſt docile aux impreſſions de la ſageſſe. N'avoir qu'une ſageſſe de pure ſpéculation, c'eſt voir le mal ſans l'éviter, c'eſt être livré à tous momens aux combats de l'eſ-

prit.

prit & du cœur ; c'eſt voir tourner à nôtre honte, nôtre propre intelligence. Auſſi un ſage roi ouvre toûjours ſon cœur à la ſageſſe, & tout ce qu'elle lui dicte devient pratique & efficace.

Je prendrois plaiſir ici à décrire toutes ſes actions ; mais il me faudroit entrer dans des détails qui m'ont paru trop gliſſans. Je me contenterai de donner ſeulement une idée generale de la conduite d'un ſage roi. Je dirai donc que toutes ſes actions tendent à faire regner l'ordre. Là où eſt l'ordre là eſt la ſageſſe. C'eſt l'idée de

l'ordre qui nous fait admirer la ſageſſe éternelle de Dieu. Or comme Dieu s'eſt ſervi des voïes les plus ſimples pour établir l'ordre dans cet Univers; nous devons dire que ce roi eſt le plus ſage, qui ſçait ſe ſervir des moyens les plus ſimples pour ſe maintenir dans l'ordre, & pour y maintenir ſes ſujets.

On peut aiſément comprendre de quelle maniere il remplit ce premier devoir; & comme nous ne montrerions là que l'homme, il ſera plus beau de montrer ſeulement le roi; & de faire voir par quels moyens il fait re-

gner dans ses Etats un ordre admirable, qui seul en peut faire la gloire & la puissance.

Plus le desordre regne dans un Royaume, & plus les sujets sentent le besoin qu'ils ont de le voir rétablir. Les injustices, les troubles, les miseres qu'ils éprouvent alors, les font soupirer après cet ordre sans lequel on ne voit regner que la confusion & l'horreur. Mais quelquefois tout est dans un renversement si étrange, qu'il semble d'abord que les lumieres jointes aux soins & au travail ne pourroient jamais re-

mettre les choses dans l'ordre. Les plus beaux projets échoüeront ; dès qu'on n'ira point à la source du mal ; ou si l'on établit quelque ordre, ce ne sera que pour un temps, & bien-tôt les choses retomberont dans leur premier état. Un Medecin qui ne va point à la cause de la maladie, pourra bien donner quelque bon intervale au malade ; mais le mal rebelle reviendra toûjours ; & éludera tous les remedes qui ne vont point à la cause premiere.

Si on alloit jusqu'à l'origine des désordres qui regnent dans un Etat, on pour-

roit ce me semble travailler ensuite utilement. Or prenons-y garde, le desordre ne peut jamais regner que par les vices; si l'on détruit les vices on ne peut donc que remettre l'ordre.

J'en remarque d'abord ici deux principaux qui détruisent un Etat. Le luxe & la molesse. Car il ne faut pas qu'on s'imagine, qu'il n'y ait que les vols, les assassinats, les faux témoignages, & les autres crimes semblables, qui puissent troubler un Etat; les vices que nous venons de nommer, le renverseront d'autant plus sûrement;

qu'ils sont ordinairement impunis. Mais d'ailleurs n'est-il pas aisé de voir, que le luxe allume dans nous cet amour desordonné des richesses, cette faim insatiable de l'or; & que cette faim est cause des injustices, des parjures, des vols, des meurtres, & de toute cette foule de maux que produit un avide interêt. Qui ne sçait que la molesse retient les hommes dans l'oisiveté; que l'oisiveté fait que nous négligeons nos devoirs, & que le peuple n'est propre ni pour le travail ni pour la guerre. Combien de Nations n'a-t-on pas vû, qui de ri-

ches, puiſſantes & belliqueuſes, ſont devenuës pauvres, effeminées & mépriſables, par les vices dont nous venons de parler. Un Royaume où regne avec tant d'excès le luxe & la moleſſe, eſt ſur le penchant de ſa ruine. Au contraire on peut être preſque aſſuré de la puiſſance d'un Etat, d'où ces vices ſont bannis.

Que les Partiſans du luxe ne nous viennent point dire ici, que c'eſt par le luxe que le commerce eſt floriſſant, que l'or & l'argent circulent, & que toutes ſortes d'ouvriers ſont appellez au tra-

vail. Je conviens qu'il eſt un luxe poli, éclairé, précieux à l'Etat ; qui ſoutient les Grands, & qui enrichit les peuples. C'eſt un luxe que nous tirons de notre abondance ; & je ne parle ici que de ce luxe où nous engage notre vanité, & que nous arrachons de notre ſubſtance ; de ce luxe qui dérange les Grands, & qui par contre-coup ruine les peuples.

Qu'on ne croïe pas cependant qu'il n'y ait que le luxe & la moleſse qui cauſent le dérangement dans un Etat. Tout vice eſt un principe de deſordre, comme nous

l'avons déja dit. C'eſt pourquoi, un roi qui poſsede la ſageſse ſe déclare l'ennemi implacable de tous les vices; il les pourſuit ſans ceſse; il ne leur laiſse aucun refuge. Ses Loix, ſes Ordonnances, tendent toûjours à les détuire.

Quels peuvent être alors les retranchemens du vice? dira-t-on que les hommes ſont ſi dépravez, que tout ce qu'ils pourront faire, ſera de ſe contraindre pour ne pas paroître ce qu'ils ſont, & de couvrir leurs vices du manteau de la vertu? Mais c'eſt déja beaucoup qu'on n'oſe plus paroître vicieux; car par

là on bannit le luxe & la molesse, & plusieurs autres vices qui ne consistent que dans les dehors. Si le cœur n'est pas changé, peu à peu en prenant l'exterieur de la vertu, on pourroit bien la goûter, & sentir ce qu'elle a de doux & d'aimable ; peu à peu les précautions incommodes, qu'il faudroit toûjours prendre pour cacher ses vices, pourroient bien en donner du rebut, ou du dégoût.

Il est tant de divers moïens qu'un sage roi peut emploïer pour s'opposer aux vices, qu'il ne faut pas douter qu'il

ne puiſse les bannir, quand même ils ſeroient dans leur plus grand débordement. Nous remarquerions là-deſſus tout ce que lui inſpire ſa ſageſse; mais il faudroit entrer dans des détails auſquels il eſt toûjours plus sûr de ne pas toucher. En parlant de la ſageſse, ne péchons pas contre la ſageſse; & renfermons-nous dans les bornes qu'elle nous preſcrit.

Nous ne pouvons cependant nous diſpenſer de dire, qu'un ſage roi ſçait que la voïe la plus sûre qu'il puiſse prendre pour bannir les vices de ſa Cour, & de tout ſon

Roïaume, c'eſt de donner à ſes ſujets de grands exemples de vertu. Les Philoſophes ont beau écrire, les Orateurs ont beau parler; la verité eſt trop ſimple; elle fait peu d'impreſſion ſur des hommes qui ne conſultent que leurs ſens. Mais ſi elle parle à leurs yeux, pour ainſi dire; elle ne manquera pas de faire dans leurs cœurs une vive impreſſion. Lorſqu'un roi juſte, pieux, infatigable dans ſes devoirs; auſſi grand par ſa moderation que par ſon courage, ſe montre à ſes ſujets; n'eſt-ce pas preſque autant que ſi la vertu même paroiſſoit à leurs

yeux. Pourroient-ils alors ne pas ſentir tout ce qu'elle a de pur & de délicieux ? pourroient-ils réſiſter à ſes charmes ? La vertu ſeule fait la gloire des rois, comme celle de tous les autres hommes ; mais il faut avoüer que les rois de leur côté, donnent un beau luſtre à la vertu.

Si les hommes ne vivent que d'exemples ; quels exemples peuvent les entraîner plus fortement que ceux de leur roi. S'il eſt vrai que tel eſt le roi tels ſont les ſujets ; il ne tiendra qu'à lui de ramener les bonnes mœurs, de mettre la

vertu à la mode, & de l'insinuer par toutes ses actions. Quel bonheur ses sujets ne peuvent-ils point se promettre; est-il quelque bien qu'ils ne doivent attendre; le siecle d'or ne doit-il pas revenir pour eux?

Sçavez-vous ce qui l'amena ce siecle si vanté? c'est les bonnes mœurs, c'est la bonne foi, & l'équité. Les Poëtes qui se plaisent toûjours à embellir, & à faire les plus agreables peintures, ont beaucoup donné à la liberté & au feu de leur imagination, dans les descriptions qu'ils ont faites de cet âge heureux. La

terre, disent-ils, produisoit d'elle-même des épis dorez; les roses étoient sans épines; des ruisseaux de lait couloient dans les prairies, on joüissoit d'un éternel printemps; & mille autres semblables fictions, qui nous font sentir l'état de notre misere, plutôt qu'ils ne flatent notre nature. Mais tout ici n'est point fabuleux, & il est bon de tirer la verité simple des ornemens du mensonge dont on l'avoit envelopée.

Ce qu'il y a de vrai du siecle d'or, est que tous les objets de la nature paroissoient avec tous leurs char-

mes, à ces hommes qui menoient une vie ſimple, qui ne connoiſſoient point ni l'avide interêt, ni le parjure, ni les vains déſirs. Pour eux tout étoit riant, parce qu'ils n'étoient point agitez par de folles paſſions. Cette douce paix, ces pures délices nous paroiſſent un ſonge, tant nous ſommes corrompus; mais tout changeroit de face pour nous, ſi banniſſant de nos cœurs la vanité, la moleſſe, l'envie, l'avarice, la débauche; nous nous rendions attentifs aux beautez & à la voix de la nature. Ce n'eſt pas elle qui a manqué;
elle

elle eſt toûjours pure, toûjours gracieuſe, toûjours aimable. Le ſiecle d'or dureroit encore, ſi les bonnes mœurs s'étoient conſervées ſur la terre; mais l'homme eſt ſi méchant, qu'il a fait venir le ſiecle de fer. Il n'aime plus que ce qui l'agite, que ce qui le trouble. Il s'eſt livré à l'ambition qui le déchire, à l'avarice qui le dévore, à l'envie qui le conſume, aux débauches qui l'accablent.

Un ſage roi à qui ces idées ſe préſentent, ſçait bien qu'il n'eſt pas neceſſaire de faire revenir les mœurs antiques

ſi differentes des nôtres ; pour ramener l'âge d'or. Il lui ſuffit de faire revivre les bonnes mœurs. Il ſçait que c'eſt elles qui font regner la paix, la juſtice, la concorde, l'abondance ; que c'eſt elles qui rendent la jeuneſſe docile, & les ſujets fideles à leur Prince. Que c'eſt les bonnes mœurs qui font regner la droiture dans le commerce, la diſcipline dans les armées, la juſtice dans le Barreau, la police dans les Villes, la fertilité dans les campagnes. Que c'eſt elles enfin qui baniſſant toute oiſiveté, font appliquer tous

les hommes à leurs devoirs, & leur donnent la ſanté & la force.

Je ne dis point ceci pour débiter de la morale; & je ne m'en ſers que parce qu'elle me fournit les veritez que je cherche. Comme je vois clairement qu'on ne fera jamais rien ſelon les regles de la ſageſſe ſi l'on n'établit l'ordre; je vois de même qu'on n'établira jamais l'ordre ſolidement, ſi l'on ne touche point aux mœurs. Verité morale dont je n'examine point toute l'excellence, & que je ne regarde ici que comme une verité phyſique, ten-

dante à l'effet que nous cherchons.

L'idée que nous avons donnée d'un bon roi, nous auroit paru imparfaite, si nous n'y eussions uni celle d'un sage roi. Il ne nous reste plus maintenant qu'à développer les justes notions qu'il s'est faites des principales choses qu'il doit connoître pour se soutenir long temps dans la sagesse. C'est ce que nous éclaircirons dans la suite de cet ouvrage à mesure que nous nous formerons l'idée d'un roi parfait.

SUITE
DE
L'IDE'E
D'UN
SAGE ROI.

UN ſage roi èn marchant dans les ſentiers de la vertu, ne ceſſe de craindre les pieges du vice. Il ſçait qu'il eſt mille occaſions où l'on tâche de nous le rendre aimable ; c'eſt pourquoi il en conſidere chaque jour & la diformité, & les ſuites fu-

nestes. C'est ainsi que la colere, l'injustice, l'intemperance, deviennent pour lui des leçons de douceur, d'équité, de sobrieté.

S'il voit combien les passions portent les hommes à se nuire les uns aux autres; il considere d'abord qu'un particulier que ses passions dominent, ne peut gueres faire souffrir que sa famille, & un certain nombre de personnes avec qui il est en commerce; mais qu'il n'en est pas ainsi d'un roi; & que s'il se laisse emporter à ses passions; aussi-tôt tout son royaume s'en ressent, & quelquefois même le monde entier.

Il a connu de bonne heure que l'ambition & la molesse, sont les deux plus dangereuses passions ausquelles un roi puisse se livrer. Il sçait qu'elles sont inséparables de l'injustice, & qu'elles s'allient à l'avarice cruelle & insatiable, pour avoir toûjours dequoi fournir aux dépenses de la prodigalité. Il sçait que l'ambition & la molesse peuvent toutes deux à la fois regner dans un cœur ; & que la plupart des ambitieux comme Pyrrhus, ne poursuivent leurs vastes desseins que pour arriver ensuite au port de la volupté. Il n'igno-

re pas qu'un roi ambitieux eſt dur, inflexible; ou que s'il eſt ſenſible à la pitié; c'eſt tout au plus comme Alexandre, qui pleuroit ſes ennemis lorſqu'il les avoit vaincus & dépoüillez; mais qui portoit impitoyablement le fer & le feu par-tout où il trouvoit de la réſiſtance.

Il ſçait enfin qu'un roi qui ſe livre à ſes paſſions ne peut être que malheureux. En effet, peut-on s'imaginer un état où les paſſions ſoient plus violentes & plus funeſtes que l'état d'un roi, qui pouvant tout entreprendre, ſe livre à tous ſes penchans déreglez;

déreglez ; & voit les autres hommes toûjours prêts à le ſervir dans ſes égaremens & dans ſes tranſports. Un ſujet eſt retenu par les loix, ou par ſon impuiſſance ; mais rien n'eſt capable d'arrêter un roi qui veut executer aveuglément tout ce que lui dictent ſes paſſions. Pourroit-il n'être pas malheureux tandis qu'il n'y a point d'excès où elle ne l'amenent.

Les hommes corrompus s'imagineront qu'un roi pourroit être heureux, ſi étouffant tous ſes remords, & vivant ſans refléxions, il ne s'occupoit que de ſes plaiſirs, &

conſacroit tous les momens de ſa vie à la ſenſualité. Quand même ſon état ſeroit déplorable diront-ils, il n'y penſera point, il s'étourdira là deſſus : & ſe plongeant dans les plaiſirs, ſon ſort lui paroîtra agreable. Il ſera dans l'erreur ; mais n'importe, ajoûteront-ils ; il eſt de douces erreurs qui ſont notre félicité ; & celui-là eſt heureux qui s'imagine l'être.

Eſt-il poſſible que des hommes d'ailleurs raiſonnables ayent pû adopter ce ſentiment. Quoi l'erreur ſera le plus grand de tous les biens ? Certainement ſi le bonheur

dépend de l'imagination, le bonheur n'eſt qu'une chimere, ou qu'un phantôme. Mais qu'un ſage roi ſçait bien diſtinguer le bonheur d'avec le plaiſir. Il ſçait que le plaiſir peut exiſter, quoique ce qui le cauſe ſoit vain, ſoit faux, ou n'exiſte qu'en idée. Un ſonge agreable produit veritablement le plaiſir; mais ne produit pas le bonheur. Notre bonheur pour exiſter doit être fondé ſur la verité. * *La folie eſt la joye de l'inſenſé.* Mais peut on dire pour cela qu'il ſoit heureux, quoiqu'il s'imagine l'être. Il n'y a au-

* *Stultitia gaudium ſtulto.* Prov. c. 15.

cune perſonne raiſonnable qui voulut être en ſa place. On le regarde comme malheureux, parce qu'il n'y a point de bonheur ſi la raiſon ne le reconnoît. Le plaiſir au contraire n'eſt qu'un ſentiment agreable, que ce qui n'exiſte qu'en idée peut produire. La cauſe du plaiſir eſt arbitraire, & toûjours dépendante. La cauſe du bonheur eſt réelle, immuable & indépendante. Ainſi un ſage roi ne recherche point d'autre joye que celle qui eſt fondée ſur la raiſon. Toute autre joye eſt une joye frivole qui ne ſçauroit le rendre heureux.

Mais ce qui donne bien encore de l'horreur pour les vices à un ſage roi, c'eſt de penſer que celui qui s'eſt livré à ſes paſſions, eſt déteſté non ſeulement durant ſa vie, mais encore après ſa mort; que ſes propres ſujets lui donnent preſque toûjours un ſurnom qui fait connoître à la poſterité ſon vice capital; ſoit qu'il ait été ambitieux ou effeminé, avare ou cruel, hautain ou impie, emporté ou indolent. Les Hiſtoriens ont ſoin de ramaſſer toutes ſes mauvaiſes actions, & de découvrir ſes vices les plus ſecrets. Ils

le dépeignent à toutes les races futures avec les couleurs les plus vives.

Un Particulier peut dérober quelquefois à la connoiſſance des hommes ſes mauvaiſes actions. Celles mêmes qui ſont connuës ne le ſont que d'un certain nombre de perſonnes. Il n'en eſt pas ainſi des rois : ce ſont des hommes uniques, expoſez ſur le grand théatre du monde, à la vuë, pour ainſi dire, de l'Univers. Ils ſont les acteurs qui paroiſſent ſur cette grande ſcene ; & le jugement qu'on porte d'eux après leur mort, ſubſiſte durant tous les ſiécles.

Un ſage roi a ſouvent cette penſée dans l'eſprit, qu'un roi qui s'eſt abandonné aux vices, eſt vû de toute la poſterité tel qu'il a été: & qu'il peut dire comme Oedipe, qui s'étant arraché les yeux après ſon parricide, s'écrie, tranſporté de douleur: * *je ne vois pas le jour qui a été témoin de mon crime; mais je ſuis vû.* Je ſuis caché dans l'obſcurité & dans les horreurs de mon tombeau, peut dire un méchant roi; Je ne vois ni les hommes ni la lumiere depuis pluſieurs

* *Non video noxæ conſcium noſtræ diem, ſed videor.* Sen. Theb.

ſiécles. Cependant je ſuis vû comme au grand jour ; on me montre à toutes les nations ; on apprend aux enfans mêmes tout ce que j'ai fait ; & l'on diroit que mes actions ſont encore toutes recentes. *Je ne vois pas le jour qui a été témoin de tous mes vices ; mais je ſuis vû.*

Voilà ce que médite un ſage roi. Voilà ce qui le pénetre. C'eſt ainſi qu'il tire du vice même de puiſſans motifs de vertu. Avoüons que le regne d'un tel roi ne peut qu'être un regne de paix, de juſtice, & de bonheur. Et qu'il ne peut qu'ê-

tre maître des volontez de ſes peuples. Non qu'il ſe ſerve de tant de vertus pour ſe faire obéïr ; car il ſçait que les rois ont une puiſſance que Dieu lui-même ſemble ſoutenir. Fuſſent-ils méchans ; on reconnoît toûjours l'image de Dieu en leur perſonne ; & quoiqu'ils en ayent effacé les plus beaux traits, & les plus nobles caracteres ; ils conſervent toûjours l'image de ſa toute-puiſſance. Les ſujets ne doivent point ſe ſouſtraire à l'autorité d'un mauvais roi, quand les regles éternelles de la verité & de la juſtice la leur font reconnoître pour

legitime ; & Dieu par un prodige de sa sagesse, cesse rarement de le revêtir de cette force, de cette autorité superieure qui entraîne tout, & à laquelle on se sent contraint d'obéïr. Tâchons de pénetrer ici un mystere qui nous étonne tous les jours, lorsque nous considerons le pouvoir du souverain, qui seul, & foible en lui-même, fait pourtant trembler des millions d'hommes, & les tient sous son obéïssance. Cette digression servira de preuve à ce que nous venons d'avancer, que les sujets doivent obéïr à leur roi, quoi-

qu'il ſoit méchant ; lorſque ſon autorité eſt reconnuë pour legitime.

L'homme ſent malgré lui une puiſſance inviſible & ſouveraine qui le domine, & le tient dans la dépendance. Elle s'inſinuë dans le plus intime de ſon ame ; & cette puiſſance n'eſt autre que la force de la raiſon, de la verité, de la juſtice. Il ne peut ſe ſouſtraire entierement à leur autorité ſans ceſſer d'être homme, puiſqu'il ceſſeroit d'être raiſonnable. S'il leur eſt quelquefois rebelle ; il faut qu'il éprouve leur pouvoir en mille rencontres,

malgré qu'il en ait. De là ces remords qui l'attaquent, qui l'importunent, qui le déchirent; de là cet aveu de leurs crimes; que se sentent quelquefois interieurement forcez de faire les criminels, lorsqu'ils sont présentez devant leurs Juges, de là cette force de la verité & de la justice, qui porte si souvent les plus timides & les plus injustes à dire qu'ils méritent la mort, & à prononcer ainsi eux-mêmes leur jugement.

Mais si les hommes ne sont pas bien avec eux-mêmes, lorsqu'ils s'écartent de

la raison & de la justice; ils éprouvent bien plus fortement qu'ils ne sçauroient vivre ensemble, s'ils ne s'unissent à cette raison universelle, sous les loix de laquelle ils se sentent si souvent obligez de se ranger.

Or il faut convenir, que celui qu'une nation entiere reconnoît pour être l'image de cette suprême puissance, de cette raison, de cette justice dont ils éprouvent le pouvoir; il faut convenir, dis-je, que celui-là aura sur eux une autorité plus qu'humaine, & qui sera marquée au coin de la divinité. Car

ſi cette raiſon éternelle produit en nous de ſi grands effets par le ſeul ſentiment que nous en avons, & par ſa ſeule voix interieure; que ne fera-t-elle pas, ſi elle ſe montre à nos yeux, & ſi ſa voix frappe nos oreilles? Voilà ce qui opere le miracle qui nous étonne; un ſeul homme eſt maître abſolu de cent millions d'hommes; c'eſt qu'il eſt une puiſſance ſuprême, dont ils ne peuvent effacer les vives impreſſions, & qui les force à ſentir le pouvoir de celui qui la repréſente.

Ce n'eſt pas tout encore; pour ſe reproduire en quel-

que ſorte, dans tous les lieux où les peuples doivent vivre ſous ſon obéïſſance, fut-ce aux extrêmitez de la terre, il communique ſon autorité à qui il lui plaît. Car tout ainſi que les peuples regardent le pouvoir de leur Souverain, comme le pouvoir même de la Divinité, quoiqu'il ne lui ſoit que tranſmis; ils regardent l'autorité qu'il tranſmet aux autres, comme la ſienne propre. Le Souverain l'a-t-il communiquée à quelqu'un de ſes ſujets, auſſi-tôt cent mille hommes armez trembleront devant celui qui auparavant

n'avoit aucune autorité sur eux. Il est maître maintenant de leurs vies ; il parle, & il est obéi ; sa voix est la voix de cette puissance invisible, & de cette raison souveraine qui n'est autre que Dieu même, & dans le moment tous la reconnoissent. Cette voix est plus puissante qu'une armée rangée en bataille, & c'est ici qu'on doit dire : * *Qu'il n'est point d'épée à deux tranchans qui pénetre si avant que la parole du Seigneur, qu'elle*

* *Vivus est enim sermo Dei, & efficax, & penetrabilior omni gladio ancipiti : & pertingens usque ad divisionem animæ ac spiritus, compagum quoque ac medullarum.* Hæbr. 4.

s'insinuë

s'insinuë jusque dans la division de l'ame, qu'elle pénetre dans les ligamens des os, & dans les moüelles.

Les hommes sont tellement faits pour obéïr à la raison & à la justice éternelle, qu'ils ne sçauroient se rassembler pour ne faire qu'un seul peuple, sans se choisir un ou plusieurs Chefs, à qui ils seront obligez d'obéïr comme à cette raison universelle, hors de laquelle il n'y a que desordre, renversement & horreur. De là est venu l'établissement des Monarchies & des Républiques. Une nation a-t-elle reconnu

un-Chef pour être le legitime dépositaire de cette raison souveraine, à laquelle nous devons nous soumettre; voilà le rayon de la divinité qui est tombé sur lui. Ses sujets ne sont plus les maîtres de retirer leur aveu; une puissance invisible les retient, les lie, les attache à celui qui en est l'image. Fut-il injuste & cruel, si son pouvoir est legitimement despotique; la force de cette puissance divine les y soumettra. Si au contraire les peuples ne se soumettent à lui qu'à certaines conditions, ils se soulevent aisément, lorf-

qu'il veut uſer d'une autorité qu'ils n'ont pas reconnuë en lui; parce qu'alors, c'eſt la regle de la verité & de la juſtice qui parle contre lui-même. S'il ſe fait obéïr, ce ne ſera que par une force purement humaine, & qui n'aura nul caractere de la divinité.

Ce n'eſt pas auſſi qu'il n'y ait quelquefois des ſujets rebelles à un roi legitime; mais ils ſont toûjours contraints de chercher dans leur plus injuſtes entrepriſes, quelque apparence de raiſon & de juſtice, ſans laquelle ils paſſeroient pour des furieux &

des insensez. Il peut s'en trouver cependant de ces furieux; mais ce sont des monstres, qui voudroient ne reconnoître ni raison ni justice; & qui désireroient qu'il n'y eût point de roi, comme ils voudroient qu'il n'y eût point de Dieu, pour vivre impunément dans leurs desordres.

Ceux qui vivent sous un méchant roi, dont le pouvoir despotique est reconnu pour legitime, doivent considerer qu'en lui obéïssant, ils obéïssent à une raison éternelle de laquelle il tire tout son pouvoir, & qui est infiniment au-dessus de lui. Sans

elle toute ſon autorité tomberoit en un inſtant. Et cela eſt ſi vrai, que ſi cette ſuprême raiſon veut qu'on obéïſſe à un roi injuſte envers nous, elle veut auſſi qu'on refuſe de lui obéïr, lorſqu'il nous ordonne de commettre une injuſtice. Et ceux qui n'avoient pû ſe ſouſtraire aux commandemens de leur Souverain, ſe ſentiront ſouvent animez d'une force divine, pour reſiſter à un ordre, qui veut leur faire fouler aux pieds, cette raiſon, cette juſtice éternelle qui domine ſur les hommes.

On voit par tout ce que

nous avons dit, qu'on ne doit pas ceſſer de reconnoître en un mauvais roi l'image de Dieu, quoique défigurée ; & que nous devons toûjours lui obéïr lorſque ce qu'il nous ordonne ne nous fait point violer les loix de la verité & de la juſtice.

Mais qu'eſt-ce qui corromp plus aiſément les rois ? Quels ſont les principaux écüeils qu'ils doivent éviter ? c'eſt ce qu'un ſage roi connoît parfaitement, & c'eſt ce que nous allons examiner.

L'IDÉE

DE

LA FLATERIE.

IL eſt ſurprenant que les rois, qu'une illuſtre naiſſance & une belle éducation devroient ce ſemble élever au plus haut degré de la vertu héroïque, ſoient quelquefois plus ſujets que les autres hommes aux plus dangereuſes paſſions, & aux plus grandes erreurs. Après y avoir refléchi, j'ai reconnu que ce déreglement étoit

bien moins l'effet de leur naturel que du funeste poison de la flaterie; ou d'une fausse idée qu'ils se font de la veritable grandeur. Donnons ici la juste idée qu'un sage roi se fait de l'une & de l'autre; & commençant par la flaterie, faisons la voir avec tous les maux qu'elle traîne à sa suite, ôtons lui son masque fatal; tâchons de la rendre odieuse; & immolons ici celle dont nous avons été tant de fois les victimes.

Après avoir examiné la nature de la flaterie, & tâché de la réduire à l'expression la plus claire, pour en connoitre

connoître, s'il faut ainſi dire, toute l'analyſe; j'ai trouvé que la flaterie n'étoit autre choſe qu'un menſonge, qu'on déguiſe ſous les apparences de la verité, pour plaire à celui à qui on l'adreſſe; en lui dérobant la connoiſſance de lui-même, ou de ſes propres interêts. Voilà l'idée que s'en forme un ſage roi. Cette idée lui eſt ſi naturelle, qu'il ne ſçauroit l'effacer de ſon eſprit pour en ſubſtituer une autre plus agréable, mais en même temps moins vraie. Il eſt aiſé par là de juger du mépris qu'il a pour la flaterie & pour les flateurs.

Si la flaterie n'eſt dans le fonds qu'un menſonge ; eſt-il rien de plus indigne qu'elle ; ne porte-t-elle pas les caracteres du démon ; puiſque celui-ci eſt l'auteur même du menſonge ? Mais eſt-il rien de plus pernicieux que la flaterie, ſi ſon deſſein eſt de nous faire perdre la connoiſſance de nous-mêmes ? Je parle de cette connoiſſance que doit avoir tout homme raiſonnable ; car je ſçais bien que l'homme ne ſe connoîtra jamais parfaitement quelque attentif qu'il ſoit ſur lui-même. Je parle de la connoiſſance de nos

forces & de nos foibleſſes, de nos vices, de nos défauts les plus ſenſibles, les plus ſaillans, ſi j'oſe ainſi dire. Prenons-y garde; perdre la connoiſſance de ſoi-même, c'eſt proprement perdre la raiſon, celle-là eſt le fondement de celle-ci. Auſſi voïons-nous que les inſenſez s'imaginent d'abord être tout autre qu'ils ne ſont. La plûpart ne ſont paroître l'égarement de leur eſprit que lorſqu'ils parlent d'eux-mêmes. L'homme eſt ſage tandis qu'il ſe connoît, oublie-t-il ce qu'il eſt, le voilà auſſitôt dégradé.

Que si la flaterie tend encore à nous faire perdre la connoissance de nos propres interêts; dans quels malheurs ne jettera-t-elle pas un roi qui se laisse persuader à cette séductrice ? Car enfin, un roi qui ignore ce qui lui est contraire, & ce qui lui est avantageux ; un roi à qui l'on fait entendre que ses sujets sont dans l'abondance, tandis qu'ils gémissent dans la misere. Que ses places sont également bien munies, & bien fortifiées, tandis qu'elles manquent de tout ; un roi à qui on persuade la guerre dans le seul dessein de flater

l'amour qu'il a pour la vaine gloire; tandis qu'il feroit plus avantageux & plus glorieux pour lui de regner dans la paix; un tel roi peut-il être dans un état plus déplorable. Voilà cependant ce que fait la flaterie, qui differe peu selon nous de la trahison.

A tout ce que nous venons de dire, on répondra peut-être que la flaterie ne produit pas de si funestes effets; qu'elle n'est qu'un agréable encens que l'usage & la bienséance veulent qu'on offre au Souverain; qu'il fait assez sentir lui-mê-

me qu'on ne peut le flater que jusqu'à un certain point; & que les flateurs qui le connoissent n'oseroient pousser trop loin la flaterie. Mais la raison & l'experience ne nous font que trop voir que les suites de la flaterie sont toûjours fatales aux rois; & c'est ce que je vais tâcher de déveloper.

L'homme ne fait pas assez de refléxions sur ce que peut un progrès insensible; & pour l'ordinaire il méprise, ou il néglige tout ce qui n'agit qu'insensiblement. Telle est cependant la nature; ce n'est qu'insensiblement qu'el-

le acheve, qu'elle perfectione la plûpart de ses ouvrages. Nous ne nous appercevons pas des changemens qu'elle fait tous les jours dans les choses qu'elle travaille. C'est par un progrès insensible que les pierres & les métaux se forment dans la terre ; que nos corps s'exhalent par les transpirations, & se renouvellent par la nourriture. Voyez-vous ce grain de sénevé ? il échape presque à votre vûë ; laissez-le croître ; il deviendra un jour un arbre sous l'ombre duquel les hommes se mettront à couvert du soleil.

Tel eſt le progrès des vices que la flaterie fait germer en nous. Ils ſont preſque inſenſibles dans les commencemens ; ce ne ſont alors que quelques petites ſemences ; mais elles croîtront peu à peu, & à la fin nous appercevrons des monſtres qui nous étonneront. Qu'un progrès inſenſible dans le vice eſt à craindre ; & que n'aurois-je pas à dire ſur ce ſujet.

La flaterie eſt un poiſon lent ; nous n'en reſſentons pas d'abord les effets ; on nous l'inſinuë ſi doucement que nous ne nous en appercevons pas ; on ne fait, pour ainſi

dire, que nous l'inftiler. Nous croyons encore être fains ; mais un venin fubtil fe répand infenfiblement de veine en veine ; nous nous affoibliffons enfin chaque jour : un feu fecret nous confume ; déja les parties nobles font attaquées ; notre vifage eft tout changé ; la mort fuit de près de fi funeftes fimptomes. Mais parlons fans figures, & hâtons-nous de faire voir comment la flaterie conduit par degré un roi dans l'abîme.

On ne peut douter que les flateurs n'exaltent toutes les chofes pour lefquelles un roi

a de l'inclination, & qu'ils ne méprisent tout ce qui n'est pas de son goût. Sera-t-il sans erreur; sera-t il infaillible? S'il ne le peut être, où ne le conduira-t-on pas? Résistera-t-il à la persuasion d'autrui, lorsqu'il s'est déja persuadé lui-même? S'il commence à faire voir quelque penchant pour certains vices; avec quelle adresse lui ménagera-t-on toutes les circonstances qui pourront l'y engager; & sans lesquelles son cœur ne s'y seroit peut-être jamais livré. Avec quels soins empressez tâchera-t-on aussitôt de le suivre dans ses égare-

mens ? Les flateurs ainsi que l'image qui se peint sur une glace, l'imiteront dans toutes ses actions ; car on peut flater par les actions mieux quelquefois encore que par les paroles. Si tout conspire à l'engager dans ses faux jugemens, & à servir les moindres mouvemens de son cœur, où ne l'amenera-t-on pas ?

Déja le vice lui paroît chaque jour moins odieux, sans qu'il s'apperçoive du changement qui se fait en lui. Déja l'on a consacré ses défauts sous les noms de quelques vertus : sa cruauté est

appellée justice; ses débauches passent pour d'agréables délassemens ; son ambition monstrueuse est honorée des noms specieux de gloire & d'émulation. Ainsi le jette-t-on d'erreurs en erreurs. En vain dans les commencemens rejettoit-il quelquefois par une espece de bienséance, des paroles trop flateuses ; elles laissoient secretement leur éguillon dans le fond de son cœur ; & qnelques jours après il prenoit plaisir à entretenir dans son esprit cette idée agréable qu'il avoit d'abord rejettée. Mais cette lumiere interieure que la fla-

terie fait éclipser, s'obscurcit pour lui peu à peu : enivré de l'encens des flateurs, il ne distingue presque plus le vrai d'avec le faux dans tout ce qui le regarde.

Voilà comme la flaterie fait tomber un roi dans l'aveuglement le plus déplorable. Qui viendra lui déssiller les yeux ? Hélas ! en cet état il ne peut voir la lumiere de la verité ; il chérit les douces, mais funestes erreurs dont il s'est laissé prévenir. S'il falloit appuyer par des exemples tout ce que nous venons de dire ; combien verrions-nous de rois qui

de justes, sages, vertueux ; sont devenus injustes, méchans, cruels, abominables ; pour avoir écouté la flaterie.

Je ne pense jamais à Neron que je ne tremble pour les bons rois, que je ne craigne toûjours que la flaterie n'empoisonne leur beau naturel. Oüi Neron, dont le nom seul sera odieux à toutes lès races futures ; étoit durant les premieres années de son regne, un Prince doux, humain, affable ; il étoit touché de la vertu, il avoit de l'horreur pour le vice. Ses inclinations étoient douces & tournées au bien ;

mais il prêta l'oreille à la flaterie ; il en avala le ſubtil poiſon ; & ſon cœur en fut infecté. On le vit changer inſenſiblement d'humeur & de naturel ; ſes regards devinrent farouches ; il ne fut plus le même ; il devint un monſtre exécrable à tout le genre humain. Que d'Empereurs, que de Rois ne me faudroit-il pas nommer, ſi j'avois à compter tous ceux que la flaterie a perdus ; peut-être pour le faire me faudroit-il nommer tous ceux qui ont été méchans.

Il faut tout dire ; la flaterie ſe gliſſe ſi adroitement

dans nos cœurs, que la plus grande difficulté n'est pas de la rejetter, c'est de la connoître. Il n'est rien qui nous séduise, qui nous amorce si finement que la flaterie. Comme elle n'est qu'un mensonge déguisé sous les apparences de la verité ; elle veut passer pour une legitime loüange, & ne se montre par conséquent que sous des apparences de vertu ; car tous les hommes conviennent qu'il n'y a que ce qui est vertueux qui soit loüable. Ainsi le grand amour qu'ils ont pour les loüanges, est fondé sur l'estime qu'ils ont pour la vertu.

vertu. Il faut donc convenir qu'il n'eſt rien ſi aiſé que de ſe laiſſer ſurprendre à la flaterie; puiſqu'elle paroît ſe fonder ſur ce qui enleve l'eſtime des hommes, & qu'elle prend la reſſemblance de ce qu'ils aiment avec tant de paſſion. Un roi diſtinguera-t-il toûjous le point de difference qui ſe trouvera quelquefois entre une flaterie finement maniée & une veritable loüange? Helas! il eſt déja tout porté à croire ce qui le flate. Avoüons-le de bonne foi; nous n'avons point de plus dangereux flateurs que nous-mêmes. Les hommes

nous flateroient en vain, si nous ne donnions notre consentement à ce qu'ils nous disent. Nous nous flatons tous sans le sçavoir. Notre amour propre infiniment ingenieux à nous tromper, est épris en secret des charmes de la flaterie; & c'est toûjours par lui, qu'elle est introduite dans notre cœur.

Je sçais que nous rejettons quelquefois la flaterie; & que nous paroissons dans plusieurs rencontres en être les ennemis déclarez; mais c'est qu'elle ne touche point à notre foible. Nous avons tous un endroit qui nous est

cher, par où nous nous laiſſons preſque toûjours ſurprendre aux flateurs. On voit quelquefois des hommes qu'on ne peut attaquer que par là : ce ſont des Achilles qui ſont invulnerables au talon près.

Penſez-vous que cet endroit foible échapera à des flateurs qui étudient leur roi avec tous les ſoins imaginables ? qui tâchent de pénetrer le fonds de ſon cœur ; qui examinent ſon viſage, ſes geſtes, ſes moindres regards, pour découvrir ſes ſentimens les plus ſecrets. Penſez-vous que des flateurs

attentifs & éclairez, n'attraperont pas l'endroit par où ils pourront flater leur roi sans qu'il s'en apperçoive? Ils sçavent le moment qu'il faut prendre, & le tour qu'il faut donner. Un roi qui dans ce temps-là auroit à combattre contre lui-même indépendamment des flateurs, aura-t-il encore assez de force pour leur résister? helas! il semble être d'accord avec eux, & tout parle en faveur de la flaterie. S'il consulte ses courtisans, ils lui tiendront tous le même langage; car qui dit courtisan dit flateur; ces deux mots sont sinonimes.

Mais quand un roi feroit entierement fourd à la flaterie; quand il fermeroit la bouche aux flateurs; ils ont mille moyens ingenieux pour fe faire entendre. Les chofes inanimées parleront à fes yeux; tableaux, ameublemens, marbres, bronfes; tout fera flateur pour un roi. Helas! comment pourra-t-il fauver fa vertu de tant de flateurs dont il eft comme envelopé! Il n'y a que l'étude continuelle de la fageffe qui puiffe l'en garentir; il n'y a que l'amour qu'il aura pour la verité qui écarte fes flateurs; & qui foit pour

eux un ſujet de deſeſpoir.

Telle eſt l'idée qu'un ſage roi ſe fait de la flaterie ; mais comme il n'eſt rien après elle qu'il ait dû plus appréhender que les choſes qui nous paroiſſent tout à coup avoir je ne ſçais quelle grandeur, & quel éclat, capable de nous émouvoir & de nous éblouïr. Un ſage roi a compris de bonne heure, combien il lui eſt important de ſe faire une juſte idée de la véritable grandeur ; puiſque celle que nous nous en formons, quelle qu'elle ſoit, eſt capable quelquefois de nous porter à tout entreprendre pour la poſſe-

der. Cherchons donc ici l'idée de la veritable grandeur que s'eſt formée un roi que la ſageſſe a dégagé de tous les préjugez vulgaires, & qui travaille ſans ceſſe à devenir parfait.



L'IDÉE
DE LA
VERITABLE GRANDEUR,
OU
De ce qui doit être estimé grand dans les actions des hommes.

LE vulgaire est le pere de la plûpart des erreurs qui se sont répanduës dans le monde. C'est lui qui altera tant de veritez connuës au premier homme, & qu'il avoit apprises à ses descendans;

descendans ; c'eſt lui qui obſcurcit les veritables idées des choſes ; & qui faiſant juger de tout ſes ſens, & ſon imagination, prit l'apparence pour la réalité, & confondit le vrai avec le faux. Dans la ſuite il fallut des Philoſophes pour les démêler ; la vie de l'homme fut trop courte, diſons mieux, l'eſprit humain fut trop borné pour débroüiller tant d'erreurs. En vain ſe conſumoient-ils dans l'étude des choſes de la nature ; jalouſe, pour ainſi dire, de ſes ſecrets, elle ne ſe montroit à eux que voilée. Leurs recherches, leurs ſoins

curieux ne servoient souvent qu'à augmenter leurs doutes. Ceux-ci se faisoient quelquefois un mérite de soutenir des opinions toutes contraires aux opinions que ceux-là avoient déja embrassées ; & à la honte de la raison, chacun de part & d'autre croyoit les défendre avec succès. Il n'est rien de si absurde qu'ils ne se soient efforcez de soutenir ; & pour dissiper les erreurs, ils sont tombez dans de plus grandes. Depuis ce temps-là de tous les mysteres de la nature, les hommes semblent n'avoir appris qu'à en disputer.

Mais heureusement les véritez que l'homme recherche avec tant de curiosité & si peu de fruit, ne sont pas celles qu'il luiest le plus avantageux de connoître. Il est des veritez pour lui bien plus importantes qu'il peut découvrir, malgré tous les préjugez du vulgaire. Je parle des veritez morales qui sont dans le fonds de notre ame, & que malgré notre corruption, nous ne pourront jamais entierement effacer.

Le vulgaire qui n'a pas moins de défauts dans le cœur que dans l'esprit; loin de consulter ces veritez, qui

ſont comme autant de vives ſources de lumieres à la faveur deſquelles il devroit ſe conduire, n'a écouté que ſes paſſions dereglées. Ce qui étoit pur il l'a corrompu, ce qui étoit ſimple il l'a avili. Prévenu pour tout ce qui flatoit ſes inclinations vicieuſes, à combien de faux préjugez ne s'eſt il point laiſſé ſéduire? Tout ce qui a eu quelque éclat apparent l'a ébloüi. Ainſi il a fait conſiſter la grandeur dans les richeſſes, dans les dignitez, dans la pompe, dans la réputation, dans les victoires. Poſſeder un grand empire,

ſubjuguer des nations entie-res, avoir des tréſors immen-ſes, faire trembler la terre devant ſoi; voilà ce qui frap-pe, je ne dis pas ſeulement le peuple, mais les grands & les rois mêmes. Combien y en a-t-il eu qui ont été peuples ſur ce ſujet; & qui ne connoiſſant point d'autre grandeur que celle dont nous venons de parler, lui ont ſa-crifié leur repos & leurs vies. Tant il eſt vrai que les hom-mes ſe laiſſent emporter à tout ce qui leur paroît grand.

Mais ſe peut-il qu'une in-telligence immortelle, que

l'homme le plus parfait ouvrage du Tout-puiſſant, tire ſa grandeur des êtres inanimez & périſſables ? Dépoüillons-nous de nos faux préjugez ; élevons-nous au-deſſus de ces nuages que forment nos paſſions, & qui obſcurciſſent les plus pures lumieres de notre eſprit. Tâchons ici de nous faire une juſte idée de ce qui eſt véritablement grand.

Lorſque je cherche en quoi conſiſte la veritable grandeur ; je ſens qu'elle eſt quelque choſe de ſi au-deſſus de moi, qu'il y a même de la grandeur à la connoître ; &

que le ſentiment qu'on en doit avoir tient lui-même du grand. Je n'en ay encore cependant qu'un ſentiment confus, qui remplit mon ame de je ne ſçais quelle nobleſſe, & lui fait mépriſer tout ce qui eſt périſſable. Profitons de ce moment, & conſultons ces veritez que Dieu a gravées dans le fonds de nos cœurs.

Après avoir tâché de jetter quelque lumiere ſur l'objet que nous voulons connoître; j'ai vû d'abord qu'il n'y avoit rien de veritablement grand que Dieu ſeul : devant lui tout diſparoît,

tout n'eſt que néant. Selon cette idée il n'y auroit rien de grand parmi les hommes ; la grandeur ſeroit inacceſſible, & ne ſe laiſſeroit pas même comprendre. Mais j'apperçois que tout ce qui eſt émané de cette grandeur ſuprême en porte une marque ſenſible : on la voit imprimée ſur tous ſes ouvrages. De cette ſorte tout cet univers eſt plein de grandeur. Mais il faut avoüer que la grandeur de Dieu ſe fait mieux remarquer dans les créatures qui approchent le plus de ſa reſſemblance. Or comme l'homme en eſt la

plus parfaite image ; on trouvera plus de grandeur en lui que dans tous les autres êtres de l'univers. Ceux-ci ne sont que des effets de la bonté, de la sagesse, de la fécondité, & de toutes les autres perfections du Créateur ; mais l'homme en est la copie, en devenant par elles, juste, bon, libre, sage. D'où nous concluons, que cette grandeur où l'homme peut atteindre ne consiste que dans la ressemblance qu'il a avec la grandeur suprême. Or il ne peut avoir cette ressemblance que par ses vertus ; il n'y a donc que ses vertus qui puissent le ren-

dre veritablement grand.

A cette idée toutes les grandeurs de la terre tombent & s'évanoüiſſent; elles deviennent d'autant plus mépriſables qu'elles ſont le plus ſouvent contraires à la vertu. Mais comme Dieu ſeul voit le fonds de nos cœurs, lui ſeul auſſi connoît nos vertus lors même que nous ne les exerçons pas. Pour nous, nous ne pouvons juger des vertus des hommes que par leurs actions. C'eſt auſſi ce qui doit nous paroître grand dans les actions des hommes que nous allons ici examiner.

Comme rien n'eſt grand de ce qui eſt médiocre, nous n'appercevons point de grandeur dans une action qui ne nous montre la vertu qu'en un degré de médiocrité. Le grand ne ſe fait ſentir que lorſqu'une action nous découvre l'attachement extraordinaire qu'un homme a pour la vertu. Or nous reconnoîtrons d'autant plus ce grand attachement pour la vertu dans les hommes, qu'ils ſurmonteront, ou qu'ils mépriſeront pour l'amour d'elle, de plus ſenſibles plaiſirs, ou de plus vives douleurs. Je comprends

ſous les noms de plaiſirs & de douleurs, tous les biens & tous les maux de la nature & de l'opinion. Remarquez par ce que nous venons de dire, qu'il n'eſt pas neceſſaire que ces voluptez, ou ces douleurs nous flatent ou nous affligent ; il n'eſt pas neceſſaire de lutter contre elles, & de les ſurmonter enfin par un genereux effort ; il ſuffit de les mépriſer pour l'amour de la vertu ; car ce noble mépris marque le ferme attachement qu'on a pour elle.

Ainſi nous n'avons garde d'exclure les vertus qui vien-

nent du temperamment; ce qui seroit injuste, & contraire aux sentimens que nous éprouvons; puisque nous ne laissons pas de remarquer de la grandeur dans les actions de ceux qui étant nez avec d'heureuses inclinations, n'ont fait que les suivre en méprisant les plus douces amorces des plaisirs, ou les plus vives pointes de la douleur pour l'amour de la vertu.

Nous donnerons cependant la préference à celui qui surmonte les plaisirs & les douleurs, sur celui qui les méprise. Non que nous puis-

ſions aſſurer que le premier ſoit plus fortement attaché à la vertu que le ſecond ; mais c'eſt que nous ſçavons que l'un s'attache à la vertu malgré les plaiſirs & les douleurs, & que nous ne ſçavons pas ſi l'autre auroit la force d'y réſiſter, ſuppoſé qu'ils fiſſent une vive impreſſion ſur ſon ame. Ainſi l'un nous fait voir plus de penchant pour la vertu, nous découvrons plus d'attachement dans l'autre ; ce qui eſt ſans doute préferable. Celui-là nous montre les belles inclinations de ſon ame ; celui-ci nous en fait

remarquer la force. On peut dire que le premier ne fait que de petits ſacrifices; mais c'eſt qu'il a peu de choſes à ſacrifier; le ſecond n'en fait que de grands; mais c'eſt qu'il a beaucoup à immoler. Tous deux cependant nous font voir le ferme attachement qu'ils ont pour la vertu; & c'eſt uniquement ce qui nous fait trouver de la grandeur dans leurs actions.

Gela eſt ſi vrai; que c'eſt ſouvent dans les plus petites choſes que la grandeur ſe fait remarquer davantage. Car par exemple, celui qui eſt prêt à mourir plûtôt que

de dire un ſimple menſonge, nous paroît bien plus grand que celui qui aime mieux ſouffrir la mort que de trahir ſa patrie. Ce qui vient de ce que le premier nous paroît plus étroitement attaché à la vertu, puiſqu'il eſt prêt à tout ſouffrir plûtôt que de lui manquer dans les plus petites choſes; s'il y a quelque choſe de petit dans ce qui eſt contraire à la vertu.

Que ſi dans une action même très-vertueuſe, on ne ſurmonte, ou l'on ne mépriſe quelque plaiſir, ou quelque douleur très-ſenſible; nous

nous dirons qu'il n'y aura point de grandeur dans cette action. Ainsi par exemple, secourir un miserable lorsqu'on peut le faire sans de grandes peines; garder la foi qu'on a promise, quoiqu'on en reçoive quelque dommage, ou qu'on soit obligé pour cela de se priver de quelque plaisir; c'est pratiquer deux belles vertus, mais ces vertus ne nous font rien voir ici de grand que leur origine : Il n'est rien en ces deux actions qui nous étonne; qui nous ravisse, & qui nous fasse ressentir ce plaisir si exquis, que ne manquent

jamais de causer en nous celles qui sont veritablement grandes.

Il n'y a que la fin que l'homme se propose dans tout ce qu'il fait, qui décide du mérite de ses actions, & qui puisse nous les faire estimer vertueuses. Car on peut se servir de la vertu pour parvenir à une mauvaise fin ; mais disons que dès lors ce n'est plus une vertu, ce n'est qu'un vice pallié. Ainsi on peut fouler aux pieds la vanité par une vanité plus rafinée. Ainsi la plûpart des actions de Jules Cesar, depuis qu'il forma le dessein de tra-

hir sa patrie, n'auront rien de grand selon nous, quelque grandes, quelque vertueuses qu'elles puissent paroître à des hommes prévenus, ou peu attentifs; parce qu'il ne visoit pas à la vertu lorsqu'il sembloit la pratiquer. sa valeur, sa liberalité, sa clemence, ne nous causent plus ce plaisir si doux; dès que nous refléchissons qu'il ne se servoit de ces vertus, que pour ravir un jour la liberté à ses propres concitoyens qui se reposoient sur sa foi.

Un méchant homme a besoin de plusieurs vertus pour

réussir dans ses mauvais desseins. Il falloit que Catilina eut du courage, de la fermeté, de la patience, pour tramer sa conspiration. Le * Poëte a eu raison de dire:
Et pour faire un grand crime, il faut de la vertu. Ce n'est pas que ces grandes vertus qu'on exerce malgré les plus sensibles plaisirs, & les plus terribles douleurs, ne nous frappent, ne nous surprennent tout à coup; quoiqu'on les pratique dans une mauvaise intention. Mais si-tôt que nous considerons le crime qui les suit, notre admira-

* *Corneille*.

tion eſt mêlée de je ne ſçais quelle horreur. C'eſt un vif ſentiment de la force, de la conſtance, & tout enſemble de la méchanceté de l'homme.

Je dis plus, nous ne trouverons jamais de la grandeur en celui qui ne s'attache à la vertu que par des motifs humains. La veritable grandeur a un caractere divin ; & tout ce qui eſt humain porte avec ſoi quelque choſe de foible & de pauvre, lorſqu'on l'examine avec un eſprit dégagé des paſſions. Ainſi ſurmonter les plus grandes douleurs ; réſiſter à

cette grandeur que la vertu, & la force de notre ame peuvent seules donner. Ainsi qu'Alexandre entreprenne les choses les plus étonnantes pour l'amour de la gloire; qu'il s'expose à mille hazards; qu'à l'âge le plus agréable de la vie il abhorre la molesse, il méprise les voluptez, pour aller souffrir les fatigues de la guerre, & les rigueurs des saisons : je ne trouve point en tout cela cette grandeur qui doit être appuyée sur un ferme attachement pour la vertu. Le vainqueur des Perses a beau s'écrier; ô! Atheniens que

de maux j'endure pour me faire loüer de vous ! J'admire sa sincerité; mais je ne puis que le plaindre, loin de trouver de la grandeur dans ses actions. Il est vrai qu'il nous montre en mille endroits la force de son ame: il nous remplit d'étonnement; mais il nous fait voir son attachement pour la gloire, & non pour la vertu. Il regarde seulement celle-ci comme un moyen, & l'autre comme la fin qui le fait agir. Ainsi lorsque nous ne chercherons que la gloire, nos actions les plus éclatantes n'auront que les dehors

de la grandeur; & n'en ſe-
ront, pour ainſi dire, qu'une
vaine repréſentation.

Ce n'eſt pas qu'on doive mépriſer l'eſtime que les hommes font de nous lorſqu'elle eſt fondée ſur nos vertus : au contraire nous devons la regarder comme ce qui en eſt une récompenſe. Ainſi il y a cette difference à faire, que tandis qu'il y a de la foibleſſe à n'agir que pour s'attirer l'eſtime des hommes; il y a de la vertu à conſerver cette même eſtime. C'eſt à cauſe de cela que tandis que nous cachons l'amour que nous avons pour

les loüanges; & qu'il ſied bien à ceux qu'on loüe d'être modeſtes; ceux qu'on accuſe à tort, ont bonne grace de ſe défendre, & de faire voir leur innocence. Cette eſtime fondée ſur nos vertus eſt appellée honneur, réputation. Ainſi nous trouverons qu'il y a de la grandeur à ſurmonter, ou à mépriſer les plus ſenſibles plaiſirs, & les plus vives douleurs, plûtôt que de rien faire qui puiſſe juſtement flétrir notre honneur, notre réputation.

Voilà l'idée qu'a un roi parfait des actions veritablement grandes. Il faut qu'on

y remarque d'une part, la beauté de notre ame, qui méprise, ou qui surmonte les plaisirs & les douleurs; & de l'autre les beautez de la vertu, qui est la fin que l'homme doit se proposer. Ainsi lorsque nous admirons une action pleine de grandeur; c'est la beauté de notre ame & de la vertu que nous admirons; & que cette action nous fait voir dans leur plus beau jour.

En voulant saisir cette grandeur dont je ne puis dépeindre le caractere que par des traits que je me hâte toûjours d'exprimer, de peur qu'ils

ne m'échapent; je crains de me suivre trop; & de ne faire pas assez sentir ce que je sens. Nous sommes toûjours sûrs de réveiller en autrui les idées que nous avons des choses; lorsque nous sommes attentifs à n'avoir que des expressions justes: mais nous ne sçavons pas toûjours si nos expressions y réveilleront nos mêmes sentimens; parce qu'ils dépendent d'une trop grande diversité de cause. Néanmoins ce n'est gueres que par sentiment que l'on peut parler de la grandeur: il faut la sentir pour la bien connoître.

Il ſera aiſé cependant de comprendre par tout ce que nous avons dit, que les hommes ne peuvent jamais ſçavoir sûrement ſi une action eſt veritablement grande ; puiſqu'ils ne peuvent jamais être aſſurez de l'intention de celui qui exerce une vertu. Cela nous doit faire conſiderer deux choſes : la premiere que nous ne devons pas entreprendre de faire quelque grande action pour nous attirer l'eſtime des hommes ; ne leur appartenant pas d'en être les juges. La ſeconde, que comme Dieu ſeul ne peut ſe trom-

per ; lui ſeul peut donner à nos actions la juſte récompenſe qu'elles méritent.

Pour peu qu'on examine les divers jugemens des hommes ſur les actions qu'ils voyent faire, quel étrange contraſte n'y remarquera-t-on pas ? une même action paroîtra aux uns pleine de vertu, aux autres elle ſemblera vicieuſe : on lui donnera enfin mille differentes interprétations. Quels divers jugemens les courtiſans ne firent-ils point, lorſque le Maréchal de Fabert, * refuſa l'Ordre du Saint-Eſprit ?

* *Memoires de Buſſi, tome.* 3.

les un attribuerent ce refus à une vanité rafinée ; les autres dirent qu'il n'avoit refusé que par timidité & par bassesse ; plusieurs crurent que ce n'étoit que par politique. Ceux qui furent bien intentionnez, attribuerent ce refus à sa vertu & à sa candeur ; & c'est le parti que nous devons prendre de juger toûjours favorablement d'une action, lorsqu'on peut raisonnablement le faire.

Ces jugemens si opposez se font remarquer sur tout parmi les historiens ; car des mêmes actions d'un homme, celui-ci en forme un caracte-

re qui détruit le caractere tout entier que celui-là en avoit déja fait. L'un nous le représentera comme un saint, l'autre comme un fin politique qui ne cherche qu'à parvenir. Tous ces jugemens si contraires lorsque les passions n'y ont point de part, ne viennent que de ce que les intentions de celui qui agit nous sont peu connuës; & que les differens jours sous lesquels nous pouvons considerer une action, nous en font juger tout differemment.

Nous devons reconnoître par-là, que c'est être bien

dupe que de faire dépendre du jugement des hommes tout le prix de ses actions. Déplorons l'aveuglement de ces hommes illustres de l'antiquité, qui ont foulé aux pieds les plaisirs, qui ont supporté les douleurs avec une constance admirable pour faire parler d'eux magnifiquement dans les siécles à venir. Ils sont d'autant plus déplorables ; que la force de leur ame nous fait juger qu'ils auroient entrepris les plus grandes choses s'ils se fussent formé une juste idée de la veritable grandeur.

Considerons ici un mo-

ment le pouvoir que nos idées ont ſur notre ame, & nous verrons que la nature même a quelquefois ſur nous moins de force qu'elles. La nature a ſouvent été contrainte de leur ceder; puiſque l'horreur qu'elle nous inſpire pour la mort, s'efface ſelon les differentes idées qui ſe préſentent à nous. Ainſi ſe trouve-t il des hommes qui la vont chercher avec joye. Tel qui fuyoit devant l'ennemi retourne ſur ſes pas pour aller vaincre ou mourir. D'où vient cela? une parole qu'il a entenduë; quelque objet qu'il a vû; je

ne ſçais quoi qu'il s'eſt rappellé, lui a offert une nouvelle idée qui l'a rendu tout un autre homme. D'où vient que Caton, pour ſe mieux réſoudre à la mort, voulut lire un traité de l'immortalité de l'ame; c'eſt qu'il ſçavoit que pareille lecture ne manqueroit pas de réveiller dans ſon eſprit, de vives idées d'une autre vie, qui le détacheroient de celle-ci.

Tout cela nous prouve que nous devrions ſans ceſſe nous occuper de l'idée de la veritable grandeur; puiſqu'elle eſt capable d'exciter en nous de vifs ſentimens.

Ce seroit ici le lieu d'échauffer les cœurs ; mais je sortirois des bornes du simple traité. Je serai parvenu à mon but, si je puis desabuser de la fausse grandeur ceux qui en étoient le plus épris ; & leur faire connoître en même temps la veritable.

J'ose dire qu'il est impossible de ne la pas sentir, lorsqu'elle nous est montrée dans une belle action. On ne peut se dérober à l'impression qu'elle fait sur nous : elle nous frappe, nous émeut, nous étonne, & nous fait ressentir dans le fonds de notre cœur, un plaisir pur

& délicieux bien different de celui que fait naître en nous l'idée de la fausse grandeur, lequel ne s'éleve que du fonds de nos passions.

Il n'est point de nation au monde qui ne la sente la veritable grandeur, lorsqu'ils voyent une action veritablement grande. Les Sauvages mêmes l'admirent & la respectent. Elle frappe, elle étonne; parce qu'elle consiste à surmonter, ou à mépriser les voluptez & les douleurs ausquelles les hommes vulgaires ne sont pas capables de résister. Elle cause un plaisir pur & délicieux, parce

qu'elleest fondéesur la vertu. Car nous avons dans le plus intimedenotreameunamour secret de la vertu, lequel se réveille à la vûë, ou au récit d'une action qui nous en montre les nobles caracteres. De-là ce plaisir que nous éprouvons dans la lecture d'une histoire, où nous voyons la vertu récompensée ; de-là ces vives émotions suivies qnelquefois de douces larmes qui nous échappent malgré nous ; lorsque nous lisons quelque trait où brille ce que la vertu a de plus beau & de plus grand. De-là cette peine interieure

que nous reſſentons, lorſqu'on nous repréſente la vertu opprimée. C'eſt pourquoi ceux qui ſont des poëmes, comme ils doivent ſonger à plaire; ils ont pour regle de faire toûjours voir le crime puni & la vertu récompenſée.

D'où pourroit venir cet amour ſecret que les méchans mêmes ont pour la vertu ſans qu'ils le ſçachent? Ne ſeroit-ce point que la vertu & notre ame ſortent toutes deux d'une même ſource; ou que notre ame ayant été faite pour la vertu, elle ſent un plaiſir exquis, lorſqu'elle

apperçoit

apperçoit vivement l'objet qui peut former avec elle une harmonie si parfaite. Car c'est en vain que les méchans suivent leurs inclinations perverses; elles les rendent plûtôt les esclaves que les partisans du vice. Malgré toute notre corruption les beautez de la vertu se feront toûjours sentir à notre ame, dans une action où sera renfermée cette grandeur dont nous avons décrit le caractere.

Ainsi il n'y a point d'homme pour méchant qu'il soit, qui ne ressente un plaisir secret de voir celui qui fait du bien à ses plus cruels en-

nemis, dans le temps qu'il a une occasion favorable pour s'en venger. Il n'y a personne qui ne ressente une délicate satisfaction, d'entendre parler de celui qui a mieux aimé souffrir les plus rigoureux tourmens, plûtôt que de manquer aux droits d'une pure amitié. Tous les hommes éprouveront qu'il n'est rien de si doux que de voir un roi qui dans la plus vive jeunesse, foule aux pieds les plaisirs où cet âge est presque toûjours asservi, pour ne s'occuper que de ses devoirs.

Cela nous prouve que le sentiment de la vertu est dans

le fonds de notre ame, & que c'eſt un ſentiment inné. Ce n'eſt donc point l'opinion, ni la politique qui ont établi la vertu parmi les hommes : car ſi elle étoit de leur inſtitution, il arriveroit qu'un Sauvage n'en auroit aucun ſentiment, lorſqu'on lui en parleroit pour la premiere fois ; & qu'elle lui paroîtroit auſſi étrangere que certaines loix & certaines coûtumes des autres peuples. Or dès qu'on parlera de la vertu à un Sauvage, quand même il n'auroit jamais vû d'autres hommes ; il en trouvera d'abord dans ſon cœur

un ſecret ſentiment: ce qu'on lui en dira s'inſinuëra en lui, comme une verité claire & évidente. De ſorte que la vertu n'eſt pas plus de l'inſtitution des hommes que la verité. Tous les peuples de la terre ont naturellement l'idée du bien & du mal; ils connoiſſent qu'il y a des actions bonnes & d'autres qui ſont mauvaiſes. Or peut-on avoir l'idée d'une bonne action ſi on n'a l'idée de la vertu?

Que ſi l'on inſiſte, & qu'on diſe qu'il y a bien des hommes qui prennent certains vices pour des vertus, & qui

regardent certaines vertus comme des vices ; & qu'ainsi ils n'en ont qu'une idée arbitraire. Je réponds que les faux préjugez & les passions peuvent empêcher les hommes de distinguer quelquefois les vices d'avec les vertus ; mais je dis qu'ils ont toûjours dans eux-mêmes un sentiment qui leur fait connoître qu'il y a des vertus & des vices.

La lumiere de la raison n'est pas plus naturelle à l'homme que l'idée de la vertu : & cette idée loin d'être une chimere, comme disent les impies, quoiqu'ils sen-

tent bien le contraire, eſt inſéparable de l'homme. C'eſt le ſentiment qu'ils ont tous de la vertu qui leur cauſe cette vive impreſſion que fait ſur eux une action veritablement grande ; car elle éleve l'ame, & lui inſpire en même temps une haute opinion d'elle-même, en lui faiſant voir dequoi elle eſt capable. Elle ſe ſent auſſi-tôt portée à imiter ce qu'elle admire ; de ſorte que toutes les fois que nous voyons une action pleine de grandeur, nous nous ſentons portez interieurement à en faire de même. Il n'eſt point d'ame

assez barbare pour ne la point sentir cette douce impression. Denis le Tiran, tout tiran qu'il étoit, ne pût s'empêcher de se sentir porté au bien, lorsque Damon & Pithias, ces deux intimes amis se disputerent à qui iroit au supplice, parce que l'un avoit promis de payer de sa vie propre, la vie qu'on devoit ôter à l'autre. Denis également frappé de la fermeté, & de l'union des ces deux hommes, qui sembloient n'avoir qu'une seule ame; donna la vie à tous les deux, & leur demanda d'être reçû pour troisiéme dans

une amitié si pure, & où brilloit un caractere de vertu si extraordinaire.

Cela nous fait voir que la veritable grandeur entraîne tout; qu'elle est superieure à tout; & qu'elle a une force invincible. Fut-elle dans un esclave; il paroîtra plus grand que celui qui posséderoit toute la terre. Ainsi Diogene, quoique pauvre, nous paroîtra plus grand qu'Alexandre, si nous pensons que pour ne s'occuper que de la sagesse, il méprisa tous les biens dont ce conquerant pouvoit le combler. Il le sentit bien lui même qu'il

qu'il y avoit de la grandeur dans ce mépris ; lorſqu'il dit que s'il n'étoit Alexandre, il voudroit être Diogene. Nous ſuppoſons que ce mépris eſt fondé ſur la vertu, & non ſur une vanité qui eſt elle-même très mépriſable. La grandeur ſe trouve donc dans tous les rangs, parce que la vertu eſt de tous les états.

Il eſt vrai que les rois ſont dans la ſituation la plus avantageuſe, pour pratiquer ce qu'il y a de plus grand ; parce qu'étant flatez par les plaiſirs les plus ſéduiſans, ou que pouvant eſſuyer de plus

grands revers que les autres hommes; il eſt plus difficile alors de ne pas ſuccomber & de s'attacher avec fermeté à la vertu. Enfin, c'eſt qu'ayant un pouvoir abſolu, il dépend ſouvent d'eux d'executer les plus grands deſſeins.

Voilà l'idée que ſe forme un roi parfait de la veritable grandeur. Mais après l'avoir montrée ſi digne de notre admiration, & de notre amour; il eſt naturel maintenant de chercher les moyens de l'acquerir.



DES MOYENS D'ACQUERIR LA VERITABLE GRANDEUR ; OU

De ce qui peut nous porter au grand.

LOrſqu'on s'eſt formé une idée de la veritable grandeur, on ſe trouve d'autant plus porté au grand que l'idée qu'on s'en eſt faite eſt plus vive & plus ſenſible. Il s'agit donc de nourrir dans notre eſprit, non

Mais le moyen le plus efficace pour atteindre à la veritable grandeur, c'eſt de s'attacher à cette grandeur ſouveraine dont toutes les autres ſont dépendantes. C'eſt donc à Dieu que nous devons fortement nous attacher. Plus nous nous unirons à lui, & plus les ſources de la grandeur nous ſeront ouvertes. Il ſe ſert néanmoins de divers moyens naturels pour nous appeller au grand ; & c'eſt ceux-là que nous avons deſſein d'examiner icy.

L'exemple eſt celui qui me paroît le plus puiſſant & le

plus conforme aux inclinations de l'homme. Il est si naturellement porté à l'imitation, qu'il ne voit presque rien faire qu'une impression secrette, dont souvent il ne s'apperçoit pas faute d'attention, mais qui n'est pas moins réelle, ne l'invite à en faire de même. Un grand mouvement produit un grand mouvement des esprits animaux dans le spectateur : à chaque instant qu'il voit agir, il agit interieurement de même quoique son corps paroisse immobile; tout ce qu'il voit se passe en lui.

Il ne faut donc pas douter

que la vûë de toutes ces actions qui ont le veritable caractere de la grandeur, n'agite les esprits animaux de maniere que nous nous sentons portez à en faire de même. Mais quoi, devons-nous imiter ainsi les autres machinalement? Expliquons-nous; notre ame est mûë machinalement, je l'avoüe; mais sa volonté est toûjours libre; servons-nous des ressors qui l'inclinent vers la vertu; lorsqu'elle s'y attachera, elle aura toûjours l'honneur du choix & de la liberté.

Le récit, quoiqu'il ait bien moins de force que l'ac-

tion, ne laiſſe pas d'exciter en nous de grands mouvemens, par le moyen de cette puiſſance de l'ame qui lui repréſente les images des choſes ſenſibles, & qu'on nomme pour cela l'imagination. Ainſi tout ce que nous entendons dire des autres hommes, fait d'autant plus d'impreſſion ſur nous, que ce qu'on nous dit eſt grand & extraordinaire.

Il eſt aiſé de voir par-là qu'on ſentira naître en ſoi une ſecrette diſpoſition au grand, toutes les fois qu'on lira avec attention les plus beaux traits de la vie des

grands hommes. Mais comme les actions éclatantes enlevent aisément notre admiration ; il faut prendre garde de ne point se laisser éblouir à celles qui n'ont qu'un faux brillant. Pour cela il est necessaire de ne perdre jamais de vûë l'idée de la veritable grandeur ; & de n'admirer aucune action, qu'après avoir examiné si elle est marquée au coin de la vertu. Que rien ne nous paroisse grand, qu'autant qu'il sera conforme à la veritable grandeur, & qu'il pourra se soûtenir devant l'idée que nous nous en som-

mes faite. Que les noms de tant d'hommes illuſtres ne nous impoſent point; que leur memoire réverée depuis tant de ſiécles ne corrompe jamais notre jugement; & ſouvenons-nous toûjours, qu'ils n'ont rien fait de grand quelque force d'ame qu'ils ayent fait paroître, s'ils ont cherché la vaine gloire.

Ce n'eſt pas que les noms d'Alexandre, d'Annibal, de Pyrrhus, de Ceſar, ne ſoient de grands noms qui rempliſſent l'eſprit d'une idée confuſe de grandeur; ils peuvent élever notre ame; mais il faut qu'elle en demeure-là;

& il feroit très-dangereux de prendre ces hommes illustres pour modeles. En effet, que penseroit-on d'un Prince qui ébloüi du merveilleux qu'il trouveroit dans la vie d'Alexandre, seroit résolu de l'imiter dans toutes ses actions: dans quels excès, dans quel aveuglement ne se précipiteroit-il point?

C'est un choix bien délicat que celui qu'on se fait d'un héros. On ne consulte quelquefois que son penchant, & l'on prend pour son modele, celui dont les passions favorisent & semblent justifier celles qu'on a.

Alexandre choiſit Achile pour ſon modele, parce que l'humeur boüillante & impetueuſe de ce héros s'accommodoit avec la ſienne. Nous devrions au contraire nous choiſir celui dont les vertus attaquent directement nos mauvaiſes inclinations. Ainſi ceux qui ſont fiers, aigres, violens, emportez, devroient prendre pour leur modele, celui qui par ſa douceur & ſa moderation, a joüi de ce plaiſir ſi doux que goûte une ame qui ſe poſſede, & qui ſe fait aimer. Les ambitieux, & les avares, devroient ſe choiſir celui qui a été gene-

reux, desinteressé, & qui sçachant que c'est la trop grande étenduë de nos desirs qui nous rend pauvres & malheureux, s'est attaché à les moderer, afin de posseder beaucoup. Mais sur toutes choses, il est necessaire de remarquer qu'il ne faut pas en toutes rencontres imiter les belles actions des grands hommes. Ce qui étoit bon en un temps, peut être mauvais en un autre; ce qui a réussi une fois, ne réussit pas toûjours; parce que le succès dépend souvent de certaines situations qui échappent à nos connoissan-

ces. Toute vertu ne convient pas également en toute occasion. Ce qui est déplacé, fut-il d'ailleurs excellent, perd aussi-tôt tout son prix. Il faut une certaine convenance qu'apportent le temps & le lieu, sans laquelle les choses les plus parfaites deviennent très-imparfaites. Ainsi c'est toûjours la sagesse qui doit diriger nos vertus, & non notre humeur & nos saillies.

Ce n'est pas que je veuille blâmer ce qu'un noble transport peut nous faire entreprendre de grand & de genereux. Je sçais que ce que

bien de grands hommes ont fait de plus héroïque, ils l'ont dû souvent à un beau transport. C'est l'effet d'un sentiment vif & prompt, qui saisissant notre ame avec force, l'éleve au-dessus de son état ordinaire, & lui fait executer ce qu'elle n'auroit jamais pû faire si elle avoit toûjours demeuré dans son assiette. De sorte que ceux qui sont le moins portez à faire de grandes choses, executeront quelquefois à la faveur d'un beau transport, ce qu'il y a pour eux de plus difficile. Mais il faut cependant que l'ame soit toûjours

la maîtresse d'arrêter le transport dont elle est saisie; car autrement il pourroit nous mener plus loin qu'il ne faut; & tout excès même dans la vertu est vicieux. Nous devons regarder les transports comme un présent de la nature, qui devient bon ou mauvais selon l'usage que nous en faisons. Ils nous élancent vers la vertu, ou nous précipitent dans le vice.

Il est dangereux de lire l'histoire si l'on n'apporte beaucoup de soins à démêler les bonnes actions d'avec les mauvaises. L'histoire est un mélange

mélange du bien & du mal, & nous les confondons souvent l'un l'autre selon notre penchant faute de refléxions. Cette lecture ne doit que fournir la matiere sur laquelle l'esprit doit s'exercer. Il est vrai que les livres d'histoire ont cet avantage sur les livres de politique & de morale; que nous instruisant par des exemples, ils frappent, ils convainquent plus les esprits ordinairement, que ne font des maximes séches & abstraites. Les préceptes directs choquent secretement notre vanité; les exemples nous laissent l'hon-

neur de la refléxion, & flatent notre amour propre autant que les préceptes le rebutent. Nous n'aimons pas naturellement à entendre celui qui dogmatise; il nous fait trop sentir sa superiorité. Les exemples sont des préceptes muets, mais vifs & délicats tout ensemble, qui font leurs effets quelquefois sans que nous nous en appercevions : ce sont des instructions qui sont représentées, si j'ose parler de la sorte. En un mot dans l'exemple on y trouve un discours entier; c'est-à-dire, qu'il s'explique, qu'il nous convainc, qu'il

nous touche, nous émeut, & nous montre ce que nous devons faire.

Ce n'est pas qu'en eux-mêmes les préceptes ne soient pleins de force pour ceux qui goûtent la verité simple. Heureux qui n'a besoin seulement que de l'entendre pour la connoître, & pour la suivre; mais la plûpart des hommes ne conçoivent bien & ne goûtent de même que ce qu'ils voyent, ou que ce qui peut se représenter à l'imagination. Ainsi il est toûjours plus sûr generalement, de toucher par les exemples que par les préceptes.

Au reſte, dans la lecture de l'hiſtoire un roi y trouve ſouvent cette ſatisfaction qu'il eſt inſtruit par d'autres rois : ce ſeront même ſes ayeux qui le ſolliciteront par leurs exemples On lit la vie de ſes ancêtres avec plus d'amour & d'interêt que celle des autres hommes : c'eſt-là le ſang qui parle, peut-on ne le pas écouter? Qui peut lorſqu'il a conſideré les belles actions de ſes ayeux, n'être point excité à les imiter, ou ne point rougir du peu de ſoin qu'il a de leur reſſembler?

C'eſt donc un puiſſant

moyen dont ſe ſert un ſage roi pour s'entretenir dans le grand, que de penſer à la valeur, à l'équité, à la ſageſſe, à la pieté, & à toutes les autres vertus de ſes ayeux. Il eſt vrai que cette penſée qui produit des effets merveilleux dans un eſprit bien fait, eſt capable de gâter entierement celui qui ſe laiſſe éblouïr aux idées de la vanité : mais voici comme un ſage roi ſe ſent porté à la veritable grandeur en penſant à ſes ancêtres. Il les conſidere d'abord comme s'ils avoient tous les yeux ſur lui, & s'ils étoient attentifs à tout

ce qu'il fait. Il se met fortement dans l'esprit qu'ils attendent de voir en lui un digne successeur ; & que son illustre origine ne servira qu'à le rendre plus méprisable, s'il la dément par d'indignes actions. Il pense souvent qu'il porte la même couronne que ces ayeux ont porté sur leurs têtes ; qu'il les représente tous ; & qu'ils revivent en lui. Alors il ne peut sentir autre chose, si ce n'est que d'avoir de grands rois pour ayeux, c'est être chargé de donner au monde une image vivante de leurs vertus.

Mais ce n'est pas seulement les belles actions des grands hommes qui élevent notre ame ; leurs beaux sentimens ne contribuent pas moins à nous remplir d'une vive idée de la grandeur. Les historiens ont recueilli avec autant de soin les belles paroles que les belles actions des hommes illustres. Un avantage que les sentimens ont sur les actions, selon la remarque d'un * ancien ; *c'est qu'ils n'ont pas besoin de la fortune pour être exprimez.* Combien s'est-il trouvé de personnes à qui les occasions ont man-

* *Plutarque.*

qué pour faire quelque chose qui méritât le nom de grand? Quelque remplie d'évenement divers qu'ait été la vie d'un héros, il ne s'est jamais montré tout entier; il n'y a que ses sentimens qui puissent nous faire connoître tout ce qu'il a été. Mais il faut que les vertus acréditent les sentimens; car on ne concevroit que du mépris pour celui qui se piqueroit de n'avoir que des sentimens héroïques; tandis qu'il les démentiroit par ses actions. C'est lorsque les vertus d'un Prince nous assurent de la sincerité de ses genereux

reux ſentimens, que nous trouvons en ce qu'il dit tous les effets de la veritable grandeur. Nous ſommes frappez, émûs, étonnez; ſes paroles nous font admirer & la nobleſſe de ſon ame, & les beautez de la vertu tout enſemble. Ces grands ſentimens que nous liſons, ou que nous entendons prononcer, nous les ſentons auſſi-tôt dans notre cœur. Ainſi nous pouvons par la lecture recevoir une habitude à ſentir des choſes grandes & de la plus ſublime vertu. Si l'on ne s'apperçoit pas d'abord du progrès que l'on fait, on

s'en apperçoit dans la ſuite. Ces ſentimens s'entretiennent, ſe nourriſſent dans le fonds du cœur, & ſe manifeſtent enfin.

Au reſte, un ſage roi ſe ſouvient toûjours que ſes ſujets n'attendent de lui que des paroles dignes d'être conſervées. Tout ce qu'il dit en préſence de ſes courtiſans, eſt retenu & répeté mot pour mot, & ſert long-temps d'entretien à ſes ſujets. C'eſt ce qui l'oblige à faire toûjours attention à ce qu'il va dire, afin de ne rien dire qui ne ſoit digne de lui. Mais il eſt aſſuré que ſes belles paroles

n'auront de force qu'autant qu'elles seront soutenuës par ses vertus. Lorsque le vice veut parler le langage de la vertu, tout ce qu'il dit est froid, est forcé; on le laisse tomber aussi-tôt. Ce que la vertu prononce, touche, interesse, persuade, & passe de bouche en bouche.

On voit par tout ce que nous avons dit, combien est propre à nous porter au grand la lecture de l'histoire, lorsqu'on sçait distinguer le bon d'avec le vicieux. Mais il faut avoüer que ces ouvrages où l'on employe d'aimables fictions en faveur de

la verité; où l'on écarte tout ce qui peut corrompre les cœurs, & où tout respire la pure vertu, sont encore bien plus propres que l'histoire à nous porter au grand. Les beaux sentimens qui y regnent, la maniere dont les instructions y sont apprêtées, & dont tous les évenemens y sont concertez, fait que l'ame n'a qu'à suivre ce qui la touche pour se sentir mener à la veritable grandeur. Enfin la lecture en general est plus necessaire aux rois qu'au reste des hommes; parce que la verité timide se cache, & n'ose s'ap-

procher de leur trône. Où pourront-ils la trouver ? dans les bons livres ; c'eſt-là qu'elle ſe réfugie.

Si pour nous porter au grand il eſt bon de penſer ſouvent aux belles actions des hommes qui ont été illuſtres ; il eſt évident que la peinture & la ſculpture nous ſont d'un grand ſecours pour nous remettre devant les yeux, non ſeulement les portraits des grands hommes ; mais encore leurs plus belles actions. L'hiſtoire repréſente à notre eſprit tout ce qui s'eſt paſſé ; mais la peinture nous rend ſpectateurs,

comme ſi la choſe ſe paſſoit actuellement devant nos yeux. Ainſi un ſage roi qui a ſoin de nourrir ſon eſprit dans le grand, conſidere avec attention les portraits, & les belles actions des grands hommes que la peinture & la ſculpture lui offrent. Le choix des circonſtances, la force des expreſſions, le feu & la vie que les habiles Peintres ſçavent jetter dans leurs tableaux, ne peuvent manquer de nous émouvoir.

Un roi qui aſpire à la veritable grandeur, ſe dit à lui-même en regardant fixement les portraits de ces rois

ſi dignes d'être admirez : Voilà ce grand Prince dont les belles actions depuis plus de deux mille ans ſont les délices de tous ceux qui les conſiderent. Tous les hommes ont toûjours eu pour lui une véneration extraordinaire. Ce ſont ſes vertus qui l'ont rendu ſi recommandable ; car toutes les choſes du mondes ne ſçauroient procurer une gloire ſi pure. Voici ce grand roi qui alliant ſi bien la valeur & la pieté, nous fait également admirer en lui le ſaint & le héros. C'eſt ici ce Prince qui dans la plus vive jeuneſſe fut mo-

deré, chaſte, judicieux, & n'eut du goût que pour ce qui nous mene à la vertu. La beauté de ſon ame ſemble reluire ſur ſon viſage. Ces refléxions, aidées de la vûe de celui qu'on admire, ne peuvent manquer de faire une vive impreſſion ſur notre ame. C'eſt ainſi que Jules Ceſar en voyant le portrait d'Alexandre, ſe ſentit ſi ému, qu'il ne put s'empêcher de verſer des larmes, de n'avoir rien fait encore de mémorable en un âge où Alexandre avoit déja conquis toute la terre. Ceſar avoit une fauſſe idée de la

grandeur ; mais nous n'avons égard dans cet exemple, qu'à la forte impreſſion que font ſur nous les choſes que la peinture expoſe à nos yeux.

Je n'ai garde de prétendre par tout ce que je viens de dire, que nous ne devions nous porter au grand que par émulation, & n'être vertueux que parce que les autres l'ont été. Ce motif feroit purement humain, & l'on n'arriveroit jamais par là à la veritable grandeur. Mais c'eſt que les grandes actions en nous montrant les beautez de la ver-

tu, nous invitent à en faire de semblables pour l'amour d'elle.

Outre la peinture & la sculpture, la musique encore est très-propre à élever nôtre ame, & à lui faire concevoir de grands desseins. Les trompettes & les tambours nous réveillent, nous animent & jettent dans nos cœurs je ne sçai quoi de fier & de noble qui convient à la vertu militaire. Les differens instrumens, & les differens caracteres des airs, excitent en nous divers mouvemens dont on peut se servir pour se porter à la gran-

deur : mais il faut avoir ſoin de bien regler ces mouvemens ; autrement ils pourroient nous diſpoſer à des paſſions dangereuſes, & il y a cette difference à remarquer que les nobles effets de la muſique s'évanoüiſſent preſque toûjours avec l'harmonie, & que les mauvaiſes impreſſions qu'elle fait ſur nous, ſe conſervent quelquefois durant long temps.

Enfin, on peut dire encore que les fêtes, les ſpectacles, certains évenemens extraordinaires, les grandes joyes & les grandes douleurs, peuvent nous porter

au grand. Mais aussi toutes ces choses peuvent nous jetter dans le désordre, si nous n'en faisons un bon usage ; c'est-à-dire si nous ne déterminons vers le bien, les mouvemens qu'elles excitent dans nôtre ame ; car tout nous tournera à mal lorsque nous serons livrés à nos passions. La veritable grandeur fuira loin de nous, si nôtre esprit est toûjours attaché à la terre, & à tout ce qui frappe nos sens.

Ce qui est un obstacle pour arriver au sublime dans le discours selon Longin, est précisément ce qui nous em-

pêche de rien faire qui mérite le nom de grand. Il est bon de rapporter icy les paroles de ce Rhéteur : *si-tôt qu'un homme, dit-il, oubliant le soin de la vertu ; n'a plus d'admiration que pour les choses frivoles & perissables, il ne sçauroit plus lever les yeux pour regarder au dessus de soi, ni rien dire qui passe le commun. Il se fait en peu de temps une corruption generale dans toute son ame ; tout ce qu'il avoit de noble & de grand se flétrit & se séche de soi-même, & n'attire plus que le mépris.* Si nous ne pouvons alors dire de grandes choses, combien à plus

forte raiſon ſerons nous peu en état d'en faire !

Au reſte ce qui relâche nôtre ame, & lui ôte cette force & cette vigueur neceſſaire pour executer quelque choſe de grand, c'eſt principalement l'amour de la volupté, & de la moleſſe. On a remarqué qu'à meſure que les hommes ont aimé les plaiſirs des ſens, ils ont dégéneré, & toute leur grandeur d'ame s'eſt évanoüie. Tels ont été les Romains ; tandis qu'ils foulerent aux pieds les molles délices, ils furent toûjours portés au grand : c'étoient des ames hautes,

fermes, & genereuſes, ſur leſquelles le devoir avoit plus de pouvoir que la nature. Mais dés que l'amour du luxe, & de la volupté, commença à ſe gliſſer dans leurs cœurs; leur courage s'amolit peu-à-peu; & ils s'abandonnerent enfin à toutes ſortes de vices. Cela n'eſt pas arrivé aux Romains ſeulement; les Grecs, les Perſes, les Egyptiens, & preſque tous les autres peuples au commencement avoient de la grandeur d'ame; & ils ſont tombez peu-à-peu dans toutes ſortes de vices, par l'amour de la ſenſualité.

La nature quoique corrompuë semble laisser à l'homme un fond pour le grand. La plûpart de ses mauvaises inclinations, ce n'est pas toûjours la nature qui les lui a données ; elles ne sont venuës en lui qu'après qu'il s'est dénaturé, si j'ose ainsi dire. Je me confirme dans cette opinion lorsque je vois que les Sauvages ont une force d'ame extraordinaire, jointe à certaines vertus qui attirent autant nôtre étonnement que nôtre estime. Ils nous montrent une constance, une fermeté dans les douleurs qui nous

effraye ; une fidelité, & un amour pour leurs maîtres que la vûë des perils & de la mort ne peut balancer. J'avoüe que leur vertu a de la rudesse, qu'elle est farouche & défectueuse, parce qu'elle est mal dirigée ; mais on remarque toûjours en eux cette force d'ame qui est necessaire pour faire des actions véritablement grandes. Qu'on transporte quelques-uns de ses Sauvages dans quelque grande Ville de l'Europe, où regnent le luxe & la molesse, c'est-à-dire où ce que la nature nous donne de force

& de vertu, est étouffé par des sentimens que cette premiere nature ne nous donne point ; mais que des mœurs corrompuës nous inspirent Alors on verra que ces ames si rigides & si vigoureuses, s'affoibliront insensiblement ; plus ils frequenteront d'autres hommes, moins ils auront de fermeté dans ces vertus qui qui leur étoient si naturelles.

Mais ne nous engageons pas plus avant ; & après avoir parlé des moyens naturels que Dieu qui s'accommode à nôtre foiblesse veut

bien nous donner pour nous porter à la veritable grandeur ; revenons à cette source immense d'où découle toute autre Grandeur : & disons que tous ses moyens sont bien foibles, comparés à ceux qu'il nous offre dans la Religion Chrêtienne. L'idée de la veritable grandeur s'y dévelope d'abord d'elle-même ; ce qui est grand, ce qui est petit, s'y voit dans son point de vûë : & il suffit de bien entrer dans l'esprit de la Religion pour se sentir élevé au grand. C'est elle seule qui divinise nos vertus, & qui leur donne

cette excellence que n'avoient point les vertus des Payens, lesquelles n'étoient simplement que morales. Puisque c'est dans la Religion Chrêtienne que la Grandeur coule de source ; c'est donc à elle que nous devons fortement nous attacher, si nous voulons parvenir à la véritable Grandeur.



QU'IL Y A QUELQUE *sorte de grandeur dans les talens de l'esprit.*

APrès avoir trouvé qu'il n'y a point de véritable grandeur que dans la vertu, je n'ai pas laissé de sentir encore je ne sçais quoi de grand dans les talens de l'esprit : c'est-à-dire, dans tout ce qui nous montre sa haute intelligence, sa vive pénetration, ses sublimes lumieres. Tâchons d'en découvrir ici la cause, & de reconnoître qu'elle est cette sorte de grandeur.

Pour cela il faut se ressouvenir que nous avons dit que l'homme ne pouvoit être veritablement grand que par la ressemblance qu'il avoit avec la grandeur suprême, & qu'il ne pouvoit avoir cette ressemblance que par ses vertus. Il est vrai qu'en un sens tous les hommes sont créez à l'image de Dieu; parce que de même que Dieu connoît, & qu'il veut; ainsi l'homme veut & connoît; quoique d'une maniere très-foible, & très-imparfaite. Mais cette connoissance & cette volonté ne font sa véritable grandeur, qu'autant

qu'il les tourne vers le bien. Une volonté, & des connoiſſances employées pour le mal, font au contraire la dégradation de l'homme : alors ſes lumieres ſont déteſtables ; & quelque extraordinaires qu'elles ſoient, nous n'y trouvons aucune grandeur ; parce qu'elles ne nous font rien voir de vertueux. Qui a plus de lumiere que les démons ? cependant ils ne nous inſpirent que de l'horreur. Ainſi lorſque nous diſons que l'homme eſt l'image de Dieu ; ce n'eſt qu'autant qu'il ſe ſert de ſes connoiſſances & de ſa volonté

libre, pour s'attacher à la vertu. Or comme la volonté de l'homme est infiniment plus noble que son entendement; puisque ce n'est que par elle qu'il peut avoir quelque mérite; sa veritable grandeur doit venir de sa volonté, & non de ses connoissances. Mais si nous faisons abstraction à sa volonté, & que nous ne considerions que ses lumieres; alors nous sentirons une espece de grandeur qui nous touchera d'autant plus, que ces lumieres exprimeront plus parfaitement la source éternelle de toute lumiere. De

sorte

ſorte qu'on ſent je-ne ſçais quoi de divin dans les hautes connoiſſances de l'eſprit. L'homme ſemble preſque par là toucher à la divinité; & notre ame appercevant les veritez les plus cachées & les plus ſublimes, eſt comme tranſportée de connoître ſa propre beauté, & ſon excellence. Dans la veritable grandeur, on eſt touché des beautez de notre ame & de celles de la vertu : dans les talens de l'eſprit on n'eſt touché que de cette beauté de notre ame qui vient de ſes connoiſſances. Mais il faut remarquer que les beau-

rez de notre ame peuvent flater notre orguëil, & que les beautez de la vertu ne peuvent que nous attirer à elle.

Il est si vrai que ce sont les beautez de notre ame dont nous sommes frappez, qui constituent cette sorte de grandeur que nous remarquons dans les talens de l'esprit; que nous ne trouverons nulle grandeur dans les talens où l'esprit n'a point de part; quelque utiles, & quelque estimables qu'ils puissent être; telle qu'est la dexterité des mains, pour faire certains ouvrages, & l'adresse

du corps, pour danſer, courir, monter à cheval, &c.

Je croi que ce que je viens de dire ſe fait aſſez ſentir de lui-même. N'ayant donc pas beſoin de convaincre, il ſeroit inutile d'apporter des preuves pour fortifier notre ſyſtême. Il ſuffit de dire maintenant que l'idée que nous nous ſommes faite de cette ſorte de grandeur qui ſe trouve dans les talens de l'eſprit; eſt l'idée que s'en forme un roi parfait. Par là il cultive ſes talens, & il les fait ſervir à la vertu. Mais il ne ſuit point certains attraits pour quelque talent que ce

puiſſe être, lorſqu'il aliene ſes occupations les plus importantes. Y fut-il vivement appellé par la nature, il abandonne tout ce qui ne tend point à le rendre plus parfait : & il néglige tous les talens qui n'ont point de rapport avec ſes fonctions. Ainſi ſe ſentit-il les plus belles diſpoſitions pour la Poëſie, pour la Peinture, pour les Mathématiques ; il ne veut être ni Poëte, ni Peintre, ni Mathématicien. Il eſt néanmoins amateur des ſciences & des beaux arts : il en fait même quelquefois le ſujet de ſes recréations.

Mais il sçait qu'il n'y auroit nulle grandeur pour un roi, à être par exemple un grand Astronome : ce seroit ici une qualité déplacée, & il faut que nos vertus avec notre état conservent une juste harmonie. Le Roi & le Mathématicien sont deux caracteres si differens qu'ils me paroissent se détruire. Les qualitez necessaires à un roi sont immenses & effrayantes pour celui qui les connoît bien. Un roi pourroit-il donner à l'astronomie toute l'application qu'elle demande de nous ; tandis que mille devoirs l'appellent, & qu'il

doit regler les affaires du dedans & du dehors de son royaume. N'est-ce pas assez pour lui de toute la terre, & pourroit-il se prêter à plusieurs mondes ?

Il n'en est pas ainsi de ce qu'on appelle belles Lettres ; un sage roi les cultive avec soin, parce qu'elles ont beaucoup de rapport avec ses devoirs, & qu'elles doivent le rendre plus parfait. C'est pourquoi nous ne craindrons pas de dire qu'il est homme de lettre. J'entends par là qu'il possede l'histoire, & qu'il tire des moindres évenemens, des reflexions

judicieuſes qui marquent ſa droite intelligence, ſa vive pénetration, ſa profonde capacité. Nous dirons qu'il a cette éloquence qui entraîne les eſprits ; & qu'il n'ignore rien enfin de ce qui peut ſervir à le faire regner heureuſement.

Joignons à cela l'eſtime ſinguliere qu'il a pour les hommes de lettres. Il prend plaiſir à les avoir auprès de lui : il les anime, il les excite par ſes bienfaits, & ſur tout par la bienveillance dont il les honnore. Tantôt c'eſt un Scipion qui veut être ſuivi par tout d'un Ennius :

tantôt c'eſt un Auguſte qui aimant les délices de l'eſprit, converſe avec un Virgile, un Horace, ou un Tite-Live. Il eſt ordinaire qu'un grand roi attire les beaux eſprits à ſa Cour. Veut-il donner une fête ? il faut des balets, des carrouſels, des deviſes, des emblêmes : les plaiſirs délicats demandent toûjours quelque choſe d'ingenieux. Ainſi les perſonnes de lettres ſont à la Cour, ce que ſont les fleurs en un feſtin ; la Lyre d'Apollon dans l'aſſemblée des Dieux, & ce que ſont les Couronnes en un jour de triomphe. Voilà l'a-

gréable ; mais ils y entrent auſſi pour l'utile : inſcriptions, médailles, hiſtoires, éloquence, négociations : c'eſt-là le triomphe des Lettres.

Quoiqu'on puiſſe dire à leur avantage, il faut convenir que les ſciences & les arts ſont d'une utilité plus conſtante. Si vous ôtez les belles lettres du monde, vous en ôtez les agrémens, le goût, l'élégance, les charmes, & le pouvoir de la parole ; mais ſi vous en ôtez les arts & les ſciences, vous y verrez regner l'horreur, la miſere l'injuſtice & l'hereſie.

Les peuples languiront ſans commerce, les Villes n'étaleront de toutes parts que les effets de l'oiſiveté & de l'ignorance. Pour preuve de ce que je dis, on n'a qu'à ſe repréſenter l'état où étoit la France auſſi bien que tous les autres Pays de l'Europe avant le quinziéme ſiecle.

Rendez au monde les ſciences, & les beaux arts. Auſſi-tôt tout eſt embelli; tout prend une nouvelle face; le ſéjour de la terre devient plus doux & plus gracieux; les vaſtes campagnes ſe fertiliſent, & l'on voit briller les fleurs, où l'on ne

voyoit auparavant que des ronces & des épines. Ici l'art ſemble ſe venger de la nature ; & la force d'obéïr aux volontez des hommes, & d'offrir à leurs beſoins ce qu'elle leur refuſoit. On ſait tirer mille avantages des choſes qu'on regardoit auparavant comme inutiles. Là mille nouvelles machines paroiſſent ; & l'on invente, ou l'on perfectionne. On fait travailler pour nous tous les élémens. Si les plus beaux ouvrages d'éloquence, d'hiſtoire & de poëſie, ſont aujourd'hui entre les mains de tout le monde ; c'eſt à l'art

de multiplier l'écriture que nous en ſommes redevables.

Que ne dirons-nous point de ſes bâtimens magnifiques qui feront toûjours l'admiration de tous les peuples. Ici le ciſeau d'une main ſçavante anime le marbre & le bronſe ; & la peinture par une impoſture agréable & ingenieuſe, nous fait prendre l'image pour la realité. De tous coſtez la mer porte des vaiſſeaux pleins de richeſſes immenſes, qui viennent des extremitez de la terre Le Pilote s'ouvre des routes aſſurées là où on ne voit aucune trace : les étoi-

les lui servent de guides ; & à leur défaut une aiguille ne cesse de lui montrer la route qu'il doit tenir. Il lute contre les tempêtes ; & son art lui aprend à surmonter les efforts de la mer, toute imperieuse & toute épouventable qu'elle est. Enfin tout se prête à nos besoins, à nos commoditez & à nos plaisirs. Pour preuve de ce que je dis ; on n'a qu'à considerer tout ce qui s'est fait en France & dans les principales Villes de l'Europe depuis les deux derniers siecles.

On voit bien qu'un sage roi qui connoît l'importan-

ce des ſciences & des beaux arts, n'oublie rien pour les faire fleurir dans ſon royaume. Il établit de ſçavantes Académies qu'il viſite quelquefois lui-même, pour animer les génies, & répandre en eux ce feu divin qui les échaufe & qui les éclaire. Ses bienfaits vont chercher les ſçavans juſques ſous les Poles. Ainſi par ſes ſoins les ſciences ſe perfectionnent; & un ſiecle devient toûjours plus éclairé que l'autre.

Il n'eſt pas ſi aiſé de conſerver la veritable éloquence & la belle poëſie. Elles dépendent d'un certain goût

fin & délicat qui ſe perd, & que l'inconſtance des hommes, ou je ne ſçais quelle fatalité, ont toûjours fait changer. Il n'a pas regné deux ſiecles dans l'ancienne Grece: parmi les Romains à peine a-t'il été tranſmis à un ſecond âge.

Les ſciences ſont fondées ſur des principes inébranlables, que l'on poſe comme les fondemens d'un édifice ſans leſquels tout tombe en ruine. L'éloquence & la poëſie ſont fondées ſur des principes plus generaux, & qu'on ne peut jamais apliquer dans toutes ſortes de circonſtan-

ces que par le bon goût. Mais il faut avouer que ce bon goût est quelque chose de si délié, de si subtil, & de si délicat, qu'on ne doit pas s'étonner s'il échape, & si l'on a de la peine à le fixer.

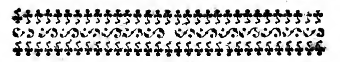
De combien de sorte de mauvais goût, le François naturellement inconstant, n'a-t'il pas été passionné avant que d'atraper le bon goût? il seroit à craindre que l'amour du changement & de la nouveauté, ne le lui fissent bien-tôt perdre; si cette célebre Académie, dont notre jeune Monarque si bien instruit

instruit aux belles lettres est protecteur, n'avoit fixé pour toûjours en France le bon goût, comme elle l'y a fait naistre. Vainement le peuple méprisera ce qui est correct, pour donner ses suffrages au faux bel esprit : les décisions de cette illustre Académie, à laquelle Apollon a promis son infallibilité comme il l'avoit promise autrefois à ses Oracles, prévaudront toûjours ; & le bon esprit se conservera quelque dépravé que soit le goût du peuple.

Mais qu'est-ce que ce bon esprit, ce veritable esprit qui est toûjours le même. C'est

ce qui n'eſt pas aisé à démêler. Tout le monde parle de l'eſprit ; la plûpart en ſont charmez, & tâchent d'en faire paroître, ſans qu'ils ſçachent dans le fond ce que c'eſt, & en quoi il conſiſte. S'il faut dire ici ce que je penſe de ce qui s'apelle véritablement avoir de l'eſprit ; après pluſieurs réflexions que j'ay faites là deſſus ; voici quel eſt mon ſiſtême.





SISTEME DE L'ESPRIT.

L'Esprit est une enigme à lui-même ; il est superieur à ses connoissances ; & il ne sçauroit se définir. Mais si l'homme ne peut connoître la nature de son esprit, il en sent vivement les effets : ses productions nous touchent, nous ravissent ; & il me semble qu'on peut connoistre en quoi consistent leurs beautez toutes

ſpirituelles qu'elles ſont ; & aprendre par là, non ce que c'eſt que l'eſprit ; mais du moins ce que c'eſt que d'avoir de l'eſprit.

Je ne renfermerai point mon ſujet dans la Sphere du bel eſprit, lequel conſiſte à penſer d'une maniere qui cherche plutôt à plaire qu'à faire voir la force & l'étenduë de la raiſon. Je veux examiner ce qu'on doit entendre par avoir de l'eſprit dans ſa ſignification abſolüe : enſorte que le caractere de toutes ſortes d'eſprits, ſoit renfermé dans l'idée que je veux donner de l'eſprit.

Bien des gens n'en connoiſſent point d'autre que celui qui brille. Cependant ces ouvrages où l'on dévelope avec tant de netteté les queſtions les plus épineuſes ; ces meditations profondes d'un rare génie, qui découvre les conſequences les plus éloignées de leurs principes, n'ont rien quelquefois de brillant ; ce ſont neanmoins les ouvrages de l'eſprit les plus exquis, les plus rares, les plus eſtimez des connoiſſeurs.

Ce ne ſeroit pas grand choſe dans le fonds que l'eſprit, s'il ne ſe reduiſoit qu'à

penſer agréablement : tout ce qui eſt utile dans la vie lui devroit être préferé. Mais quoi, n'y auroit-il de l'eſprit que pour les Poëtes, & pour ceux qui ne cherchent qu'à plaire ? Il ſe trouve des perſonnes d'ailleurs d'un trés-bon ſens, qui ne font pas beaucoup de cas de l'eſprit; s'imaginant qu'il ne conſiſte qu'à dire de jolies choſes. Ils eſtiment un homme d'un jugement droit, d'une raiſon ſaine, qui pénetre dans les affaires, & qui va toûjours au ſolide. Voilà ce qu'on doit eſtimer ſelon eux; ils ont raiſon vraiment : mais

qu'eſt-ce que ce jugement, cette raiſon, cette pénetration ? ſi ce n'eſt l'eſprit qui juge, qui raiſonne, qui pénetre. Donnons donc à l'eſprit une ſignification plus étendüe ; & diſons que s'il n'eſt pas aſſez eſtimé dans le monde, c'eſt qu'il n'eſt pas aſſez connu.

En effet, un homme court-il après les équivoques & les jeux de mots ; une femme eſt-elle d'agréable humeur, un enfant eſt-il vif juſqu'à l'étourderie ? C'eſt auſſi-tôt de l'eſprit. Que ſçais-je enfin ; veut-on faire a croire à bien des gens qu'on

a de l'esprit ; il suffit quelquefois de se piquer d'en avoir, & de décider de tout.

La trop grande envie que chacun a d'en faire paroistre, cause le déreglement que nous venons de remarquer. Traçons ici si nous le pouvons une idée de l'esprit qui lui fasse plus d'honneur, au hazard de le faire trouver plus rare.

Quand je veux considerer ce que c'est que l'esprit ; je m'aperçois qu'il en est comme de ces choses dont nous croyons avoir des idées claires lorsque nous ne les examinons pas ; mais que nous convenons ne connoistre que confusément

confusément, quand nous voulons les regarder de près, & les aprofondir. On dit tous les jours, c'est un homme d'esprit : un tel a de l'esprit infiniment: mais je doute qu'on entende bien ce qu'on veut dire. Avoir de l'esprit, c'est une chose qui se fait bien sentir ; mais lorsque je veux la saisir, elle me fuit, ou elle m'échape.

Quand je distinguerai l'esprit d'avec le jugement ; & que je dirai avec un Auteur Anglois * ; que l'esprit consiste *à assembler des idées, & à joindre avec une agréable*

* M. Locke.

varieté, celles en qui ont peut obſerver quelque reſſemblance, ou quelque raport, pour en faire de belles peintures, qui divertiſſent & qui frapent agréablement l'imagination. Et que le jugement conſiſte au contraire, à diſtinguer ſoigneuſement une idée d'avec un autre; je ne rencontrerai point ce que je cherche. Je veux trouver une idée ſimple, à laquelle le caractere de tous les eſprits puiſſe ſe réünir; & l'on me fait voir ici l'eſprit & le jugement comme opoſez; enſorte qu'il ſemble que l'eſprit ne doit point ſe trouver là où eſt le jugement.

L'esprit même y est renfermé dans un caractere particulier de bel esprit, qui est celui qui s'attache aux similitudes & aux allusions.

* Dire que *le jugement est comme le fonds de la beauté de l'esprit : que l'esprit est comme un diamant qui a du corps & de la consistance ; & que ce n'est à le bien définir que le bon sens qui brille.* Ce n'est là qu'une définition du bel esprit. D'ailleurs elle renferme des idées qui sont trop composées, & le *bon sens qui brille*, ne donneroit pas à tous les hommes une idée assez pré-

* *Entretiens d'Ariste & d'Eugene.*

cise. Je cherche une idée si simple, qu'elle aille jusqu'à ce qu'il y a de premier dans les productions du bon esprit.

Comme rien n'est plus simple ni plus étendu que le vrai ; qu'il est l'objet de tous les esprits ; & que sans le vrai ils ne pourroient rien produire de raisonnable : je dirai que l'esprit consiste dans la connoissance du vrai. Mais quoi ! là où l'on remarque de l'esprit, il y a toûjours je ne sçais quoi qui plaît, & qui surprend ; & tout vrai ne produit pas semblables effets. D'ailleurs ce n'est pas avoir de l'esprit que

de connoître le vrai, lors que quelqu'un nous le découvre, comme nous le prouverons dans la ſuite. Je dirai donc, que l'eſprit conſiſte à découvrir par ſoi-même, c'eſt-à-dire par la ſeule attention, un vrai qui plaît, & qui ſurprend. Quand je dis qui plaît & qui ſurprend, j'entends qui doit plaire, & qui doit ſurprendre les perſonnes d'eſprit : car les plus belles & les plus délicates productions de l'eſprit, ne touchent point les perſonnes groſſieres, & peu éclairées. il faut remarquer encore que les eſprits d'un ordre ſupe-

rieur, ſont moins ſurpris du vrai qui ravit quelquefois les autres : parce que ces premiers ont de grandes connoiſſances. Il ſuffit que ce vrai leur cauſe une ſurpriſe douce, qui ne laiſſe pas de produire en eux un agréable ſentiment. Plus ce vrai leur cauſera de plaiſir, & de ſurpriſe, plus il renfermera d'eſprit. La promptitude avec laquelle on connoît ce vrai, fait ce qu'on apelle la vivacité de l'eſprit.

Je me ſers du mot de vrai, & non de celui de verité : car je diſtingue ici l'un de l'autre. Le vrai eſt ce qu'une

raiſon ſaine & droite confirme ; ou ce à quoi elle acquieſce. Il eſt le principe, l'objet & le caractere de la raiſon ; la verité eſt le caractere de Dieu ſeul. ce n'eſt pas qu'elle ne ſoit quelquefois le fruit que produit la connoiſſance du vrai. C'eſt toûjours à l'aide du vrai qu'on démontre la vérité. Il en eſt comme le canal ; mais il n'y conduit pas toûjours. Nous ſçavons qu'elle eſt ; nous ne ſçavons pas toûjours où elle eſt. Le vrai au contraire doit regner par tout ; il ſe fait d'abord ſentir ; la droite raiſon le ſaiſit ; & ne peut le

méconnoître, ſans ceſſer d'être raiſon. En un mot, ils ſont entr'eux un ſi harmonieux accord, qu'ils ſemblent n'être qu'une même choſe.

Mais il faut ſe reſſouvenir que nous avons dit que tout vrai ne cauſe pas la ſurpriſe & le plaiſir. Il eſt un vrai commun, qui n'émeut point notre ame ; il ſe preſente d'abord à tous les eſprits loin de ſe faire chercher. C'eſt un vrai qu'on découvre avec la ſeule lumiere naturelle ; & qui eſt neceſſaire pour être raiſonnable. Ce vrai eſt la ſource de tout

autre vrai. Si loin que l'esprit pousse ses connoissances, il les doit à ce premier vrai, qui est le principe de tous les autres. C'est ainsi qu'un vrai en fait souvent connoître un second ; & que par des principes simples & generaux, on découvre dans l'Algebre, & dans la Géometrie comme par degré; ce que l'esprit n'auroit pû d'abord reconnoistre. Enfin c'estdans ce vrai qui se presente à tous les hommes, que consiste ce qu'on apelle le sens commun, & ce principe de raison qu'on voit avec plaisir se déveloper dans les enfans.

Mais il n'eſt gueres d'hommes d'un certain âge, qui n'aillent pas plus avant dans le vrai. L'uſage de la raiſon, l'experience, & l'activité ſeule de l'eſprit, le rendent plus pénetrant. Car comme l'eſprit n'eſt jamais oiſif dans ces hommes mêmes qui ſemblent ne penſer jamais; il découvre lui ſeul par l'uſage, un vrai qui naît naturellement de ce premier, & quelquefois un troiſiéme qui naît du ſecond.

Ce n'eſt pas qu'il n'y ait un vrai qui plaît qui ſurprend, & qu'on prendroit néanmoins pour ce vrai qui

s'offre à tout le monde. On eſt ſurpris de ne l'avoir pas connu auparavant. Ce vrai dépend d'une certaine liaiſon d'idées, qui ſemblent ſe ſuivre naturellement ; mais qu'un eſprit net, joint à un beau naturel, peut ſeul découvrir.

Cependant ſi l'homme eſt attentif à former des raiſonnemens juſtes ; s'il cultive ſa raiſon par l'étude ; s'il écoute ceux qui ont une grande connoiſſance du vrai; ſon eſprit s'ouvrira, ſe formera : car il a cela de commun avec le corps, qu'il ſe fortifie par l'exercice. Je ne

dis point qu'il deviendra excellent; puiſque les eſprits excellens ſont ſi rares. Mais comme le médiocre, preſque en toutes choſes, eſt ce qu'il y a de plus ordinaire; on voit communément qu'une perſonne qui cultive ſon eſprit, a une connoiſſance du vrai qui paroît trés-grande par raport aux hommes groſſiers; mais qui eſt médiocre à l'égard de ceux qui ont l'eſprit excellent. Car ordinairement il n'aperçoit le vrai que juſqu'à une certaine diſtance, pour ainſi dire, & comme il eſt audeſſus du commun, il ne manque jamais de plaire. Ce

n'eſt pas que ceux qui ſont dans le mediocre, ne s'élevent quelquefois juſqu'à ce vrai qui ſemble n'être reſervé que pour les plus excellents eſprits Mais ils n'y demeurent pas long-temps. C'eſt quelquefois une heureuſe ſaillie d'un eſprit qui ſe ſurpaſſe : c'eſt une échapée de lumiere, ſi j'oſe parler de la ſorte, qui l'éclaire pour quelques momens à travers l'obſcurité. S'il veut pénetrer plus long-temps dans ce vrai, il ne le trouve plus, il s'égare même quelquefois, juſqu'à ce qu'il revienne dans ſa Sphére. Cet état eſt l'état d'un grand

nombre de perſonnes, qui n'ont pas tous preciſément la même étenduë d'eſprit ; mais qui l'ont néanmoins en un dégré, qui n'eſt point trop au deſſus ni au deſſous du médiocre.

Il y a un troiſiéme état, & c'eſt le plus rare. C'eſt l'état de ceux qui découvrent le vrai que les eſprits médiocres ne peuvent connoître par eux-mêmes. Lorſque ceux-cy ſe trouvent arrêtez, les autres s'avancent avec fermeté dans le vrai ; parce qu'ils le voyent encore diſtinctement ; ce ſont des aigles dont la vûë perçante

ne ſe laiſſe point éblouir. Si je compare l'eſprit à la vûë, je me ferai peut-être mieux entendre.

Les perſonnes qui n'aperçoivent point les objets un peu éloignez, qui ne voyent que ce qui eſt ſous leurs yeux, qui font preſque tout en tâtonnant, & qui ne voyent ſeulement que pour ſe conduire; repreſentent ces hommes qui n'ont que le ſens commun; qui ne connoiſſent que le vrai qui ſe preſente à tout le monde. Les autres qu'on peut mettre au rang des gens d'eſprit; mais qui ne ſuivent que de

loin ceux de la premiere claſſe ; nous les comparerons aux perſonnes qui voyent diſtinctement tous les objets qui ne ſont point trop éloignez ; mais qui ne voyent que confuſément au-delà d'une certaine portée. Là les plus grands objets commencent pour eux à ſe confondre ; & les petits leur échapent.

Enfin ceux qui ſont du premier ordre ; je les comparerai aux perſonnes qui ont la vûë excellente ; c'eſt-à-dire étendüe & ſubtile : enſorte qu'ils aperçoivent les objets qui nous fuyent, qu'ils

qu'ils diſtinguent parfaitement les choſes que les autres ne font tout au plus qu'entrevoir : & qu'il n'eſt point de ces tours d'adreſſe qui impoſent aux yeux, qui ſoient aſſez prompts, & aſſez ſubtils pour les tromper. Ainſi les eſprits excellents découvrent ce qui eſt caché pour les autres hommes ; ils diſtinguent avec netteté ce qui eſt pour les autres confus, obſcur, & comme dans l'ombre : ils voyent le ciel, la terre, & toutes les choſes, enfin ſoit ſpirituelles ou ſenſibles, d'une maniere bien differente de celle dont les autres les

voyent & les considerent. il semblent qu'il s'est crée pour ceux-là un monde nouveau. Ce que nous pensons être d'une telle maniere, leur paroît souvent sous une face toute differente : s'ils en parlent, ou s'ils en écrivent, ils nous frapent, ils nous élevent, & ils nous découvrent ce qui ne se seroit jamais montré à notre esprit. Ils nous dévelopent le vrai qui demeuroit caché en nous : & notre ame étonnée de connoître ce qu'elle avoit toûjours ignoré, se trouve comme ravie de sentir que ce vrai étoit dans

elle. Et c'eſt peut-être ce qui a fait dire à un Philoſophe ; * *que nos ames étoient naturellement ſçavantes ; & que dans nos études nous ne faiſions que déveloper les notions confuſes que la nature avoit miſe en nous.*

Mais ſi l'eſprit ne conſiſte qu'à découvrir par ſoi-même un vrai qui cauſe le plaiſir & la ſurpriſe ; pourrons-nous ramener à cela ſeul, cette diverſité ſi grande de génies, qui ſe font remarquer dans toutes ſortes de ſciences & de litteratures ? à cela ſeul pourrons-nous reduire tout ce qui ſe dit, & tout ce qui ſe fait

* *Platon.*

avec eſprit ? oüi ſans doute, & ſur quoi l'eſprit pourroit-il s'exercer, s'il ne s'exerçoit ſur le vrai; & que produiroit-il ſans lui ? mais dira-t'on, le vrai qu'on découvre dans les ſciences quoique profond, ne cauſe pas ce plaiſir & cette ſurpriſe agréable, que produiſent toûjours en nous ces penſées brillantes & ingenieuſes, qu'on remarque dans les ouvrages du bel eſprit. Je dis que le vrai qu'on découvre dans les ſciences, ne touche pas tout le monde; parce que tout le monde n'eſt pas capable de le ſentir. Le vrai peut plaire par

sa solidité & sa profondeur, bien plus encore que par son brillant. Mais prenez garde d'ailleurs que dans les sciences on cherche presque toûjours les pensées les plus simples ; & que c'est à l'aide du vrai simple, qu'on y découvre à la fin ce vrai qui nous cause la surprise & le plaisir. L'ordre même & l'arrangement sont des suites de la connoissance de ce vrai, qui est la source de toute beauté.

On ne doit raporter toute cette grande difference des esprits, qu'à la difference du vrai qu'ils découvrent. Car quoique le vrai soit un, en

tant que vrai ; on peut en remarquer de trois sortes, qui toutes néanmoins se réduisent à l'unité. Le vrai de pur entendement, le vrai que l'ame connoît par le secours de l'imagination, & le vrai qu'elle connoît à l'occasion de ses sentimens, ou de ses modifications. Examinons ce vrai que nous appellons de pur entendement, ou de pure raison, parce que l'esprit le reconnoît sans le secours de l'imagination, ni du sentiment. Je ne dis pas néanmoins qu'il le connoisse par lui-même ; car il ne connoît jamais rien, que dis je ! il

n'apperçoit jamais rien que par l'entremise de ses idées. C'est sur ce qu'elles nous exposent que nous portons notre jugement. Les idées dont nous avons besoin pour connoître se refusent-elles à notre esprit? nous voila arrêtez, & incapables d'apercevoir le vrai. Quelque idée s'offre-t-elle à nous, nos perceptions commencent alors : en recevons-nous un grand nombre de vraïes, de claires, de distinctes, & de conformes au sujet que nous voulons examiner ; alors notre ame a tout ce qu'il lui faut pour connoître, juger, raisonner,

distinguer, comparer ; & le vrai qui nous étoit caché, se dévelope à nous. De sorte que nos idées sont comme l'essence & le principe de nos pensées.

Il faut que ces idées soient vives, & qu'elles se presentent à l'esprit avec ordre, & avec netteté : car si elles sont confuses ou trop foibles ; l'esprit n'aura qu'une connoissance également foible, ou confuse. Il faut un certain nombre d'idées faites les unes pour les autres, & qui aillent à une même fin ; pour former un raisonnement juste.

Ce

Ce n'eſt que la difference des idées, qui fait toute la diverſité des opinions qu'on remarque parmi les hommes. Nous penſerions tous de même, ſi nos idées l'étoient auſſi. C'eſt pour cela qu'afin de ranger une perſonne à notre ſentiment, nous tâchons de lui communiquer toutes nos idées, telles que nous les avons ; parce que nous ſommes perſuadez que par là, elle penſera comme nous. Selon ce principe ; les eſprits ne different les uns des autres, que par les idées. Ainſi un grand génie n'eſt different d'un ſtupide que

parce que le premier a un nombre presque infini d'idées justes, lumineuses, vives, distinguées : & que le second en a peu de justes, & de liées les unes avec les autres : encore sont-elles foibles, confuses & obscures. L'obstiné n'a qu'un petit nombre d'idées ; mais elles sont aussi fortes & vives, qu'elles sont fausses. L'esprit léger n'a que quelques idées qui se succedent les unes aux autres, & qui se détruisent : elles se presentent ainsi à lui tour à tour. Celui qui est indéterminé à plusieurs idées differentes ; mais qui le fra-

pent toutes également.

Or ces idées ou elles ſe preſentent à l'eſprit par ſa ſeule attention ; ou bien ſe ſont les perſonnes qui nous enſeignent qui les font apercevoir à notre eſprit. C'eſt une queſtion à propoſer ici, ſi un homme qui auroit une grande connoiſſance du vrai, le plus beau, le plus ſurprenant ; mais qui ne la poſſederoit que parce qu'on la lui auroit montrée, ſeroit véritablement homme d'eſprit. Ceci regarde ces perſonnes qui ſçavent de fort belles choſes ; mais qui ne ſçavent que ce qu'on leur a apris.

Il me ſemble qu'on ne peut dire qu'un ſçavant n'ait pas de l'eſprit, quand même il n'auroit apris que ce que d'autres lui ont enſeigné. Car enfin, ſe peut-il qu'un homme ait tant de belles connoiſſances ; qu'il ſe ſoit long-temps apliqué, exercé, ſur des matieres qui ouvrent l'eſprit, & lui donnent de la facilité à découvrir le vrai qui plaît & qui ſurprend ; & qu'il ne le découvre jamais par lui-même. Cela me paroit difficile. Mais puiſque nous ſupoſons la choſe ainſi; je ne craindrai pas d'avancer, que ſelon notre ſiſtême, on

ne doit point dire qu'un homme ait de l'esprit, quand il auroit apris tout ce que les autres hommes ont sçu. L'esprit consiste à agir, & à avoir par sa seule attention des idées qui plaisent & qui surprennent. Le sçavant que que nous suposons est agi, si j'ose m'exprimer de la sorte, & au lieu que les autres cherchent des idées pour connoître le vrai; celui-ci à besoin du vrai pour avoir des idées. C'est un esprit passif, qui ne fait que recevoir le vrai qu'on lui offre; ainsi que le miroir où ne s'impriment jamais d'autres

objets que ceux qu'on lui presente. Quelque facilité qu'un homme ait à comprendre ce qu'on lui enseigne ; nous dirons qu'il a l'entendement net, la conception vive & aisée, la memoire heureuse ; mais toute sa capacité, & toutes ses belles connoissances, ne nous feront jamais dire qu'il ait de l'esprit, s'il ne trouve jamais de lui-même ce vrai qui touche & qui surprend. L'entendement ne suffit pas non plus que la memoire ; celle-cy garde les mots & les images, celui-là reçoit les idées : mais tous deux ne font que

recevoir ; & ſeuls ils ne produiſent jamais rien.

Cependant comme nous l'avons déja dit, il n'eſt gueres poſſible qu'un homme ſçavant ne découvre par lui-même quelque choſe qui frape & qui plaiſe. Il faut même remarquer qu'il eſt peu de ſçavans, qui n'ayent de l'eſprit dans les ſciences auſquelles ils ſe ſont apliquez. Il s'en trouve pluſieurs qui ſur certaines matieres qu'ils ont étudiées, effaçent les plus grands eſprits : mais hors de là, ces hommes qui ſe faiſoient ſi admirer, ne ſont plus les mêmes, lors

qu'on les met ſur d'autres ſujets : & l'on eſt ſurpris de leur trouver d'ailleurs l'eſprit ſi borné.

Il en eſt d'autres qui ont beſoin de méditer longtemps pour trouver un vrai qui touche & qui ſurprenne. Mais comme l'eſprit ne conſiſte que dans la connoiſſance ; nous dirons que ceux qui ont de la vivacité, n'ont par deſſus les autres qu'une connoiſſance plus prompte. Le vrai de pur entendement donne quelquefois beaucoup de peine à trouver. L'homme accoûtumé à voir, & à ſentir, ne peut qu'avec effort

faire uſage de ſa raiſon ſans s'acrocher, pour ainſi dire à la matiere. C'eſt ce que nous allons examiner, en parlant du vrai que l'eſprit découvre par le moyen de l'imagination.

J'avoüe que l'imagination eſt ſouvent pour l'homme une ſource d'égaremens & d'erreurs. c'eſt elle quelquefois qui fait nos plaiſirs & nos peines, nos craintes & nos eſperances. C'eſt elle qui nous fait voir les choſes abſentes ; qui nous rend preſènt le paſſé & l'avenir. C'eſt elle qui trouble le repos des hommes ; qui les

inquiete, qui les emporte, qui les jouë, qui les séduit. C'est elle enfin, qui fait les insensez, & les athées plus insensez encore.

Mais lors que je la considere d'un autre côté ; je vois que c'est l'imagination qui contribuë à former les beaux esprits ; qui donne de l'aptitude pour les arts, du talent pour les mathematiques, du naturel pour les belles lettres C'est elle qui donne l'invention, le génie, & l'anthousiasme : purs dons, d'autant plus reverez, que l'art ni l'étude ne sçauroient nous

les acquerir. C'est-elle enfin, qui nous tourne quelquefois vers la religion ; & qui anime notre foi & notre zele.

L'imagination est donc tantôt une bonne, & tantôt une mauvaise chose. D'où peut venir ce contraste ? si l'on y prend garde, on verra qu'il vient de ce que l'imagination est tantôt esclave, & tantôt maîtresse de la raison. L'imagination est une folle, une aveugle, qui se broüille, qui s'égare, si elle n'est conduite par la raison. La raison toute seule est souvent sêche & austere ; mais il faut qu'elles se prêtent leurs charmes

l'une à l'autre : ou plûtôt, il faut que l'imagination toûjours ſujette à la raiſon, ne s'occupe qu'à la ſoûtenir, qu'à la rendre plus aimable. Ce ſont des atours, des ornemens, & des graces, dont il faut qu'elle orne ſa ſouveraine. Mais elle ne doit point employer de fard : la raiſon ne veut que des embeliſſemens naturels ; car c'eſt une beauté ſévere, qui ne ſort jamais des regles étroites de l'honnête bienſéance. L'imagination eſt comme une fille qui n'eſt ſage que lors qu'elle eſt avec celle qui veille ſur ſa con-

duite ; hors de là, c'eſt une libertine qui s'échape, & qu'on ne retient qu'à peine. Tout cela nous montre qu'il faut que l'imagination ſoit ſous le joug de la raiſon ; & que celle-ci ſoit la maîtreſſe & la ſouveraine. La raiſon ſeule doit regner.

Mais lors que l'imagination a pris de bonnes habitudes, que la raiſon l'a acoûtumée à obéïr ; qu'elle la tourne où elle veut : alors cette volage montre plus de regularité dans ſa conduite : elle ne va que juſque où la raiſon lui permet d'aller ; elle ne s'arrête qu'-

aux objets que la raiſon avouë. Celle-ci l'envoye, pour ainſi dire, & lui donne une honnête liberté. L'imagination après s'être répanduë ſur divers ſujets; revient chargée de riches images, qu'elle preſente à la raiſon, qui les examine pourtant, & les adopte, ou les rejette ſelon qu'elles ont plus ou moins de convenances avec elle. Toutes ces choſes ſe paſſent quelquefois ſi rapidement, qu'elles ſont comme inſtantanées.

Il eſt vrai qu'on abandonne quelquefois avec ſuccès ſon imagination à une

heureuse saillie, qui fait d'autant plus de plaisir, que n'étant point l'ouvrage de la prémeditation, elle exprime le vrai avec plus de liberté & de naturel, que la raison seule, qui sent quelquefois trop le choix & l'étude.

L'imagination bien reglée, est donc l'ornement de l'esprit. Fictions, tours ingénieux, expressions heureuses, comparaisons, allegories, figures, descriptions; toutes ces choses ressortissent d'elle. Je dis plus, il y a un vrai qui ne plaît & qui ne surprend que par le tour & les ornememens que l'i-

magination lui donne. Ainſi un vrai brut & ſimple, peut devenir vrai vif & piquant. Quoi de plus commun par exemple, que ce vrai : nos paſſions nous aveuglent. Il n'eſt rien là qui nous ſurprenne, qui nous reveille. Mais ſi nous diſons :
„ l'eſprit eſt la dupe du
„ cœur. Voilà un vrai que l'imagination a aidé à le tourner d'une maniere ingenieuſe.

Horace qui tire du tour de l'imagination la plus grande beauté de ſa Poëſie ; veut-il exprimer à ſon ami, qu'il le reverra au retour du printemps

printemps: * il dit que *ce sera avec les Zéphirs & les premieres hirondelles.* Ce que la raison seule disoit étoit fade ; l'imagination y travaille-t'elle, il en naît aussi-tôt les fleurs & les agrémens. Quand la raison ne trouve qu'un vrai simple ; c'est à l'imagination de lui donner un tour agréable, lors qu'il est à propos d'employer les ornemens. Car il y a bien des occasions qui ne demandent qu'un vrai simple ; & où le tour le plus ingénieux de l'imagination gâteroit tout.

* . . Te dulcis amice revisert Cum Zephyris, si concedes, & hirundine primâ. *Hor. epist.*

La difference qu'il y a entre le vrai embelli par l'imagination, & le vrai de pur entendement; c'est que tournez celui-ci de la maniere la plus ſimple qu'il vous ſera poſſible; s'il cauſoit auparavant la ſurpriſe & le plaiſir; il fera toûjours le même effet. L'autre au contraire s'il eſt réduit à l'idée & à l'expreſſion la plus ſimple, perd toute ſa force, & toute ſa beauté. Ce qui nous fait voir que le vrai qui tire toute ſa beauté du pur entendement; eſt beaucoup au deſſus de celui qui doit tous ſes charmes à l'imagination.

On peut juger par ce que nous avons dit, qu'un homme qui n'auroit que la connoiſſance de ce vrai qui s'offre preſque à tout le monde, s'il étoit pourvu d'ailleurs d'une imagination riche & bien reglée, ne ſçauroit manquer de plaire, & d'être ce qu'on apelle communément un bel eſprit.

Mais ſi l'imagination orne l'eſprit, elle lui eſt encore d'une grande utilité : elle le ſoutient, le fixe, & le fortifie ; lors qu'il ſçait s'en ſervir à propos. De quelle utilité ne ſont point les figures dans les queſtions

les plus abstraites des Mathématiques : on sent le besoin qu'on a de l'imagination, non seulement dans tous les ouvrages de l'esprit ; mais encore dans les ouvrages d'esprit, même les plus Métaphysiques. Il faut bien souvent que l'imagination offre à l'esprit quelque objet materiel, qui lui represente l'objet spirituel qu'il veut examiner. Alors il est fixé, & il raisonne. Perd-t'il de vûe cet objet materiel ? Voilà la raison en déroute, ou en échec. Il faut que toute confuse elle attende patiemment que l'imagination dai-

gne revenir, pour lui montrer l'objet qui lui aide à connoître ce qu'il y a de plus abſtrait. Combien de fois la raiſon a-t'elle gémi des abſences humiliantes de cette imagination volage. Diſons donc que dans les raiſonnemens les plus Métaphiſiques, l'imagination y a plus ſouvent aidé qu'on ne penſe. Mais c'eſt toûjours ſous l'empire de la raiſon. Celle-ci lui a impoſé ſilence, bien loin d'écouter ſa voix, ou de la conſulter : & ſçachant qu'elle eſt entachée de mille erreurs ; la raiſon ne s'en eſt ſervie, que comme

on ſe ſert de machines pour conſtruire un bel edifice, à la faveur deſquelles il s'éleve ; mais qui n'ont point donné cette beauté, qui nous fait admirer l'ouvrage.

Il ne nous reſte plus qu'à parler du vrai de ſentiment. Je l'apelle ainſi, parce que notre eſprit reconnoît ce vrai à l'occaſion des afections du cœur, qui ne ſont autres que des modifications de notre ame. Pour avoir cette connoiſſance ; il faut premierement ſentir. Mais tout de même qu'il y a des hommes qui n'aperçoivent que ce vrai qui ſe preſente d'a-

bord à tous les eſprits ; il y en a auſſi qui ne ſentent que ce qui les frape. Ils ont beſoin d'être heurtez, ſi j'oſe ainſi dire ; ils ne ſentent rien de tout ce qui ne fait que les éfleurer : bien loin d'éprouver ces ſentimens déliez que reſſentent les perſonnes délicates & attentives. Cependant il ne ſuffit pas de ſentir ; il faut encore connoître. Car le ſentiment peut être ſeparé de la connoiſſance. Une preuve de cela eſt, que de deux perſonnes qui ont une même paſſion également forte, & accompagnée des mêmes circonſtances ; s'il

nous faut employer ni la force de la raison, ni la subtilité de l'esprit. Nous n'avons qu'à conserver ce que nous sentons ; & tandis que nos connoissances éclaireront nos sentimens ; tout ce que nous dirons coulera de source : la nature elle-même parlera par nôtre bouche.

Il se trouve quelquefois des personnes qui ont beaucoup de lumiere & d'intelligence ; mais qui ne sçavent point exciter en eux des sentimens. Ils donnent tout à l'entendement. Ils ne connoissent point ce qu'il y a de fin & d'exquis dans les

affections de l'ame ; ce qu'il y a de plus naturel, & de mieux ressenti dans une passion bien maniée, ne les touche qu'à peine ; tandis que ceux qui sont accoutumez à sentir, se trouvent émûs, penetrez. On voit quelquefois des écrivains, qui ont d'ailleurs beaucoup d'esprit, qui sont froids & forcez dans les ouvrages qui demandent des sentimens. Comme ils ne sentent rien; ils ne suivent que leur entendement, ou leur imagination, qui ne les fait point entrer dans le naturel. Ainsi ils n'expriment que de faux

ſentimens ; ou bien ils font des raiſonnemens hors de ſaiſon, & deviennent puerilement Philoſophes.

Heureux celui qui ſait ſentir ; plus heureux encore celui qui ſait ſuivre ces penſées qui naiſſent naturellement du ſentiment qui nous touche. Elles renferment un vrai que le ſentiment nous ameine, & dont perſonne ne peut connoître la beauté, s'il ne commence par ſentir. Les hommes aiment ſi fort à éprouver ces ſentimens, qu'ils courent après tout ce qui peut les exciter en eux. Ils y trouvent des charmes ſe-

crets. Ce ſont les ſentimens qui font les délices du Théâtre, les charmes de la Poëſie, & le pathétique de l'Eloquence.

Mais il eſt d'autant plus difficile de bien entrer dans le vrai que nous découvrons à l'aide de nos ſentimens, que c'eſt bien moins l'ouvrage de l'art que de la nature. Car quoique ce que notre ame ſent, agiſſe plus fortement en elle que ce qu'elle penſe; néanmoins il y a dans le ſentiment je ne ſçais quoi d'interieur, d'adhérant, ſi j'oſe ainſi dire, & de confus, qu'il eſt difficile d'arracher,

de déveloper, & d'éclaircir.

D'ailleurs, quoique l'esprit ait ses jours & ses momens; le cœur est bien plus sujet à notre humeur, à nos situations, & à mille autres choses qui nous sont inconnuës. On n'est pas toûjours disposé à sentir, il faut souvent s'y exciter soi-même; mais s'y exciter doucement; afin que ce feu qui est necessaire pour bien sentir, soit allumé pour ainsi dire par la nature.

Si notre cœur est rempli de quelque autre passion; s'il est, par exemple, dans la tristesse,

lors que nous voulons exprimer ce que la joye a de plus ſenſible ; il ſe refuſera à nous. Mais quoique nous ayons deſſein d'exprimer, s'il eſt dans l'indolence, il n'enfantera jamais rien. C'eſt pourquoi l'état d'indolence eſt très contraire aux perſonnes qui parlent par ſentiment : & s'il ne leur faut pas de l'agitation & du tumulte ; ils ont beſoin du moins de mouvement. Quelquefois même une paſſion vivement reſſentie, peut rendre un homme éloquent & ſpirituel.

Avoüons ici que le jeu de toutes nos paſſions eſt admi-

table. Et s'il y a dequoi s'étonner comment l'homme peut former dans son esprit les idées de toutes choses ; il n'y a pas de moindre sujet détonnement, qu'un homme tranquile dans son cabinet, sente le mouvement de toutes les passions ; & manie son cœur comme il lui plaît. Ensorte qu'il fait parler un ambitieux, un avare, un prodigue, un jaloux, ou quelquefois même un homme possedé de toutes ces passions à la fois ; de maniere que chacun se dit à soi-même : voilà bien un avare ; ces sentimens sont bien d'un

ambitieux ? c'est-là le vrai caractere d'un jaloux. Comment le cœur peut-il former presque tout de suite, les sentimens les plus compliquez, & quelquefois même les plus contraires ? Comment lors qu'il vient de respirer la pitié & la tendresse, peut-il exprimer un moment après, tout ce qu'ont de plus fort la haine & la vengeance ? ces sentimens ne naissent bien souvent qu'à demi ; d'autre fois ils naissent & s'évanoüissent presque aussi-tôt. De sorte que les Puissances de l'ame travaillent également pour enfanter les pre-

miers ; & pour faire renaître les ſeconds, & les retenir plus long-temps. Enfin c'eſt au diſcernement à rejetter ces penſées froides, qui ne ſont point des ſuites naturelles de nos ſentimens ; & ces penſées dont nos ſentimens ſont bien les cauſes naturelles & occaſionnelles ; mais qui n'ont rien qui cauſe la ſurpriſe & le plaiſir. Le cœur donne donc de l'eſprit comme l'on voit, & avec un peu de lumiere, & beaucoup de ſentimens, on peut dire des choſes admirables.

Reconnoiſſons par tout

ce que nous venons de dire, qu'il faut que toutes les passions soient comme vivantes en nous ; puisque nous entendons tour à tour leur langage ; & que nous sentons leurs mouvemens lors qu'un discours naturel nous les represente.

Mais qu'entends-je bien par le naturel ; il semble que les hommes le font dépendre de leur goût, de leurs mœurs, & de leur temperamment. Le vrai de pur entendement est le même dans tous les hommes ; mais le vrai de sentiment se trouve fort different parmi eux.

Quoique la colere, par exemple, soit naturelle au François & à l'Espagnol, ils l'expriment tous deux bien differemment. L'Italien parle dans sa douleur d'une maniere qui nous paroît puerile : parce qu'outre les mœurs qu'il a differentes des notres; il s'abandonne au feu de son imagination, laquelle s'arrête presque à toutes sortes d'objets. Il dira par exemple, à la mort d'une personne qu'il aimoit : que *le Soleil n'aura plus honte de paroître, depuis que le sien s'est éclipsé.* Ou bien, *il priera les étoiles de servir de flambeau*

à ses funerailles ; il dira aux fontaines de *pleurer sa mort*, & aux vens *de murmurer & de se plaindre*. Rien ne nous paroît moins naturel que ces paroles : cependant voilà ce que fait l'imagination, lors qu'elle domine sur la raison ; elle lui impose & lui fait recevoir comme vraisemblable, tout ce qu'elle enfante ; pourvû qu'elle sçache l'accomoder, & lui donner quelque espece de raport qui puisse flatter le cœur. L'homme qui est en cet état, aime à se tromper lui-même : c'est pour lui une espece de contentement,

que de s'adresser aux choses inanimées, & de les regarder comme si elles entroient dans sa passion.

Mais il faut avoüer qu'encore que tout cela soit naturel aux personnes qui ont l'imagination forte ; ce n'est pas ce naturel qu'un habile écrivain doit copier. Il faut qu'il sçache qu'il n'est pas permis de rien donner à l'imagination au préjudice de la raison. Il faut imiter un beau naturel, que l'imagination n'emporte point & qui lui donne bien moins qu'à la raison & au sentiment.

Je conviens que ces ſentimens de l'Italien lui ſont naturels, & ils ont peut-être tout ce qu'il faut pour plaire à ceux de ſa nation ; mais ils ne penſent pas qu'ils ſuivent un naturel que leur imagination emporte ; & qu'elle leur offre mille fauſſes images dont-ils ſe rempliſſent, & qui leur empêchent d'écouter la voix ſecrette du ſentiment, & de la belle nature.

Les diſcours les plus naturels des Orientaux ſont figurez, pleins d'hyperboles, d'allegories & de comparaiſon, qui nous paroiſſent ex-

traordinaires ; ces diſcours ſont cependant naturels à leur égard : mais ce naturel eſt vicieux. Il faut ſuivre ce temperamment parfait, qui ſans rendre la raiſon trop triſte & trop auſtere ; ôte à l'imagination cet empire qu'elle prend, lors qu'on l'abandonne à ſon feu.

On veut attraper le vrai de ſentiment, mais au lieu de tâcher de ſentir on raiſonne, ou l'on imagine. Il ne faut pas s'étonner ſi on ne le rencontre point. Il en coute bien moins d'imagi-ner que de ſentir. Les per-ſonnes de ſentiment ſont ra-

res. La raiſon ſe forme & ſe perfectionne par l'étude ; l'imagination s'enrichit, ſe fortifie par les divers objets qu'on lui preſente vivement: mais le ſentiment eſt un pur don. C'eſt l'effet d'un heureux naturel, d'un temperamment délicat, d'un cœur bien fait, & d'un eſprit lumineux & attentif.

Voilà ce que nous avions a dire ſur le vrai de pur entendement, le vrai d'imagination, & le vrai de ſentiment. Nous ajoûterons ſeulement encore, que ces trois facultez de notre ame ont tant de differens degrez de

force & de foibleſſe, qu'ils peuvent avec elles être combinez à l'infini. Ainſi il ne faut pas s'étonner s'il ne ſe rencontre jamais deux perſonnes qui ayent preciſément l'entendement, l'imagination, & le ſentiment, en un même degré de force & d'étenduë, & qu'on voye autant de difference dans les eſprits que dans les viſages.

Nous ajoûterons enfin que l'imagination & le ſentiment nous font découvrir dans certaines rencontres, un vrai où il ſemble que l'entendement n'ait point eu de part. Ce vrai eſt celui que nous décou-

vrons quelquefois en voyant l'air, la phiſionomie d'une perſonne ; ou celui que nous devons à nos preſſentimens. Il y a encore mille autres choſes qu'on pénetre quelquefois en un inſtant, ſans qu'on s'aperçoive du progrez ni du travail de la raiſon ; & c'eſt ce qu'on peut apeller la ſagacité de l'eſprit.

Mais il faut avoüer qu'en toutes ces rencontres, nous prenons bien ſouvent l'aparence du vrai pour le vrai même ; & que nous ne devons jamais aſſeoir aucun jugement, que dans les choſes dont notre entendement

nous fait voir la certitude. Cependant la plûpart des hommes peu acoutumez à user du pur raisonnement, ne veulent gueres juger des choses que par le sentiment & l'imagination. Le peuple croit que les bêtes raisonnent; & il le croit par imagination: parce qu'il leur voit faire la plûpart des choses que font les hommes. Il y a des personnes à qui il ne faut prouver les choses que par sentiment. Si l'on veut leur démontrer l'existence de Dieu; ils seront bien plus convaincus par le sentiment qu'ils en auront

à la vûë d'une grande éclipse, ou au bruit épouvantable du tonnere, que par des preuves Métaphisiques, quoiqu'infiniment plus évidentes.

Il y a tant de choses à dire au sujet de l'esprit, qu'il faut convenir que cette matiere est inépuisable. Mais nous nous contenterons de ce que nous en avons dit jusqu'ici Nous l'avons établi sur le vrai, & toutes les nations du monde doivent convenir de ce principe. Si cela est, pourra-t'on le faire consister dans les équivoques, dans les jeux de paroles : au con-

traire, ne ſemble-t'il pas que rien n'eſt plus opoſé au vrai que toutes ces choſes. On veut ſurprendre agréablement l'eſprit ; mais dans toutes ces pointes on n'eſt ſurpris que des mots, & non du vrai. Les traits les plus brillans de l'imagination, quelque plaiſir qu'ils nous cauſent s'ils ne ſont fondez ſur la raiſon, rejettons-les à l'inſtant. C'eſt le moyen de voir regner toûjours le bon eſprit : parce que le vrai ne change jamais, & que ſa beauté ne dépend point de ces agrémens de fantaiſie ſur leſquels ſe fonde le faux bel eſprit.

C'eſt le vrai qui nous donnera l'idée du beau, & qui nous fera toûjours ſuivre cette convenance qui eſt la ſource de toute bonté, & de toute perfection. Les bons Auteurs peuvent contribuer à nous y entretenir; mais rien ne ſeroit plus capable de faire regner le bon goût; qu'un grand Roi qui par l'amour qu'il auroit pour le vrai, conſerveroit toûjours en lui, l'idée qu'il ſe ſeroit faite de la véritable beauté de l'eſprit.

FIN.

TABLE
DES
PRINCIPALES MATIERES.

A.

ACTIONS. C'eſt être bien dupe que de faire dépendre du jugement des hommes tout le prix de ſes actions. 202. Effets que produit en nous la vûë d'une action véritablement grande. 214. Il n'eſt pas bon d'imiter en toutes rencontres les belles actions des grands hommes ; & pourquoi. 229.

Admiration. On ne peut acquerir de la gloire, qu'en s'attirant l'amour & l'admiration des hommes. 66.

Alexandre. Dans quelles occasions il avoit de la pitié. 120. Il n'y a point de véritable Grandeur dans les actions d'Alexandre ; & pourquoi. 192. & 193. Diogene quoique pauvre parut plus grand qu'Alexandre. 216. Dans quels excès & dans quel aveuglement se precipiteroit un Prince qui prendroit Alexandre pour son modele. 227.

Ambition. L'Ambition & la molesse, sont les plus dangereuses passions auxquelles un Roi puisse se livrer. 119.

Amour. Un Roi qui regne par l'amour, est plus puissant que celui qui regne par la force. Preuve. 53.

Art. L'Art de regner, consiste principalement dans l'art de se faire aimer. 57.

Ayeux. C'est un puissant moyen dont se sert un sage Roi pour

pour s'entretenir dans le grand, que de penser aux vertus de ses Ayeux. 237. Comment il doit y penser. *idem*. Avoir de grands Rois pour Ayeux, c'est être chargé de donner au monde une image vivante de leurs vertus. 238.

B.

Bon. Un bon Roi est comme Dieu, qui ne cesse d'être bon lors même qu'il exerce sa justice. 12. Les Payens donnerent à Jupiter le nom de tres-Bon, avant que de lui donner celui de tres-Grand; & pourquoi. 15. Difference de l'idée d'un bon Roi à celle de Conquerant. 16. Un bon Roi regarde son Royaume comme une seule Famille dont il est le Chef. 26. Les interêts d'un bon Roi & ceux de ses peuples sont les mêmes. 28. Un Roi peut donner des marques de sa bonté à toute heure. 33. Un bon Roi

n'inſpire point d'autre crainte à ſes bons Sujets que la crainte de le perdre, ou de lui déplaire. 39. Deſirer d'être un bon Roi, c'eſt avoir du penchant & de la diſpoſition à le devenir. 42. Un bon Roi doit regner comme s'il étoit né pour tous ſes Sujets. 40.

Bonheur. Deſcription du bonheur qu'un bon Roi procure à ſes peuples. 17. Difference du plaiſir & du bonheur. 123.

Bonté. Sa définition. 7.

E.

Entendement. L'entendement, l'imagination, & le ſentiment ; ces trois facultés de nôtre ame ont tant de degrés, de force ou de foibleſſe, qu'ils peuvent avec elles être combinés à l'infini. 352

Eſprit. D'où vient l'eſpece de grandeur que nous trouvons dans les talens de l'eſprit. 262. *& ſuiv.* L'eſprit eſt ſuperieur à ſes con-

noiſſances. 283. Si l'on n'eſtime pas aſſez l'eſprit, c'eſt qu'il n'eſt pas aſſez connu. 287. L'eſprit conſiſte à découvrir par ſoi-même un vrai qui plaît & qui ſurprend. 293. L'eſprit comparé à la vûë. 303. Le cœur donne de l'eſprit. 345.

Exemple. Avantage des exemples ſur les préceptes. 233.

F.

Fierté. Elle eſt la marque certaine d'un homme inferieur à ſa dignité. 35.

Flaterie. Sa définition. 145. Les ſuites de la flaterie ſont toûjours fatales aux Rois. 150. La flaterie eſt un poiſon lent. 152. Comment elle conduit par degrez un Roi dans l'abîme. 153. *& ſuiv.* La plus grande difficulté n'eſt pas de la rejetter, c'eſt de la connoître. 160.

Flateurs. Nous n'avons point

de plus dangereux flateurs que nous-mêmes. 161. Nous avons tous un endroit qui nous est cher, par où nous nous laissons surprendre aux Flateurs. 163

G,

Grand. Les hommes se laissent emporter à tout ce qui leur paroît grand. 173. Il faut que le sentiment qu'on doit avoir de la veritable grandeur, tienne lui-même du Grand. 174. Le Grand ne se fait sentir dans une action, que lorsqu'elle nous découvre l'attachement extraordinaire qu'un homme a pour la vertu.. 179.

Grandeur. La grandeur de l'homme ne consiste que dans la ressemblance qu'il a avec la grandeur suprême. 177. Il ne peut avoir cette ressemblance que par ses vertus. *idem.* Lorsque nous admirons une action pleine de grandeur, c'est la beauté de nô-

tre ame & de la vertu que nous admirons. 196. Il est impossible de ne pas sentir la veritable grandeur, lorsqu'elle nous est montrée dans une belle action. 205. La veritable grandeur a une force invincible. 216.

I.

Idée. Nos erreurs ne viennent que des fausses idées que nous avons des objets. 1. Une vive Idée peut produire en nous de vifs sentimens. 2. La nature a quelquefois moins de force sur nous, que nos Idées. 203. L'esprit n'apperçoit jamais rien que par l'entremise des Idées. 311. Si les Idées sont foibles, ou confuses, l'esprit n'a qu'une connoissance également foible, ou confuse. 312. Les esprits ne different les uns des autres que par les Idées. 313.

Imagination. Son portrait. 321.

& suiv. Elle est tantôt une bonne & tantôt une mauvaise chose. 325. D'où vient cela. *ibid.* Comment l'imagination doit se prêter à la raison. 324. L'Imagination bien reglée, est l'ornement de l'esprit. 327. La raison a plus besoin de l'imagination qu'on ne pense. 332. De quelle maniere l'imagination impose à la raison. 348. Souvent au lieu de sentir, on raisonne, ou l'on imagine 351. Il en coûte bien moins d'imaginer que de sentir. *ibid.*

L

Lettres. Un Roi doit estimer les personnes de lettres, 272. Les personnes de lettres sont tres-utiles à l'Etat. 273.

Loüange. Le grand amour que les hommes ont pour les louanges, est fondé sur l'estime qu'ils ont pour la vertu. 160.

Luxe. Le luxe détruit un état,

& comment. 501.

M.

Modele. Il est dangereux de prendre les hommes illustres de l'antiquité pour modeles. 217. On prend quelquefois pour son modele celui dont les passions favorisent, & semblent justifier celles qu'on a. *ibid.*

Mœurs. Les bonnes mœurs font fleurir les Etats. 114. On ne rétablira jamais l'ordre, si l'on ne touche point aux mœurs. 115.

Monarchie. D'où est venu l'établissement des Monarchies & des Républiques. 137

Musique. La Musique est tres-propre à élever l'ame. 250. Ses differens effets. *ibid.*

N.

Naturel. Il faut imiter un beau naturel. 349.

O.

Ordre. Là où est l'ordre, là est la sagesse. 97. Ce Roi est le plus

sage qui fait se servir des moyens les plus simples pour se maintenir dans l'ordre, & pour y maintenir ses Sujets. 98. Si on alloit jusques à l'origine des desordres qui regnent dans un Etat, on pourroit ensuite travailler utilement à remettre l'ordre. 100.

P.

Passions. Si un Roi se livre à ses passions, tout son Royaume s'en ressent. 118

Peinture. La peinture peut nous porter au grand ; & comment. 245. *& suiv.*

Pouvoir . D'où vient le pouvoir des Rois. 130. *& suiv.*

Progrés. L'homme ne fait pas assez d'attention sur ce que peut un progrès insensible. 150.

R.

Raison. Il y a bien des choses qu'on découvre, sans qu'on s'aperçoive que ce soit l'effet de la

raiſon, & comment cela. 354.

Roi. On ne voit réluire dans les Rois les plus purs rayons de la Divinité, qu'autant qu'ils ſont les Peres de leurs Sujets. 27. Un Roi qui ſépare ſes interêts d'avec ceux de ſes Sujets n'agit pas en Roi; il devient en ce point un ſimple particulier. 28. Un Roi doit regner, comme s'il étoit né pour ſes Sujets. 40. C'eſt un plaiſir de Roi que de faire des heureux. 49. Un Roi aimé de ſes Sujets ne peut qu'être heureux. 60. Portrait d'un Roi qui ne connoît pas ceux qu'il met en place. 87. Les Rois ſont des hommes uniques expoſez ſur le grand théâtre du monde, à la vûë, pour ainſi dire, de l'Univers. 126. Les Sujets doivent obéïr à leur Roi quoiqu'il ſoit méchant, lorſque ſon autorité eſt reconnuë pour légitime. 130. Les Rois ſont dans la ſituation la plus avantageuſe pour

pratiquer ce qu'il y a de plus grand. 217.

S.

Sage. Connoître & agir conséquemment, c'est le caractere du Sage. 69. Le sage sait se faire un bien de ce qui est un mal pour les autres. 70. La verité est douce pour le sage, tandis qu'elle est amere pour l'insensé. 74. Un sage Roi est plus redouté de ses ennemis, qu'un Roi qui n'est puissant que par ses troupes & par ses richesses. 92.

Sagesse. La sagesse fait regner les Rois. 89. Sans la sagesse, toutes les vertus attirent presque toûjours le mépris. 90. N'avoir qu'une sagesse de pure speculation, c'est voir tourner à nôtre honte nôtre propre intelligence. 96.

Sentiment. Le sentiment peut être separé de la connoissance. 335. Le sentiment est un pur don.

351. Le vulgaire se laisse bien plûtôt persuader par le sentiment que par la raison 355. Ce n'est gueres que par sentiment que l'on peut parler de la veritable grandeur : il faut la sentir pour la bien connoître. 197. Le sentiment que nous avons de la vertu, est un sentiment inné. 211. Preuve. *ibid. & suiv.*

Siecle d'or. Les bonnes mœurs ramenerent le siecle d'or. 110. Ce que c'étoit que le siecle d'or. *Ibid.* Le siecle d'or dureroit encore, si les bonnes mœurs s'étoient conservées sur la terre. 113.

Sciences. Description des beaux effets que produisent les Sciences dans un Royaume. 274. Il est plus aisé de conserver les Sciences que la veritable éloquence & la belle poësie ; & pourquoi ? 278.

Sensualité. Ce qui empêche le plus nôtre ame de faire quelque

chose de grand, c'est l'amour de la sensualité. 254.

T.

Transports. Leurs effets. 231. & 232.

V.

Verité En quel endroit les Rois peuvent trouver la verité. 245.

Vice. Les vices sont les principes des désordres qui regnent dans un état. 101. Les méchans sont plûtôt les esclaves que les partisans du vice. 204.

Vray. Le vray peut plaire, plus encore par sa solidité & sa profondeur que par son brillant. 308. Difference du vrai & de la verité. 294. Le vrai commun est la source de tout autre vrai. 296. Un vrai en fait souvent connoître un autre. *ibid.* L'esprit peut connoître le vrai, par le moyen de trois facultez differentes, l'entendement, l'imagination & le sentiment. 310.

Fin de la Table des Matieres.

